

LE CRI DU WEST COAST EXPRESS

JACQUELINE LANDRY

# Détresse au crépuscule

David  
ROMAN



DÉTRESSE AU CRÉPUSCULE

DE LA MÊME AUTEURE

*LE CRI DU WEST COAST EXPRESS*  
*Terreur dans le Downtown Eastside*  
Ottawa, David, 2013.

Jacqueline Landry

LE CRI DU WEST COAST EXPRESS

# Détresse au crépuscule

ROMAN

David

## Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Détresse au crépuscule : le cri du West Coast Express / Jacqueline Landry.

Autres titres : Cri du West Coast Express

Noms : Landry, Jacqueline, 1962- auteur.

Collections : Voix narratives.

Description : Mention de collection : Voix narratives

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20200284118 |

Canadiana (livre numérique) 20200284126 |

ISBN 9782895977681 (couverture souple) | ISBN 9782895977902 (PDF) |

ISBN 9782895977919 (EPUB)

Classification : LCC PS8623.A5184 D48 2020 | CDD C843/6—dc23

Nous remercions le Gouvernement du Canada, le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts de l'Ontario et la Ville d'Ottawa pour leur appui à nos activités d'édition.

**Canada**



Conseil des arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts



ONTARIO ARTS COUNCIL  
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO  
an Ontario government agency  
un organisme du gouvernement de l'Ontario



Les Éditions David

335-B, rue Cumberland, Ottawa (Ontario) K1N 7J3

Téléphone : 613-695-3339 | Télécopieur : 613-695-3334

info@editionsdavid.com | www.editionsdavid.com

Tous droits réservés. Imprimé au Canada.

Dépôt légal (Québec et Ottawa), 3<sup>e</sup> trimestre 2020

*À tous ceux et celles dont le cœur se serre  
lorsqu'ils croisent Raymond, Inga ou Sylvia  
dans les rues de leur ville, pour qu'ils continuent  
de leur tendre la main.*

*Aux autres aussi,  
pour qu'ils voient leur détresse.*





Toute ressemblance avec des personnes existantes  
ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.



Il ne lui restait que quelques minutes. Elle le savait.

Elle avait eu une seule chance d'échapper aux mains de ce malade. Elle avait échoué. Et personne ne savait où elle était. Personne ne pouvait la sauver.

Étendue sur le sol glacé de la cave, elle tremblait maintenant sans pouvoir s'arrêter.

Son pouls s'accélérait. Paniquée, elle aspirait avidement l'air qui n'entrait plus que par ses narines... la bouche scellée par un morceau de *duck tape*.

Il approchait à nouveau son visage du sien. Elle réprima de justesse un haut-le-cœur en sentant son haleine fétide. Il ne fallait pas qu'elle vomisse. Sa pire crainte depuis une heure qu'il jouait à son petit jeu de détraqué. Si elle s'étouffait, c'était fini. Cette horrible odeur de plastique humide et le va-et-vient continu de la fermeture éclair lui étaient devenus insupportables. Pires que toutes les entailles qu'il lui avait faites au cours des dernières heures, une à la fois, sur toutes les parties de son corps.

Ses cris de douleur mouraient dans sa gorge pendant qu'il nettoyait ses blessures avec une sorte de tendresse, lui murmurant des mots d'amour ou proférant des obscénités.

Horriifiée, elle avait compris qu'il évitait soigneusement de provoquer des hémorragies pour faire durer le plaisir.

Mais il avait déjà décidé de son sort.

Terrorisée, à bout de force, elle se mit à pleurer. Seul son visage émergeait de la grande housse à vêtements dans laquelle il l'avait déposée une heure plus tôt.

Il caressa sa petite tête rasée en la fixant froidement de ses yeux bleus où plus rien d'humain ne subsistait. Il sourit mécaniquement.

— Je veux maintenant une preuve de ta fidélité, de ton amour pour moi. Est-ce que tu es reconnaissante que je t'aie choisie comme compagne éternelle?

Elle hocha la tête vigoureusement, docile et vaincue depuis longtemps. Elle avait payé très cher ses premiers mouvements de rébellion.

D'un geste brusque, il retira sa main. Elle déglutit avec difficulté. Il ne souriait plus. La peur dévorant son regard, elle poussa un gémissement et respira plus vite.

— C'est dommage, mais je ne te crois pas. Je vais devoir te punir. Encore une fois. Mais je crois que je vais compter jusqu'à 100 cette fois.

Il ricana en effleurant du doigt les gouttes d'humidité qui perlaient sur le bord du sac.

Et lentement, très lentement, au comble de l'excitation, il remonta la fermeture éclair de la housse, savourant ce pouvoir suprême qu'il détenait sur sa proie.

En le suppliant des yeux, elle prit une dernière bouffée d'air en pensant à tous ceux qu'elle aimait, à ceux qu'elle ne pourrait plus aider désormais.

La dernière chose que son esprit en panique enregistra fut cette petite éraflure au menton que le prédateur s'était faite en se rasant.

Puis la fermeture éclair passa devant ses yeux. Elle ne vit plus que l'ombre du monstre derrière le mur opaque de plastique blanc.

Ce fut la dernière image qui traversa son cerveau.

# 1

Le parc Barnet Marine était désert à cette heure matinale. Greg McLeod avança vers la forêt en se disant que les gens de Burnaby avaient sans doute mieux à faire en ce lundi matin que d'aller se promener dans des sentiers détrempés par les pluies abondantes et les intempéries de la veille. Il observa les plages de l'anse Burrard.

À cet endroit, le détroit se rétrécissait, ce qui permettait de voir distinctement la rive opposée. Aucune embarcation sur l'eau. Une bourrasque rappela au policier que la région vancouveroise n'en avait pas terminé avec les caprices du Pacifique. On annonçait même des inondations dans certains secteurs.

Il redressa le col de sa veste et pénétra rapidement dans la forêt de feuillus, squelettiques en ce début d'avril. Il grommela en contournant de son mieux les trous boueux et les troncs d'arbres qui jalonnaient la piste. Derrière lui, François Racine et Nicolas Higgins maintenaient le rythme, sans dire un mot. En queue de peloton, Pierre Levac, dont la petite taille tranchait avec celle des trois autres policiers, multipliait les enjambées pour suivre le groupe.

Ils avaient choisi d'emprunter à pied le sentier qui menait à l'endroit où le corps de la dernière victime avait

été découvert. Encore une fois près de la voie ferrée et, cette fois encore, par un chauffeur du West Coast Express.

— Il a dû faire tout ce chemin en transportant sa victime. Un kilomètre à pied à partir du stationnement du parc. Il ne pouvait pas laisser son véhicule sur la route Barnett, la route qui longe la voie ferrée, impossible. Et la seule route secondaire qui mène à la voie ferrée est beaucoup plus loin vers l'est. D'ailleurs, cette route est la propriété privée d'une pétrolière. Donc c'est ça : il a obligatoirement fait le même trajet que nous. Gardons l'œil ouvert, il a pu laisser des traces, dit McLeod à haute voix.

— Il ne devait pas pleuvoir, car il n'aurait pas pu avancer dans ces marais, dit François Racine, d'une voix impatiente, en trébuchant et perdant de peu son équilibre.

— Sans compter qu'il transportait quand même une femme d'une cinquantaine de kilos. Il doit s'agir d'une pièce d'homme, un méchant gaillard, répondit Levac, en surveillant attentivement où il posait les pieds.

François Racine jura. Il s'était enfoncé jusqu'au mollet dans une crevasse visqueuse dissimulée dans les arbustes. Nicolas Higgins le dépassa sans lui accorder un regard, alors qu'il tentait de dégager ses bottes de la vase.

— L'équipe médico-légale s'est rendue sur place avec le West Coast Express, il y a une heure, si j'ai bien compris, demanda Pierre Levac, qui contournait François en repoussant avec précaution des branches qui lui bloquaient la route.

— Oui, ils avaient beaucoup de matériel à apporter. Et Translink a interrompu son service de toute façon. On a réquisitionné la locomotive, répondit McLeod qui s'était arrêté et regardait autour de lui, les sourcils froncés.

— *Damn it!* Faites attention, les gars, le sentier est impraticable ici. Il s'est transformé en étang. Suivez-moi de ce côté. D'ailleurs, on y est presque. Nos hommes sont là-bas. Racine, vous allez survivre ?

Un pli ironique, désormais permanent, déforma le sourire du sergent.

— Bougez-vous un peu, on a pas mal de travail à faire.

François releva la tête et pesta. L'eau avait pénétré le cuir de ses bottes. Ses pieds étaient trempés. McLeod, rentrant le ventre, mit quelques minutes à escalader la clôture, installée devant la voie ferrée pour rappeler aux randonneurs distraits que le train passait à cet endroit. « Les autorités sont conscientes de son effet peu dissuasif », se dit-il, tout en essayant d'ignorer le regard de ses gars qui l'observaient. « Et ce n'est pas ce que l'on peut appeler un obstacle pour un tueur en série », pensa McLeod, en sautant à pieds joints de l'autre côté de la barrière.

Le sergent eut un regard mauvais à l'endroit des membres de son équipe, lorsqu'il les vit le suivre sans difficulté et sauter en quelques secondes par-dessus la clôture, qui n'était pas très haute, environ un mètre. « Non. Ce n'était certainement pas un obstacle pour des policiers entraînés comme l'étaient ses enquêteurs », pensa-t-il, un peu envieux, en passant une main dans ses cheveux clairsemés.

\* \* \*

\*

La locomotive du West Coast Express s'était arrêtée à un jet de pierre de la scène de crime.

McLeod jeta un bref coup d'œil en direction du train et du va-et-vient habituel des experts en combinaisons blanches, transportant leur matériel. Puis son regard exercé de flic repéra rapidement le corps de la victime, étendu le long de la voie ferrée. Il s'avança, suivi de son équipe.

À quelques mètres de la dépouille, François Racine eut un haut-le-cœur et se couvrit le nez de son gant, écœuré par l'odeur.

— Le parfum de la mort, Racine, vous verrez, vous vous y habituerez, dit McLeod avec un regard qui se voulait tout de même encourageant.

Les rails traversaient cette forêt avec un minimum d'espace, cintrés d'un côté par les arbres, de l'autre par un petit talus qui descendait jusqu'à la voie ferrée. « L'endroit idéal pour se camoufler en attendant le passage du dernier train », songea Higgins, en marchant en direction du cadavre.

Un papillon bleu qui voletait sur les rails attira son attention. « Un bleu argenté, étrange », pensa-t-il. La petite créature ailée était un peu en avance sur la saison. Le papillon se posa sur les rails, à quelques centimètres du corps meurtri de la jeune femme, dont les blessures tournaient déjà au rouge violacé. Le brillant qu'elle portait au doigt scintillait faiblement sous les rayons du soleil levant. Vestige unique d'une cérémonie démoniaque au cours de laquelle la mariée avait été donnée en sacrifice.

Les policiers étaient peu à peu pénétrés par l'horreur du supplice qui lui avait été infligé.

La femme était nue, lovée dans la position fœtale que tous connaissaient bien désormais. Sa chevelure brune avait été rasée. En observant attentivement, on arrivait à



distinguer quelques tatouages à travers les centaines d'incisions qui marquaient son corps des pieds à la tête.

Une scène pénible à regarder même pour des spécialistes du meurtre qui avaient pourtant enquêté sur bien des atrocités.

De l'autre côté de la voie ferrée, un membre de l'équipe médico-légale prenait des photos de la poitrine de la jeune femme. Le tueur avait déversé toute sa rage sur le haut de son corps, lacérant chaque sein avec un objet tranchant. Toutes les entailles se croisaient sur le mamelon pour former une sorte d'étoile à l'extrémité. Des blessures qui avaient réduit le sein en bouilli.

Le regard vitreux de la jeune femme semblait fixer une scène qui la terrifiait et qui l'avait suivie même au-delà de la mort. Des fibres grises de ruban gommé étaient restées accrochées à sa bouche entrouverte. Un insecte noir et orange se glissa soudainement hors de la cavité. François eut un mouvement de recul.

— Un coléoptère. Son corps a été déposé ici il y a au moins quarante-huit heures. Ça attire ces insectes-là, expliqua l'expert à Racine, en le regardant curieusement.

Il pointa du doigt le ventre de la victime.

— Son ventre est gonflé et cette tache verdâtre, c'est le processus de putréfaction à ce stade-ci. Elle est décédée depuis au moins trois jours.

— La poussière retourne à la poussière, c'est dans la Bible... énonça Lucy Campbell, qui avança vers le groupe en secouant les aiguilles de pin demeurent accrochées à son uniforme tendu par ses formes généreuses.

La sergente de la police de Vancouver, les cheveux bruns coiffés en un chignon strict derrière la tête, s'approcha pour regarder la victime.

— Ça devrait être facile de l'identifier, avec ses tatouages. Une libellule vert et bleu, symbole de transformation, de renouvellement. À défaut d'avoir réussi sa transformation, elle aura certainement été remarquée dans son quartier avec ses tatouages. Il s'agit fort probablement d'une autre prostituée que je situerais dans la jeune trentaine.

— Nous avons enregistré un autre cas de disparition, il y a cinq jours. Higgins, ordonna McLeod, commencez par ce dossier-là. Maintenant, pour ce qui est de la scène de crime, il faut passer le secteur au peigne fin. Qui sait si le tueur n'a pas perdu un objet personnel cette fois encore, comme à Maple Ridge.

Le policier qui prenait des photos attira alors l'attention du groupe sur un tatouage camouflé derrière l'oreille droite de la victime, et qu'il venait de découvrir en soulevant sa tête. Le signe de l'éternité, une sorte de chiffre huit couché et allongé en bleu, suivi d'une inscription peinte en noir :

*All yours Silver. Best Friends Forever.*

Lucy Campbell s'accroupit avec difficulté et examina le tatouage. En se relevant, elle tira sur sa veste trop serrée et se tourna vers Levac et ses hommes.

— Trouvez-moi ce Silver et commencez vos recherches dans le Downtown Eastside.

Sur ce, McLeod et Campbell se dirigèrent vers la locomotive, transformée pour l'occasion en quartier général. Levac et Racine rejoignirent les enquêteurs qui répartissaient le secteur des recherches.

Demeuré seul, Nicolas s'accroupit et regarda d'un air attendri le visage de la jeune femme, seule partie du corps demeurée intacte. « Pourquoi ? Pourquoi le tueur n'avait-il pas défiguré sa victime, comme il le faisait habituellement ? Peut-être cette fois n'avait-il pas eu besoin de la déma-

quiller avant la cérémonie... Y avait-il un lien à faire? Il recherchait la pureté. Il avait démaquillé et meurtri les visages de toutes les autres victimes, sauf celle-ci. Il devait avoir une raison.»

La peau du visage de la moribonde était recouverte d'un film visqueux, des veines superficielles commençaient à noircir. La mort terminait son œuvre. Malgré l'allure hideuse et repoussante de la victime, Nicolas scrutait ses traits, cherchant un indice, une piste, pouvant le mener dans le sillage du prédateur.

Il fallait trouver quelque chose et vite pour arrêter ce dangereux psychopathe avant qu'il ne frappe de nouveau. Il pouvait être le voisin de n'importe qui, travailler n'importe où et vivre tranquillement dans n'importe quel quartier de la région vancouveroise. Et en ce moment même, une nouvelle femme était déjà menacée.

Au loin, Levac lui faisait de grands signes. Nicolas se releva.

Son regard rencontra de nouveau les yeux terrorisés de la victime. Une image insoutenable. Comme l'était sans doute cette image imprimée dans le cerveau de la morte, la dernière photographie prise par ses yeux paniqués, la photo de son assassin en train de la tuer. Une photo à laquelle, malheureusement, il n'avait pas accès et qui s'éteignait peu à peu dans ce corps en décomposition.

En se dirigeant vers la locomotive, Nicolas se retourna une dernière fois vers la scène de crime. Le papillon bleu s'était posé délicatement sur l'épaule de la victime. Le policier serra les lèvres. « Cette femme avait probablement vécu dans la misère, elle était morte dans d'atroces souffrances pour être finalement abandonnée comme un déchet sur le sol. »

Le papillon battit doucement des ailes, mais ne quitta pas la dépouille. Nicolas s'attendrit. « La nature l'accueille pour son retour à la terre. Elle va peut-être, espéra-t-il, trouver la paix. »

## 2

Rachel marchait sur la rue Hamilton d'un pas rapide.

Elle se réjouissait d'avoir revêtu son imperméable et ses bottes de caoutchouc pour affronter le temps maussade de ce début d'avril. Frêle silhouette noire sous un ciel lourd et gris qui donnait aux édifices du centre-ville de Vancouver un air terne et mélancolique.

Elle serrait le col de son manteau d'une main tout en retenant son capuchon de l'autre, luttant contre le vent et la fine pluie tenace de ce matin tout à fait *West Coast*. Seuls les passants égayaient un peu le paysage de leurs parapluies colorés.

L'humble édifice de la CBC venait d'apparaître au loin, enserré entre l'aréna Rogers, le temple des Canucks et l'imposante bibliothèque de Vancouver qui lui faisait face, avec ses sept étages de béton et de verre entrelacés de passerelles aux allures de colisée romain.

Rachel leva les yeux et s'arrêta devant l'écran géant sur lequel défilaient toutes les têtes d'affiche de la salle des nouvelles qu'elle avait aperçues aux postes de télévision anglaise et française de Radio-Canada.

Elle aurait donné n'importe quoi pour ne pas retourner dans l'ambiance artificielle d'une salle des nouvelles, où les

ego de plusieurs journalistes prenaient plus d'importance que les nouvelles elles-mêmes.

Mais voilà, elle était journaliste, elle était bilingue et elle avait besoin de travailler pour retrouver son autonomie.

D'un pas décidé, elle marcha dans l'allée qui conduisait aux grandes portes vitrées de la société. Un camion de pompiers passa en trombe à côté d'elle, à grands coups de sirènes assourdissantes. Rachel sursauta, évitant de peu une grande flaque d'eau. Tout en la contournant, elle observa le sigle CBC qui s'y reflétait.

Elle redressa les épaules et avança résolument vers l'entrée principale, zigzaguant entre les tables disposées sur la place où des mouettes criardes se disputaient les restes des lunchs abandonnés la veille par des passants.

\* \*  
\*

— Bonjour. Brad Crowley. Vous permettez que je vous appelle Rachel?

Une poignée de main franche, un sourire sympathique. «L'homme qui se tenait devant elle avait la tronche d'un journaliste de longue date qui avait gravi les échelons du monde des médias grâce à des réflexes aiguisés et un sens de la nouvelle indéniable», se dit Rachel, en examinant discrètement son interlocuteur.

De taille moyenne, arborant fièrement un ventre rebondi, marque évidente des plaisirs de la table, le chef de la salle des nouvelles lança une blague et éclata soudain d'un rire tonitruant qui fit se retourner quelques têtes.

Souriant poliment, Rachel se dit qu'il allait peut-être devenir son superviseur immédiat. Elle tenta de se montrer intéressée aux histoires qu'il lui racontait. Des faits cocasses survenus à Global News, alors qu'il dirigeait déjà une équipe de journalistes. Rachel examinait les lieux pendant que le gestionnaire l'observait tout en multipliant ses histoires.

Frêle dans son manteau noir, ses grands yeux verts levés vers les plateaux de tournage, la journaliste qui lui faisait face ne correspondait en rien au curriculum vitæ qu'elle lui avait envoyé quelques jours plus tôt.

Les rayons du soleil qui traversaient le plafond vitré parsemaient sa chevelure en bataille d'étincelles dorées. Elle avait la pâleur et l'air juvénile d'une étudiante venue déposer sa candidature pour la saison estivale.

« Avait-elle vraiment autant d'expérience qu'elle l'affirmait ? » se demanda-t-il.

Elle paraissait beaucoup plus jeune qu'il ne l'avait imaginée.

Tout en la questionnant sur ses emplois précédents, il la dirigea vers la section française de la salle des nouvelles, qui représentait le quart de l'immense salle, déjà bourdonnante d'activités à cette heure matinale.

Il la laissa, en s'excusant, au pied du grand escalier qui menait aux plateaux anglais et français des bulletins de nouvelles. Il semblait soudain très attentif au changement d'ambiance qui venait de s'opérer. Marchant rapidement, il se dirigea vers le pupitre français.

Rachel en profita pour jeter un regard à la ronde et se mit à observer les journalistes, casque d'écoute sur la tête, qui fixaient tour à tour l'écran de leurs ordinateurs, la grande horloge murale et les écrans silencieux de télévision suspendus au plafond qui surplombaient en cercle la salle

des nouvelles où les animateurs canadiens et américains s'agitaient sur leurs chaises.

Il se passait quelque chose.

Puis le bal en boucle des premières images de la tragédie commença. Toutes les têtes étaient maintenant tournées vers les écrans.

Rachel ne pouvait détacher son regard des scènes diffusées sur toutes les chaînes. Des gens affolés fuyaient, dans toutes les directions, une rue passante d'où semblait venir le danger. Puis, des images floues de la chaussée défilaient à toute vitesse. Le caméraman amateur courait à son tour se mettre à l'abri.

Retour en studio où les journalistes livraient les informations qu'ils détenaient au compte-gouttes, enrobant le peu qu'ils savaient de grands questionnements, d'hypothèses, citant les premières déclarations des grands de ce monde, avec des dizaines d'entrevues, d'analyses à l'appui.

« C'est tout ce qu'ils ont. Ils ne savent rien », se dit Rachel. Une fusillade, dans un endroit public, en plein centre-ville. La police court après un individu. Les déclarations des témoins, dans de pareilles situations, sont toutes contradictoires, entachées par la panique et les préjugés.

La journaliste de Global News, soigneusement maquillée et coiffée, à cette heure de grande écoute, exposait, en une sorte de litanie bien apprise, les quelques éléments confirmés par la police. Aucune émotion sur son visage. Un événement parmi tant d'autres que l'on racontait avec des mots choisis pour leur neutralité et surtout leur concision.

La journaliste n'avait que deux minutes pour faire le tour du sujet. Elle entendait déjà le décompte de la régie dans son téléx.



« 30 secondes... conclus rapidement... 10 secondes... ok terminé... »

Et déjà la fusillade laissait la place aux derniers ragots de la scène politique, pendant que la journaliste se demandait avec angoisse si elle avait fait bonne figure, si elle avait réussi à camoufler les marques de l'âge qui s'incrustaient sur son visage et que la haute définition des caméras rendait presque impossibles à cacher.

Rachel vit le chef des nouvelles interpellé des journalistes, insatisfait du peu de contacts locaux qu'ils avaient réussi à obtenir depuis l'annonce du drame. Il discuta avec la première réalisatrice, tout en passant sa main dans ses cheveux coupés court. Rachel ne pouvait saisir les détails de la conversation, mais elle savait de quoi il était question.

Il fallait faire le lien avec la Colombie-Britannique, trouver ce lien, s'il existait, et partir à la chasse aux entrevues. Contacter ces personnes le plus vite possible et obtenir leur témoignage. L'ennui, c'est qu'on avait encore très peu d'informations sur ce qui venait de se passer. On savait peu de choses sur cet homme, ce forcené, qui avait débarqué à la première heure dans un petit restaurant de Seattle et tiré sur les clients. Trois morts, dix blessés. Le tireur s'était enfui. Des rumeurs circulaient indiquant qu'il s'agissait d'un étudiant originaire de Prince George. Ce n'était que des rumeurs. Mais il fallait être prêt, si jamais elles se confirmaient.

Le chef des nouvelles, qui revenait accompagné d'un employé, la tira de sa rêverie. La discussion entre eux était vive. Rachel perçut quelques bribes de la conversation, alors que Brad Crowley, l'air ennuyé, demandait à lui parler en privé de ses fréquentes absences.

— Rachel, voici Scott Lewis, notre spécialiste des technologies informatiques. Une fois que vous serez passée aux

Ressources humaines, où je vous emmène dans quelques minutes pour vous inscrire, vous aurez besoin de Scott. Il vous fournira un cellulaire et vous enregistrera pour que vous puissiez utiliser les programmes de traitement de textes et de montage vidéo et audio de la salle des nouvelles.

Le Scott en question se balançait d'un pied sur l'autre, les bras le long du corps, visiblement très mal à l'aise. De taille forte, les cheveux gras, le visage ingrat, le nez couvert de veines rouges, caractéristiques d'une importante consommation d'alcool. Des sourcils en broussailles et une égratignure au menton complétaient le tableau. Rachel le trouva repoussant.

Lorsque finalement il lui tendit la main, en évitant son regard, elle résista à l'envie de refuser sa main tendue. Leur échange fut très bref. Le contact de sa peau froide et humide rappela à Rachel les anguilles que son père aimait pêcher dans les lacs. Elle retint un frisson de dégoût.

Brad Crowley sembla hésiter, puis soudain, souriant à Rachel, il ajouta :

— Vous avez compris que je vous propose un poste de journaliste surnuméraire à temps partiel. Est-ce que cela vous convient ?

Rachel sourit à son tour et acquiesça simplement en hochant la tête.

Brad Crowley l'entraînait déjà vers l'ascenseur pour monter au 2<sup>e</sup> étage. Derrière eux, ils ne virent pas le regard mauvais que leur lançait l'expert en informatique. Ni l'agitation qui reprenait du côté de CBC News. Le scanner venait d'intercepter une communication radio de la police de Burnaby.

Une fusillade venait d'avoir lieu, cette fois chez eux, dans le plus grand centre commercial de la région.

### 3

Assis sur le bord du lit, Raymond lissait ses pantalons et sa chemise toute neuve apportés la veille par Mike, son ami policier.

L'infirmière lui avait expliqué que ses vêtements en lambeaux avaient été conservés par les enquêteurs comme pièce à conviction et pour analyse. Les policiers cherchaient des traces d'ADN qui leur permettraient de retrouver ses agresseurs qui étaient toujours quelque part dans le quartier Downtown Eastside et dont il n'arrivait pas à donner une description exacte.

Il avait du mal à se rappeler leur visage, sauf lorsqu'il arrivait à dormir. Le sommeil l'avait quitté depuis longtemps, après ses longues années de consommation de crack. Mais les cauchemars envahissaient son esprit au moindre assoupissement et de nouveaux personnages, aux formes floues et impossibles à identifier, hantaient désormais ses nuits tourmentées.

L'itinérant regarda sa chambre située au 2<sup>e</sup> étage de l'hôpital Mont-Saint-Joseph. Un vieil établissement qui avait fait sa réputation avec son personnel empathique et respectueux des patients.

Raymond se concentra et tenta de son mieux de mettre en pratique ce que Mike lui conseillait depuis quelques

jours : fixer son attention sur les choses qui l'entouraient pour contrôler ses pensées et ne pas revivre continuellement l'horreur de l'attaque.

Mais c'était peine perdue.

Raymond ferma les yeux. Pour ne plus les voir. Pour ne plus rien voir.

« Mais comment faire pour ne plus ressentir cette haine dont il était l'objet depuis son plus jeune âge ? » Des larmes coulèrent sur ses joues tuméfiées.

Les mains posées sur les genoux, il pensa à Mike, son seul ami. Il tenta un sourire qui se termina par une grimace de douleur. Tout son corps n'était que douleur, malgré les puissants analgésiques que l'infirmière lui injectait chaque jour.

Sa tête était couverte de bandages, des pansements recouvraient toujours plusieurs points de suture, ses côtes cassées allaient guérir avec le temps et les ecchymoses qui marquaient sa poitrine, ses jambes et ses bras avaient tourné au bleu violacé et au jaune.

Mais le sans-abri avait survécu.

Les médecins lui avaient donné son congé la veille, en insistant cependant pour qu'il soit très prudent une fois dehors. Mike, qui était présent, avait hoché la tête d'un air entendu. « Mike va me protéger, se dit Raymond, il ne les laissera pas m'attaquer encore. »

Le vieil homme ouvrit les yeux en reconnaissant le bruit de pas qui claquait dans le corridor. Le policier était là. Il était venu le chercher.

L'itinérant tenta de se lever, mais ses jambes ne le supportèrent pas. Déséquilibré, il tenta de se raccrocher au lit. Mike, qui pénétrait dans la chambre au même moment, se précipita vers lui et le saisit avant qu'il ne tombe.

— Raymond, voyons, vous devez y aller doucement, vous n'êtes pas encore pleinement rétabli, dit-il, en agrippant son protégé fermement sous les bras pour l'empêcher de tomber.

Il l'aida à s'étendre sur le lit et lui sourit gentiment.

— J'ai apporté une chaise roulante. Je vais vous emmener jusqu'à ma voiture. Et vous allez rentrer chez vous. Une infirmière ira changer vos pansements tous les jours et vous prendrez bien vos médicaments. Je vous ferai une petite visite tous les soirs. J'ai fait quelques courses. Vous aurez de quoi manger pour plusieurs jours.

Raymond, reconnaissant, sourit au policier sans ajouter quoi que ce soit. Il se sentait en sécurité.

Épuisé, il ferma les yeux de nouveau.

Mike regarda le visage usé et fatigué de Raymond, qui était considéré, pensa-t-il, comme un miraculé. Très peu de consommateurs intensifs de crack survivaient en effet aussi longtemps qu'il avait réussi à le faire en consommant cette drogue pendant la majeure partie de leur vie.

« À l'opposé de la plupart des drogues, pensa le policier, le crack ne fidélise pas sa clientèle, il l'élimine rapidement. »

Cette drogue bon marché s'attaquait au foie, aux reins, au cœur et aux poumons des toxicomanes. La plupart d'entre eux ne survivaient pas longtemps à cette destruction massive de leurs organes internes. Les rares consommateurs qui résistaient au crack souffraient alors de dépression grave et de psychose qui les menaient au suicide. La mort devenait souvent la seule porte de sortie de cette dépendance.

Raymond, bien que souffrant d'hallucinations et de multiples problèmes de santé, était toujours vivant.

« Mais le dernier incident pouvait bien l'avoir entraîné du mauvais côté des statistiques », se dit Mike. Soudain inquiet, il sortit parler à l'infirmière.

\* \*

\*

À l'autre bout de l'établissement, Sylvia, désorientée, le regard vide, assise sur le rebord de la fenêtre de sa chambre, frissonnait dans sa jaquette d'hôpital en coton bleu, trop grande pour son corps d'une maigreur extrême.

Elle observait sans les voir les patients entrer et sortir du bâtiment.

Elle ne pensait plus qu'à une seule chose : s'en aller. Et trouver du crack à n'importe quel prix. Elle aurait donné n'importe quoi pour ressentir cette brève, mais intense euphorie qui la faisait planer au-dessus des vicissitudes de sa triste existence.

À l'extérieur de sa chambre, le hurlement d'une patiente brisa le silence, rapidement suivi d'une course dans le corridor. Des voix stridentes, le claquement d'une porte que l'on refermait, et le bourdonnement diminua.

Des crises soudaines et imprévisibles qui éclataient à tout moment dans le service et qui étaient devenues le lot quotidien des patients de cette aile retirée.

Sylvia regarda brièvement l'infirmière qui venait vérifier encore une fois sa tension et ses signes vitaux. Elle tourna la tête vers la fenêtre, décidée cette fois à ne pas coopérer avec cette mégère.

Après quatre jours, elle connaissait la routine. Elle savait ce que l'on attendait d'elle et surtout ce qu'il y avait derrière le mot « détox ».

Elle se sentait de plus en plus agressive, à bout de nerfs.

Quatre jours à regarder passer les heures, minute après minute. Attendant avec crainte la prochaine vague de douleur qui effritait chaque fois un peu plus sa détermination à poursuivre une cure de désintoxication devenue un véritable enfer.

Son enthousiasme du départ avait rapidement fait place à un désenchantement, une fois qu'étaient apparus les premiers symptômes de sevrage.

Parce qu'elle avait vraiment cru pouvoir quitter la cocaïne et le crack d'un claquement de doigts, mais la dure réalité de la dépendance à cette drogue moderne lui avait été rappelée par son corps en détresse. Puis par les limites du système médical.

Le personnel lui démontrait par son impuissance que jamais personne ne lui avait promis de la débarrasser de la drogue facilement.

Sylvia, souffrant d'anxiété, serra sa couverture sur ses épaules. Elle tremblait sans pouvoir s'arrêter.

L'infirmière s'approcha, examina les pupilles dilatées de ses grands yeux noirs cernés, lui sourit, tout en vérifiant si elle faisait toujours de la fièvre, en lui introduisant un thermomètre dans l'oreille.

— Vous êtes toujours fiévreuse, faites-vous encore de la diarrhée ?

Sylvia lui cracha un oui d'une voix à peine audible, l'air boudeur. L'infirmière prenait des notes.

— Dites-moi, depuis combien de temps n'avez-vous plus eu vos règles ? Je dois l'indiquer dans votre dossier.

Sylvia eut un geste impatient. L'infirmière s'interrompit. Elle la considéra un instant, puis prépara des comprimés qu'elle lui tendit avec un verre d'eau. La jeune toxicomane repoussa le verre d'un geste brusque qui alla s'écraser dans un coin de la chambre. L'infirmière, habitée, recula lentement.

— Calmez-vous, mademoiselle. Vous devez répondre à mes questions si vous voulez que je vous aide. Et ces comprimés vont diminuer vos douleurs.

— Je veux partir. J'ai mal partout. Mes muscles, mes os, ça brûle. Et rien ne m'aide. JE VEUX QU'ON ME LAISSE SORTIR D'ICI!!!

Sylvia hurlait maintenant sans pouvoir s'arrêter. Calmement, l'infirmière appuya sur son alarme. Dans le corridor, une sonnerie retentit suivie d'un avertissement : une voix calme, mais ferme sortit des haut-parleurs et scanda l'alerte CODE BLANC pendant plusieurs minutes. Des pas précipités se rapprochaient.

— Ah non ! ça recommence, il y a des insectes qui bougent sous ma peau.

Avec ses ongles, Sylvia se grattait frénétiquement les bras.

— NON. JE VEUX PAS. FAITES QUE ÇA S'ARRÊTE!!!

— Sylvia, ce sont des hallucinations. Il n'y a aucun insecte sous votre peau. Respirez. Calmez-vous. Cet effet va cesser dans quelques minutes.

Sylvia, les yeux exorbités, regardait ses bras avec épouvante, paniquée.

— Vous êtes au jour 4. Tout va bien aller à partir de demain. Nous devons atteindre le jour 7. Ensuite, tout sera beaucoup plus facile. Il faut que votre corps se débarrasse du crack complètement. Votre dernier test d'urine était toujours positif. Dans quelques jours...



— NON!!! JE VEUX M'EN ALLER. JE VAIS MOURIR SI JE RESTE ICI! JE RENTRE CHEZ MOI, chez moi avec Inga et Eddy qui prenaient soin de moi.

Vaincue, elle se mit à sangloter en se laissant tomber sur le sol.

— Je n'en peux plus. Je n'y arriverai pas. C'est trop dur. Vous allez me tuer. C'est pour ça que vous m'avez emmenée ici. J'aurais dû écouter Inga. Laissez-moi partir d'ici. Je ne dirai rien de mal de vous, je vous le promets. Laissez-moi vivre. Je ne dirai rien...

Sylvia, la tête enfouie dans ses mains, divaguait.

Elle avait atteint le stade que l'infirmière reconnaissait, pour l'avoir souvent observé dans les cas de désintoxication aiguë. Sylvia évoluait depuis quelques heures dans un monde effrayant, peuplé de complots dirigés contre elle et alimenté par ses propres hallucinations.

La jeune fille, détachée de la réalité, les bras croisés sur la poitrine, gémissait en regardant fixement la porte de la chambre.

L'infirmière s'approcha d'elle prudemment. Elle savait que la prochaine étape serait le passage le plus difficile à traverser pour la patiente. Et qu'elle réagirait en conséquence, avec beaucoup d'agressivité.

Car elle entraînait dans un cul-de-sac.

Elle était arrivée au moment où la souffrance semble ne devoir jamais prendre fin. Et où il est impossible de revenir en arrière. Un passage clouté qu'il faut franchir sur les genoux, coûte que coûte.

Prise de pitié devant sa détresse, elle se pencha vers elle, lui murmurant des paroles consolantes. Elle caressa doucement sa longue chevelure noire qui retombait sur ses épaules émaciées où subsistaient les traces récentes de coups reçus.

Deux infirmiers entrèrent dans la pièce en coup de vent et s'approchèrent de la toxicomane pour l'aider à se relever. Celle-ci recula dans un coin de la pièce, tout son corps tendu vers une fuite impossible, acculée dans ses derniers retranchements. Elle lança un regard de détresse à la ronde, puis vomit à grands jets tout le contenu de son estomac sur le plancher.

\* \*  
\*

À l'étage au-dessus, le service de santé mentale était paisible en ce début de journée.

Le personnel de nuit s'entretenait avec l'équipe de jour des différents dossiers avant de terminer un quart de travail qui s'était, somme toute, pas mal passé.

Il y avait bien eu cette situation de crise, ce Peter Sylvestre, un nouveau patient arrivé au cours de la nuit. Il menaçait de s'enlever la vie si on ne l'acceptait pas en chirurgie, comme il le demandait depuis des années.

Peter, un transgenre, était *drag-queen* dans un bar du Downtown Eastside. Après avoir entamé sa transformation en femme à coups d'hormones et de bien des chirurgies faciales, l'opération finale, l'ablation des testicules, lui avait été refusée.

Ses amis, qui le cherchaient depuis une semaine, l'avaient finalement retrouvé, errant dans le quartier dans un état lamentable. Ils avaient appelé les secours.

— Elle était dans un état d'intoxication très avancé, elle n'a pas mangé depuis plusieurs jours. Elle est déshy-

dratée, son pouls est faible. Nous croyons qu'elle se laissait mourir de faim.

— Il est sous perfusion ?

— Oui, le cocktail habituel, hautement vitaminé. Elle sera vue à midi par la psychiatre de service.

— Je m'en charge. Je commence avec lui.

— Avec elle, tu veux dire. Ne l'oublie pas.

— Oui, bien sûr. Bonne nuit. À demain.

L'infirmière, une femme dans la cinquantaine, n'était pas préparée à la rencontre qu'elle allait faire. Elle entra sans faire de bruit dans la chambre du patient. Les rideaux tirés gardaient la pièce dans la pénombre. Son attention fut d'abord attirée par les vêtements de gala, jetés ici et là dans la chambre.

Une robe blanche en tissu vaporeux pendait sur une chaise, des souliers argent à talons hauts dans un coin, des bas de nylon suspendus sur une lampe, longs gants blancs et fume-cigarette oubliés sur une petite table, à côté d'un collier et de longues boucles d'oreilles argent, une cape de fourrure argentée abandonnée sur le plateau de repas. Une chemise bleue d'hôpital roulée en boule sur le plancher.

Étendue sur le lit, une femme dans la trentaine, enroulée dans une couverture qui masquait en partie sa nudité, allongeait ses longues jambes musclées. Un bruit sur l'étage la réveilla tout à fait. Lorsqu'elle vit l'infirmière au pied du lit, elle se redressa et s'appuya sur un coude, en la dévisageant. Elle fixait l'infirmière de son regard sans expression, encadré de longs faux cils noirs recourbés battant l'air frénétiquement.

L'infirmière fut saisie par son étrange beauté caricaturale qui ressortait dramatiquement dans ce décor d'hôpital. Ses traits androgynes, qui alliaient les délicates rondeurs féminines aux formes droites et massives du

genre masculin, lui donnaient un air inexpressif et froid. Tout en la détaillant, l'infirmière lui envia son nez aquilin et sa lèvre supérieure, retouchés par un chirurgien. Elle nota aussi que sa pomme d'Adam avait été diminuée. Une frange de sa perruque blond platine, presque argentée, lui retombait sur le front. Son maquillage de scène, bien que défraîchi, complétait sa transformation en femme. Pommettes rehaussées au fard à coups de pinceau parfaitement exécutés. Mâchoire forte et carrée remodelée par des jeux d'ombres et de lumière afin de lui donner une forme incurvée et légère. Arcade sourcilière redessinée plus haut sur le visage, d'un long trait brun, mince et arqué.

Ses yeux charbonneux recouverts de khôl, ses lèvres peintes d'un rouge onctueux et un petit grain de beauté noir savamment dessiné sur la joue signaient d'une main de maître la reproduction d'une star américaine toujours adulée après plus d'un demi-siècle.

— Je suis heureuse de faire votre connaissance, Marilyn. Mon nom est Chloé.

La femme transgenre, sortant de sa réserve, lui fit signe en souriant d'approcher.

— Je sens que nous allons devenir de très bonnes amies. Marilyn, c'est mon nom d'artiste que je tente de faire enregistrer sur mes papiers officiels, ajouta-t-elle en prenant un air sombre.

« Mon vrai nom pour l'instant, reprit-elle avec un air douloureux, est Peter Sylvestre. Mais vous pouvez m'appeler Silver. »

\* \*

\*

Raymond appuyait sa tête contre le dossier du fauteuil roulant, indifférent aux regards empreints de pitié que lui lançaient les gens qu'ils croisaient le long du corridor. Il se sentait étourdi et au bord de la nausée. Mike poussait lentement le fauteuil, attentif à ne pas augmenter les vertiges du vieil homme. Ils arrivaient devant l'ascenseur. Pendant que Mike appuyait sur le bouton pour descendre au rez-de-chaussée, la frêle silhouette d'une jeune fille se profila dans le corridor opposé.

Faiblement d'abord, puis d'une voix décidée, elle l'appela par son prénom. Le vieil homme tourna la tête. Il ne reconnut pas la jeune fille. Mais elle semblait se souvenir de lui.

— Je suis Sylvia. J'habite...

Elle fit une pause.

— J'habitais rue Cordova. Avec mon amie Inga. Tu es Raymond. On se connaît. Je t'ai vu souvent dans le quartier. Tu poussais ton panier.

Raymond regarda tour à tour la jeune fille, puis Mike. Il hocha tristement la tête et sourit faiblement.

— Je l'ai perdu mon panier.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé?

Mike prit la parole à la place du vieil homme.

— Il a été agressé dans le quartier.

Puis, souriant à Raymond, en courbant son long corps au-dessus de la chaise, il ajouta :

— Mais il va s'en sortir. Et on le retrouvera ton panier, mon ami. Ne t'en fais pas, ok? Lorsque tu as repris connaissance, je t'ai dit qu'on l'avait retrouvé, mais c'était pas le tien. Alors je continue de le chercher. Je vais te le ramener ton panier. Je sais combien ça compte pour toi. Fais-moi confiance.

Puis, observant la pauvre mine de la jeune fille, il lui demanda :

— Et vous, ça va aller ?

— Je suis en détox. C'est dur. Je sais pas si je vais rester.

Mike la considéra un instant. La porte de l'ascenseur s'ouvrit.

— Vous avez fait un pas énorme, le premier pas. L'univers va vous donner une seconde chance. Ne regardez pas en arrière. C'est le meilleur conseil que je peux vous donner.

Il lui sourit gentiment, puis s'engouffra dans l'ascenseur.

Bien après qu'ils eurent disparu, Sylvia, pieds nus, la tête appuyée contre le mur, sa longue chevelure noire encadrant son visage blême, n'avait pas bougé, savourant chacune des paroles que cet homme aux cheveux courts grisonnants avait prononcées avec tellement de gentillesse.

\* \*  
\*

La porte de l'ascenseur s'ouvrit sur le chaos désormais habituel provoqué par l'arrivée d'un cas de surdose au fentanyl.

Mike poussa le fauteuil roulant hors de l'ascenseur, puis s'arrêta pour laisser passer le personnel en blouse blanche qui se ruait vers les urgences. À l'entrée, des ambulanciers transportaient sur une civière un homme inconscient à qui ils avaient déjà injecté trois doses de naloxone sans parvenir à le réanimer. L'urgentologue et des infirmiers l'entraînèrent rapidement avec eux.

Le policier reconnut Tanya, une infirmière qu'il connaissait et l'appela :

— Tanya... est-ce un autre cas de surdose?

— *Oh My God!* C'est l'enfer ici depuis sept heures ce matin. Les chèques mensuels d'aide sociale ont été remis aux sans-abri ce matin, comme tu sais. Alors ils ont acheté leur drogue avec cet argent.

— D'habitude, ça prend quelques heures avant les premières surdoses.

— Je sais, mais on en a eu trois depuis que j'ai pris mon quart de travail. Trois toxicomanes qui n'ont pas du tout réagi à la naloxone. Tu sais, l'antidote ne fait plus autant effet que lorsqu'on a commencé à l'utiliser.

— Après le fentanyl, on croyait avoir tout vu, soupira Mike. Mais l'apparition du carfentanyl dans les drogues de rue, dit-il, ce tranquillisant pour les éléphants, demande des doses plus importantes de naloxone pour inverser les effets de la drogue.

— Mike, ça prend parfois une dizaine de doses pour garder en vie les toxicomanes victimes de surdoses. Et ce n'est pas garanti. Hier soir, on en a traité un qui a voulu repartir tout de suite chez lui. On l'a retrouvé mort dans une ruelle du Downtown Eastside, une heure plus tard. L'effet de la naloxone a diminué et il a fait une seconde surdose. Malheureusement, nous n'étions plus là pour le sauver. Il a été retrouvé trop tard.

— Vous en perdez beaucoup encore?

— Cent trente-six personnes sont mortes le mois dernier à Vancouver par surdose. Environ cinq cents morts depuis le début de l'année... Ça fait cinq morts par jour. Imagine... Sans compter l'an dernier : près d'un millier de décès par surdose dans la province.

Tanya marqua un temps d'arrêt, puis reprit, un peu d'espoir dans la voix :

— Mais on en sauve beaucoup d'autres. Six mille surdoses traitées au cours de la dernière année dans les hôpitaux de Vancouver, à ce qu'il paraît.

« Ce sont souvent les mêmes toxicomanes qui reviennent. Un gars est revenu sept fois au cours de la même journée. C'est épuisant pour les équipes. Et démoralisant. Maintenant, on ne les laisse plus repartir sans leur trousse de naloxone. Et on leur recommande de consommer leur drogue avec quelqu'un à leurs côtés. Pour qu'il puisse appeler les secours. Je ne sais pas... »

— TANYA!... *COME OVER HERE!*

L'infirmière s'interrompt en plein milieu de sa phrase en entendant hurler son nom à l'autre bout du corridor et mit quelques secondes avant de réagir. Puis elle comprit ce qui se passait. Elle se précipita vers la salle de bain de l'urgence où le concierge criait à l'aide. Un autre cas de surdose, cette fois dans les murs de l'hôpital.

Une jeune femme, étendue sur le plancher, qui avait été admise plus tôt et réanimée avec la naloxone, ne bougeait plus, inconsciente.

Son amie sanglotait à ses côtés, expliquant que la toxicomane s'était injecté de la drogue dans la salle de bain avant de quitter l'hôpital, parce que le taxi avait du retard. En la voyant perdre connaissance, elle lui avait donné de la naloxone avec sa trousse personnelle qu'elle portait toujours avec elle. Mais la toxicomane ne revenait pas à elle.

Tanya prit son pouls et constata qu'elle ne respirait plus. Un infirmier se précipita dans la pièce, ouvrit sa trousse et lui fit une deuxième injection. Les deux ambulanciers demeurés dans le corridor s'approchèrent pour prêter main-forte aux infirmiers et transportèrent la toxicomane dans la même salle où elle avait été réanimée moins d'une heure auparavant.



Au bout de plusieurs minutes et après une dizaine d'injections de naloxone, le médecin la déclara morte. Cette fois, elle ne rentrerait pas chez elle.

Mike, surveillant son ami Raymond qui s'était endormi dans le fauteuil roulant, n'avait pas perdu une seconde de la scène.

Lorsqu'il vit revenir vers lui son amie Tanya, le visage bouleversé, il la serra dans ses bras. Pendant un instant, ils ne dirent pas un mot, simplement solidaires d'une détresse qui s'était généralisée et qui menaçait le moral des premiers répondants, durement touchés par cette crise sans précédent du fentanyl.

Lentement, Tanya se dégagea des bras de son ami.

— Tu sais, Mike, c'est moi qui lui ai parlé la dernière lorsqu'on lui a donné son congé. Elle m'a dit qu'elle avait acheté un petit ourson en peluche dans la boutique de l'hôpital pour l'offrir à son garçon, dont elle n'a plus la garde, mais qu'elle allait voir cette semaine. Elle a ajouté qu'elle essayait de le voir plus souvent, car elle savait, pour avoir fait six surdoses en autant de semaines, que ses jours étaient comptés. Elle m'a dit : « C'est comme jouer à la roulette russe. Je ne sais jamais de quoi sera faite la drogue que j'achète dans la rue. La différence avec la roulette russe, c'est que tu peux décider d'arrêter de jouer. Dans mon cas, je ne peux pas arrêter de prendre cette drogue. Elle me tuera, c'est certain. C'est juste une question de temps. »

L'infirmière retint un sanglot. Au prix d'énormes efforts, elle poursuivit :

— Elle ne reverra plus son petit garçon.

Elle fit une pause et poursuivit :

— Ma plus grande crainte, c'est de voir arriver le jour où la naloxone ne sera plus assez puissante, même à coups

de dizaines de doses, pour sauver ces gens. Ils mourront alors par milliers. Je crois qu'on a pas encore tout vu.

Elle retourna à son poste en serrant les lèvres. Mike, le corps penché vers l'avant, comme s'il avait un poids sur les épaules, n'avait pas bougé.

Lentement, il avança le fauteuil roulant vers la sortie, se demandant qui pouvait manquer d'humanité au point de mélanger ces drogues mortelles aux opiacés avant de les vendre dans la rue. «À ce rythme, songea le policier, les vendeurs de drogues n'auront bientôt plus de clients à servir.»

Dans la rue, il fut accueilli par un concert de sirènes. Une autre ambulance arrivait en trombe. Le sablier s'était retourné : le personnel n'avait de nouveau que quelques minutes pour sauver la vie d'un toxicomane...

Tony Adams et Marshall Collins, debout dans la salle de conférence du détachement de la GRC de Burnaby, se penchaient sur une table couverte de documents.

Ils examinaient minutieusement les derniers documents reçus quelques heures plus tôt concernant les traces de pneus relevés sur l'une des scènes de crime. Il s'agissait de celle de Maple Ridge, près du Parc Kanaka Creek, où l'on avait retrouvé Sarah, victime du tueur en série.

— Il doit forcément s'agir d'un Ford F-350 ou d'une grosse bête du genre avec des pneus comme ça. De toute façon, les pneus correspondent. De même que la description du véhicule donnée par la prostituée qui a échappé au tueur.

— Tony, avoue que c'est assez boiteux comme description. Une grosse camionnette noire, qu'elle a dit, avec des projecteurs sur le toit. Et cette fille, cette Sylvia, était fortement intoxiquée.

— Je sais. Elle a aussi dit que le camion avait une seule portière, ce qui est peu probable avec ce modèle. Une description qu'aurait pu confirmer son souteneur. Comment s'appelle-t-il déjà? Ah oui! Eddy. Il a tout vu, mais il refuse de collaborer. Et puis on a le rapport de Mike Grant de la police de Vancouver.

— ... qui a pu voir n'importe quel véhicule ce soir-là, n'ayant aucun lien avec le tueur qui nous intéresse.

Tony eut un soupir agacé et passa ses mains sur ses cheveux blonds coupés à la militaire.

— On ne peut rien laisser au hasard, tu le sais, Marshall. Mike a vu ce qu'il a vu. Une prostituée se faire embarquer par un gros type chauve qui conduisait une camionnette noire de type F-350. Et sa description de la fille correspond en tous points à la prostituée dont le corps a été retrouvé près de la rue Alexander.

Tony se tordait les mains, le visage sans expression, concentré sur une image floue qu'il tentait de préciser dans son esprit. Il poursuivit :

— De toute façon, il faut bien partir de quelque part. C'est tout ce que nous avons. Ça et les pétales de cerisiers japonais laissés sur place autour des traces de pneus.

— C'est bien mince en effet, reprit Marshall.

Son large visage d'Autochtone, buriné, se fermait obstinément aux explications de son supérieur. Des cerisiers japonais, il y en a partout dans la région de Vancouver. Le véhicule qui s'est arrêté près de la voie ferrée, ce soir-là, pouvait venir de n'importe où, à supposer que le conducteur ait quoi que ce soit à voir avec le meurtre.

Tony rejeta avec impatience, du revers de la main, les arguments du policier, trop irrité pour en reconnaître la justesse.

Il se mit à marcher de long en large, se mordillant les ongles tout en fixant un point imaginaire dans la salle convertie en quartier général pour l'enquête sur le tueur en série.

Après avoir mené à bien l'enquête sur les gangs qui avait entraîné l'arrestation des têtes des réseaux, il aurait été en droit d'obtenir quelques jours de vacances bien mérités.

Mais non. Le tueur, lui, ne prenait pas de vacances. Greg McLeod l'avait immédiatement détaché pour qu'il dirige l'équipe des enquêteurs sur ce dossier.

Il s'arrêta au milieu de la pièce et ferma les yeux quelques secondes dans une tentative désespérée d'éclaircir ses idées. Il n'avait pas dormi depuis trente-six heures.

Devant lui, sur le mur, un tableau où l'on avait épinglé les photos de toutes les femmes disparues sans laisser de traces, au cours des dernières années en Colombie-Britannique. Avec le lieu où elles avaient été vues pour la dernière fois.

Tony connaissait chacun de ces visages. Elles lui étaient devenues familières, ces femmes, en majorité des Autochtones, dont l'histoire s'était terminée abruptement, regroupées dans le même album photo, feuilleté des milliers de fois, inlassablement, par le policier, à la recherche de liens, d'indices.

Beaucoup d'entre elles avaient disparu le long de ce que l'on appelait maintenant la Route des larmes. La route 16, de son vrai nom, qui traversait sur plusieurs kilomètres le nord de la province.

À droite du premier tableau, il y en avait un autre, plus petit, où avaient été transférées les photos des victimes retrouvées. Avec l'endroit de leur disparition, puis de la découverte de leurs corps.

Tony rouvrit les yeux.

— Il y a plus qu'un tueur, il y en a plusieurs. Ce n'est pas possible autrement. Il y en a un qui circule depuis des années dans le nord, il prend ces femmes qui font de l'auto-stop et on ne les revoit jamais plus. Quelques corps seulement ont été retrouvés. Mais lui se fond dans le paysage. Il doit y avoir une raison. Il est connu, au-dessus de tout soupçon. Et il doit être âgé maintenant.

— Et il y en a un autre, ajouta Marshall, qui sillonne la région. Peut-être même deux. Je pense aux deux prostituées qui ont été tuées récemment dans leur appartement de New Westminster. Elle passaient des petites annonces et habitaient dans le même édifice.

— Non, dans ce cas c'est de la copie, répondit Tony, tout en massant son cou endolori. Le tueur des prostituées du Downtown Eastside aura inspiré un autre détraqué. Dieu sait que la région n'en manque pas d'aliénés mentaux. Mais celui que nous recherchons agit différemment. Le tueur de New Westminster ne fait que copier.

— Mais c'est tout de même un tueur.

— Tout à fait, mais il faut nous concentrer sur le modèle. C'est l'autre qu'il nous faut. Le psychopathe du Downtown Eastside. Et aussi son prédécesseur, le tueur d'auto-stoppeuses de la Route des larmes. Ou peut-être que les deux ne font qu'un finalement. Mais ça m'étonnerait.

La porte s'ouvrit brusquement sur Nicolas Higgins et Pierre Levac. Les deux policiers se dirigèrent au fond de la pièce et se servirent, sans dire un mot, chacun une tasse de café.

Tony et Marshall s'interrompirent et se regardèrent. Les deux policiers, qui avaient enchaîné les quarts de travail sans interruption au cours de la dernière semaine, avaient l'air exténués.

— Quoi de neuf, les gars ?

Nicolas prit deux bonnes gorgées de café chaud et avala la moitié d'un muffin aux carottes avant de répondre, entre deux bouchées :

— On a retrouvé le gars dont le nom est tatoué sur le corps de la dernière victime. J'ai fait tout le Downtown Eastside sans succès, mais Pierre a eu plus de chance que moi.

Levac, Québécois dans l'âme, lâcha un sacre retentissant.

— Tabarnac! La chance n'a rien à voir là-dedans, dit-il, en enfilant un beigne à toute vitesse. J'ai suivi le protocole et fait mon travail.

Ses yeux bruns lançaient des éclairs.

Nicolas se mit à ricaner tout en essayant avec un mouchoir le crémage au fromage resté sur ses lèvres. Il enchaîna tout en frottant son crâne rasé.

— Disons que tu as pris le temps de lire les rapports que nous envoient les hôpitaux de la région, ce que j'évite de faire. Bref, il se trouve qu'un certain Peter Sylvestre a été admis à l'hôpital Mont-Saint-Joseph pour une tentative de suicide... enfin pour avoir fait une grève de la faim, mais ça revient au même. Disons qu'il voulait mourir ou plutôt qu'elle voulait mourir. C'est une transgenre, vous comprenez?

— Venez-en au fait, Higgins.

Tony et Marshall, agacés, le regardaient et ne souriaient pas.

— Eh bien! ce gars, heu, cette fille se fait appeler Silver. Et on pourra la voir demain. On en saura bientôt un peu plus sur la dernière victime et peut-être, qui sait, sur celui qui l'a tuée, termina-t-il, en étirant ses bras dans les airs pour soulager ses muscles endoloris.

Jill examinait avec anxiété ses belles mains dont la manucure était à refaire.

Ses ongles de gel dataient déjà et elle ne voyait pas comment elle pourrait maintenir ces soins alors qu'elle ne travaillait pas encore.

Assise dans la salle d'attente de la banque, elle observait le va-et-vient des membres du personnel, leur interaction avec les clients, leurs bouches en cœur lorsqu'ils accueillait ceux dont l'attitude confiante trahissait leur richesse.

« Je n'aurai certainement pas le même accueil », se dit-elle, inquiète. Car elle ne possédait plus rien.

La GRC, sous la pression de son amie Rachel et de son mari policier, avait finalement permis à la jeune femme de retourner prendre quelques affaires dans son ancienne résidence de luxe, sur laquelle le ministère de la Justice avait apposé des scellés.

Tout ce que contenait la maison était le produit de l'argent du crime, lui avait répété plusieurs fois l'officier qui l'accompagnait, mais elle pouvait prendre ses vêtements et ceux de sa fille, leurs produits de soin, les jouets de l'enfant et ses fournitures scolaires.

La liste était courte et précise. Elle ne devait pas en déroger sous peine de poursuites.



Pendant qu'elle remplissait des malles, sous l'œil attentif du policier, Jill avait à peine regardé ses bijoux, qui ne lui appartenaient plus. Pas davantage ce que contenaient ses armoires de cuisine. Et lorsqu'elle avait voulu prendre un manteau de fourrure dans la penderie, l'agent s'était interposé. Il lui avait montré du doigt un manteau de drap qui ferait très bien l'affaire.

Rouge de honte et de colère, Jill avait regardé une dernière fois cette résidence qui ne lui avait apporté que des humiliations, puis elle était sortie sans se retourner.

L'arrivée du conseiller financier interrompit ses pensées.

Un homme petit et corpulent, à la poigne molle et moite. Il portait un veston gris qui avait un urgent besoin de passer chez le nettoyeur. Ses yeux très cernés et la petite couronne de cheveux à peine visible qu'il s'obstinait à conserver derrière la tête lui donnaient un air négligé qui cadrait mal avec le prestige de la banque.

Jill retint un mouvement de recul. Cet homme la dévisageait de son œil enfoncé dans la graisse comme s'il soupesait ce qu'elle devait valoir sur le marché. Elle le trouva immédiatement antipathique.

— Je m'appelle Edward Allan. Bienvenue, madame Falcon, bien sûr, je me souviens de ce nom, dit-il d'une voix douceuse.

Jill rougit violemment. Il savait qu'elle était la femme du chef des Red Scorpions, arrêté par la police lors de l'opération Squall. Et il n'avait pas l'intention de lui faire oublier.

— Je m'appelle Jill Zeidler. J'ai repris mon nom de jeune fille.

— Bien sûr, bien sûr. Suivez-moi, madame... heu... madame Zeidler.

Jill suivit le conseiller d'un pas qui se voulait plein d'assurance, en secouant sa longue crinière blonde, pendant que son cœur battait la chamade.

Cet homme avait le pouvoir de l'aider à se sortir du pétrin ou de la renvoyer à la rue. Elle ravala sa hargne en songeant de toutes ses forces à sa petite Loren qui habitait toujours chez les Racine en attendant qu'elle-même puisse assurer leur subsistance.

Pour l'instant, sa seule adresse était celle de la maison d'accueil pour les femmes battues. Il fallait qu'elle redevienne autonome et vite. Et si cet homme désagréable pouvait faire en sorte que cela se produise, elle jouerait toutes ses cartes.

Elle s'assit sur le rebord de la chaise qu'il lui désigna pendant que lui-même faisait le tour de son bureau pour aller s'asseoir devant elle. Une odeur âcre de transpiration flottait dans la pièce.

Dans un mouvement brusque et maladroit, Jill, nerveuse, déposa l'enveloppe qui contenait tous ses documents sur le bureau, déplaçant ainsi un porte-carte de marbre qu'elle n'avait pas remarqué.

Le conseiller, les lèvres serrées, s'empressa de replacer soigneusement une à une les cartes qui étaient tombées sur le bureau.

La jeune femme l'observait, interdite. Rouge de confusion, elle s'excusa. Il leva ses yeux bleus sans expression sur Jill, saisit un coupe-papier doré et l'inséra dans l'enveloppe de papier kraft qu'il ouvrit d'un mouvement sec.

Puis, toujours sans dire un mot, il en retira le curriculum vitæ de la jeune femme qu'il parcourut rapidement. D'un air hautain, il leva les yeux du document.

— Est-ce tout ce que vous avez comme expérience de travail ?

Jill, tête basse, hochait la tête, l'air d'une condamnée.

Une poussière sur un petit socle de cuivre où trônait le buste de Beethoven attira l'attention du conseiller. Il l'enleva du bout de son doigt boudiné et déplaça l'objet de quelques centimètres. Il recula un peu sur sa chaise et observa le résultat pendant quelques secondes, puis s'arracha à sa contemplation à regret et ramena son regard sur la jeune femme.

— Vous devez savoir que toute aide financière apportée par notre banque est le résultat de longues analyses de votre solvabilité et de promesses de solvabilité. Nous ne pouvons en aucun temps garantir que nous pourrions vous aider.

Il reposa l'enveloppe sur le bureau, soudain préoccupé par l'état de son porte-crayon de cuir noir, d'où émergeait un surligneur jaune qui ne cadrait pas du tout avec ses stylos Mont-Blanc. Il l'en retira et le déposa dans un tiroir. Puis il reprit, l'air profondément ennuyé :

— Vous n'avez pas terminé vos études, vous n'avez pas de diplôme, selon ce que je constate.

Jill, réprimant le désir foudroyant d'envoyer promener le gros bonhomme, lui fit son plus beau sourire.

— J'ai suivi une formation de mannequin, j'ai encore beaucoup de contacts dans le milieu et je peux très certainement obtenir des contrats, lui lança-t-elle, soudain enjôleuse, parce que je suis encore jeune et mon style est très recherché en ce moment sur le marché publicitaire.

Elle reprit son souffle et ajouta, persuasive :

— Je compte reprendre mes études universitaires là où je les ai laissées il y a quelques années. On m'a déjà confirmé que plusieurs cours me seront crédités. Je travaillerai donc tout en étudiant. J'ai juste besoin d'un petit

coup de main pour me lancer et assurer ma subsistance pendant un an ou deux.

Elle fit une pause, puis reprit, le défiant du regard :

— Je suis certaine que vous avez le pouvoir de m'aider et que vous ne laisserez pas une mère et sa fille dans l'indigence.

Puis, elle lança d'un trait :

— Je peux très certainement devenir une citoyenne responsable qui fera fructifier l'argent de son salaire dans les coffres de la banque qui l'aura soutenue en période difficile.

Les yeux calculateurs du conseiller s'agitaient dans tous les sens, allant du visage de Jill à l'enveloppe. L'interphone émit soudain une vibration et il appuya sur le bouton sans prendre la peine de s'excuser auprès de sa cliente.

— M. Allan, voyez-vous un inconvénient à ce que je retarde votre prochain rendez-vous? M. Smith tient à vous parler quelques minutes en privé dès que vous aurez un instant.

— Heu... oui... bien sûr...

Jill nota l'hésitation du conseiller, qui paraissait troublé. L'assistante raccrocha et la pièce redevint silencieuse.

Le regard tourné vers la fenêtre qui donnait sur le corridor, le conseiller ne semblait plus s'apercevoir de la présence de la jeune femme, devenue soudain extrêmement mal à l'aise. Ne sachant comment reprendre la conversation, Jill toussota doucement.

Sans prévenir, il se leva d'un seul mouvement, s'approcha du mur pour y réajuster un cadre, puis se tourna finalement vers la jeune femme toujours assise, qui ne savait plus quoi penser.

— Je crois pouvoir vous obtenir un prêt-études pour travailleur autonome. Je vous recontacterai d'ici quelques jours.

Il marcha vers la porte, mettant ainsi fin à l'entretien. Lorsqu'elle passa devant lui, il ne la regardait déjà plus : des lamelles du store vénitien installé à la fenêtre attirèrent son attention. Elles n'étaient pas dans le même sens que les autres, ce qui l'agaça terriblement. Il s'empressa d'aller les replacer.

Jill fit quelques pas et se retourna vers le bureau du conseiller financier avant de sortir dans la rue. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Impassible, il l'observait sans bouger derrière sa fenêtre. Troublée, elle quitta rapidement les lieux.

## 6

La salle grésillait des conversations radio codées entre la centrale et les policiers. En cercle, les répartiteurs, écouteurs sur la tête, les doigts pianotant à toute vitesse sur les claviers d'ordinateurs, étaient concentrés sur leur travail.

Selon leur expérience, ils occupaient des postes différents. Les novices répondaient aux appels d'urgence et les prenaient en charge si la situation n'était pas trop grave. Ils devaient cependant transférer l'appel immédiatement aux répartiteurs de niveau 2 lorsque la situation devenait complexe.

Ces derniers transmettaient ensuite l'information aux répartiteurs d'expérience, ceux à qui revenait la lourde responsabilité de communiquer directement avec les officiers sur la route. La moindre erreur pouvait, à ce stade, coûter la vie à un agent de police.

Debby faisait partie des membres les plus expérimentés de l'équipe.

Avec beaucoup de sang-froid, soutenue par une poussée d'adrénaline et une longue habitude des situations d'urgence, elle donnait calmement aux policiers la dernière position connue du tireur qui avait abattu, une heure plus tôt, deux jeunes hommes dans un restaurant du méga centre commercial Métrotown de Burnaby.

Un double meurtre survenu à l'heure du déjeuner, devant des dizaines de témoins en panique.

— Ambulance demandée au restaurant Mikes, utiliser l'entrée de l'avenue Sussex, une fois sur Kingsway. *Back up* demandé à l'angle de la 102<sup>e</sup> rue et de la 72<sup>e</sup> avenue à Surrey, dernière position connue du tireur. Je répète : suspect armé et dangereux.

— Police 911. Comment puis-je vous aider ?

Les lignes téléphoniques sonnaient sans discontinuer, alors que les témoignages arrivaient de toutes parts.

Debby décida de donner un coup de main aux répartiteurs, tout en demeurant en alerte et disponible pour les agents au front.

— Il allait alors dans quelle direction ? Vous avez pu prendre le numéro de sa plaque ?

Des sons familiers qui redonnaient à Debby son assurance d'avant le drame... la tentative de meurtre de sa fille Emily. Sa *nanny*, en qui elle mettait toute sa confiance, avait bien failli l'entraîner dans sa chute.

Elle chassa obstinément ces pensées angoissantes qui pouvaient à tout moment la faire retomber dans la dépression et l'anxiété.

Debout au fond de la pièce, Greg McLeod, soucieux, observait sa femme, se demandant comment elle se tirait d'affaire.

Debby lui fit signe que tout allait bien en lui souriant avec tendresse. Avec ses cheveux noirs retenus dans une longue natte qui lui retombait dans le dos et ses yeux sombres aux reflets mordorés, la jeune femme montrait sans ambiguïté ses origines italiennes.

Sur sa console téléphonique, une dizaine de lignes qui clignotaient frénétiquement la rappelèrent à l'ordre. Elle se concentra sur la conversation en cours.

Le sergent-major jeta un regard satisfait autour de lui. Les membres de son équipe maîtrisaient la situation. Ils effectuaient leurs tâches par réflexe, l'esprit aiguisé, respectant le protocole à la lettre.

Ils avaient malheureusement l'habitude de ce genre de situation. Depuis le début de l'année, dans la région de Vancouver, une vingtaine de personnes avaient été abattues lors de fusillades.

— Madame, s'il vous plaît, restez calme.

— Quelle heure était-il lorsque vous avez entendu les coups de feu ?

— Ceci est une ligne d'urgence, je vais vous rediriger sur une autre ligne.

— Police 911. Comment puis-je vous aider ?

Dans le brouhaha, personne n'avait remarqué que la répartitrice de nuit au poste n° 5 n'avait pas encore été remplacée.

Greg McLeod la vit bâiller et regarder à plusieurs reprises en direction de la porte, tout en continuant de répondre aux appels. Il fronça les sourcils et alla vers elle.

— Qui est la personne qui doit en principe vous remplacer ce matin ?

— C'est Georges Finley. Je ne sais pas où il est, monsieur. Pas de nouvelles. Mais j'imagine qu'il arrivera sous peu. Il a l'habitude d'être en retard. Excusez-moi, sergent-major, je dois continuer.

« L'habitude d'être en retard », songea avec surprise Greg McLeod, qui décida de demeurer sur place.

Sa patience fut vite récompensée.

La porte de la salle s'ouvrit soudain avec fracas alors qu'un employé faisait irruption dans la pièce. Greg McLeod croisa le regard de sa femme qui, les yeux levés au ciel, exprimait ouvertement sa réprobation.



Essoufflé, la chemise sortant de son pantalon, l'employé se dirigea d'un pas pesant vers la répartitrice, jeta son sac à dos par terre, déposa une bouteille de Perrier sur le bureau et entreprit d'installer ses écouteurs sur son crâne nu pendant que l'employée de nuit terminait un appel. Dès qu'elle eut quitté son siège, il s'y glissa avec difficulté en raison de sa corpulence.

Le sergent-major l'observa en silence, se disant que le moment était mal choisi pour lui demander la raison de son retard. Il le ferait sans faute lorsque la situation serait sous contrôle.

Il se tournait déjà et allait sortir lorsqu'un détail attira son attention. Les chaussures du répartiteur. Pleines de boue. Ce qui l'étonna.

Il n'aima pas ce qu'il vit ensuite.

Tout en questionnant un invisible interlocuteur au téléphone, le retardataire tentait de nettoyer ses chaussures discrètement en les frottant sur le tapis sous son poste de travail.

Rachel observait de la fenêtre, amusée, les fillettes qui s'éclataient dans le jardin derrière la maison, en se poursuivant avec des fusils à eau.

Loren et Sophie, en maillots de bain, hurlaient lorsque les jets d'eau froide atteignaient leur but, au grand plaisir des voisins qui les observaient de leur terrasse. Sautant à leurs côtés, Zeus, le boxer blanc de Loren, dépensait avec enthousiasme son trop-plein d'énergie.

« Avec tout le vacarme qu'elles font et les cris qu'elles poussent, aucun ours n'osera s'aventurer sur le terrain », se rassura Rachel.

Elle poussa du pied des jouets qui traînaient sur le plancher, ramassa quelques débris qui s'amoncelaient sur le comptoir de la cuisine et tomba sur le billet de train de son escapade de la fin du mois précédent à Vancouver.

Le visage tourné vers la fenêtre où pénétraient les premières lueurs roses du coucher du soleil, elle s'immobilisa, froissant et massacrant le billet entre ses doigts.

Rachel eut alors ce sourire triste qu'elle ne montrait à personne.

Le jour où elle avait pris la décision de ne pas rejoindre Nicolas, elle avait échangé ses désirs de femme passionnée pour des regrets qui ne la quittaient plus.

Elle eut une brève vision d'elle-même, dans quarante ans, assise dans une chaise berçante, et faisant le bilan de sa vie. Regretterait-elle alors l'aventure qu'elle n'avait pas vécue avec Nicolas ou plutôt d'avoir abandonné la vie tranquille qu'elle menait avec François?

Mais le destin semblait scellé, la question réglée. Elle n'avait plus revu le jeune policier de la GRC. Un sacrifice qui ne l'avait pas rapprochée davantage de François, son mari.

D'un geste brusque, Rachel lança ce qui restait du billet de train dans la poubelle de la cuisine.

Elle se leva et repoussa sa longue chevelure en arrière. Pour l'instant, elle n'avait pas le choix. Elle devait serrer les dents et demeurer à ses côtés.

Le coût du logement, ridiculement cher dans la région, n'offrait aucune marge de manœuvre aux femmes qui vivaient seules avec leurs enfants. Il fallait avoir une stabilité financière de béton pour survivre ici.

Elle le constatait en aidant son amie Jill, qui n'avait même pas les moyens de louer un minuscule appartement dans le sous-sol d'une maison.

Rachel se demanda combien de couples vivaient toujours ensemble, dans la région, parce qu'ils ne pouvaient tout simplement pas vivre séparément et arriver financièrement. Ils faisaient semblant. Et leur famille, leurs amis, faisaient semblant de croire en leur bonheur. Et à travers tous ces mensonges, des vies se perdaient pour sauver les apparences.

Elle inspira profondément et se dirigea vers la porte du patio pour appeler les filles.

La nuit allait tomber. La lune s'élevait déjà dans le ciel sans nuages et enveloppait d'une lumière brumeuse la longue rangée de cèdres qui entouraient la maison.

Pendant que les filles ramassaient leurs jouets éparpillés, Rachel crut voir bouger les cèdres, mais se rassura en voyant un écureuil déguerpir à toute vitesse. Lorsqu'elle referma la porte, elle s'empressa de secouer les débris sur les vêtements des fillettes. Penchée, elle ne remarqua pas la silhouette d'un homme, immobile, au fond du jardin.

Il transpirait abondamment depuis quelques minutes. Sur son front, des gouttes de sueur perlaient. Il s'agitait sur sa chaise, incapable de se ressaisir.

Difficile de se donner une contenance devant l'air sévère de son patron qui l'observait silencieusement pendant qu'il attendait sans mot dire de l'autre côté du bureau.

Angoissé, il jouait nerveusement avec son crayon.

« Et si tout avait été découvert ? »

Son patron se décida finalement à prendre la parole.

— Je n'ai jamais eu à me plaindre de votre rendement. Vous êtes très efficace habituellement. Mais voilà, depuis quelques semaines, vous manquez souvent le travail. Vous avez d'ailleurs dépassé, au cours des deux derniers mois, le nombre de congés de maladie que nous accordons volontiers aux employés. Est-ce qu'il y a quelque chose dont vous souhaiteriez m'informer ? Avez-vous des problèmes de santé ou d'un autre ordre ?

Il n'allait pas répondre.

« Mais qu'est-ce qu'il croyait, cet abruti ? Qu'il avait tout pouvoir sur lui, qu'il pouvait lui poser toutes ces questions humiliantes. »

Il déglutit avec difficulté, sentant venir la crise.

Les poings serrés sur ses genoux, sachant pertinemment qu'il n'allait pas pouvoir parler dans cet état, il chercha un moyen de pouvoir sortir de ce bureau, de fuir le danger.

« ... cet homme qui lui faisait peur, qui le menaçait déjà de sa voix calme et douceuse, mais qui allait encore l'obliger à faire toutes ces choses répugnantes qui le dégoûtaient. Il fallait qu'il trouve la phrase magique, la réponse qu'il attendait. Autrement, il le purgerait à nouveau. »

Il se mit à trembler et commença à gémir.

L'homme qui lui faisait face ne portait plus de veston et son attitude affable avait disparu. Il arborait le rictus méchant de son père, lorsqu'il le convoquait dans son bureau situé au sous-sol de la maison.

Une pièce austère, sans fenêtre. Il distinguait à peine, dans la pénombre, une table de travail et un grand fauteuil. Guidé par la petite lueur rouge dégagée par la cigarette que fumait son père, il devinait plus qu'il ne le voyait celui qui allait l'interroger pendant des heures.

Et dans la noirceur, même s'il ne la voyait pas, la ceinture de métal était là, déposée sur la table. Il le savait maintenant.

À l'issue de cet interrogatoire, dont il sortait épuisé, il se souvenait des coups reçus, des humiliations subies. Du rire dément de son père devant la honte qu'il éprouvait et qu'il tentait par la suite d'oublier en massacrant des chats.

Une fois, il avait été surpris par un promeneur alors qu'il frappait sur le sol rougi un sac de jute où il avait enfermé des chatons. Il n'avait jamais oublié le visage horrifié du passant qui avait eu peur d'intervenir, puis avait reculé et trébuché en prenant la fuite.

Ce jour-là, il s'était dit que ce que son père lui imposait était mal, très mal. Et qu'il commençait à lui ressembler un peu.

Un bruit sec le fit sursauter.

Dans ses mains, les deux moitiés du crayon qu'il venait de casser. Son patron le fixait, éberlué, debout derrière son bureau, sur la défensive.

— Vous m'entendez ? Vous n'avez pas l'air dans votre assiette. Écoutez, rentrez chez vous. De toute façon, il se fait tard. Nous reprendrons cette conversation dans quelques jours avec votre représentant syndical. Si vous deviez vous absenter de nouveau, je vous conseille fortement de revenir avec un billet du médecin.

Hébété, l'employé balbutia quelques mots, se releva avec peine, chassant de la main les cauchemars qui le hantaient désormais jusque sur son lieu de travail.

Il quitta le bureau sous le regard ahuri de son patron.

Debout devant le mur recouvert de miroirs, tous les élèves, silencieux, en majorité de jeunes adultes, faisaient face au *sensei*, l'instructeur, attendant que le cours commence.

Immobile, les bras le long du corps, arborant une ceinture noire qui retombait dans un nœud parfait sur son gi\* de la même couleur, Nicolas fixait des yeux le maître du dojo.

Un champion de karaté qui n'avait pas beaucoup de patience et était très exigeant.

S'il savait faire montre d'une grande tendresse envers les nouveaux élèves, il était parfois très dur avec ceux qui avaient développé les techniques de karaté depuis un moment et qui osaient relâcher leur concentration.

*Shomen ni rei\*\*.*

Nicolas s'inclina, en signe de respect, devant l'instructeur, obéissant, à l'instar des autres élèves, aux directives hurlées en japonais, mais son esprit était ailleurs, dans le quartier où habitait Rachel, où il s'était rendu après son quart de travail quelques heures auparavant, dans l'espoir d'apercevoir celle qui ne le laissait plus en paix. Il avait

---

\* Vêtement d'entraînement.

\*\* Salutation en inclinant le buste vers l'avant.



stationné son FJ Cruiser noir un peu en retrait de la résidence, ne souhaitant pas provoquer la colère de François.

Il l'aimait bien ce policier en fait. Ils auraient même pu s'entendre à merveille, s'il n'y avait pas eu les circonstances. Mais voilà, il avait croisé la route d'un homme inconscient de sa bonne fortune, qui possédait sans sembler l'apprécier la femme que lui attendait depuis trop longtemps. Et il n'allait pas faire du sentiment.

Les rires et les bousculades de deux fillettes qui jouaient dans le jardin avaient attiré son attention.

« Tu es donc là. » Il adressa en secret un sourire charmeur à la femme qui n'était qu'à quelques mètres de lui, se croyant à l'abri derrière les murs de la maison.

« Tu m'as déjà rejoint une fois, tu le feras encore, je serai patient », pensa-t-il, avant de quitter le quartier.

*Sensei ni rei\**.

Les salutations étaient terminées. L'instructeur, les poings sur les hanches, croisa le regard de Nicolas et le fixa pendant quelques secondes. Premier avertissement.

Nicolas tenta de se concentrer. Le maître faisait des mises au point. Il demandait à chaque élève de se trouver un partenaire de combat.

Nicolas se tourna vers l'élève voisin, qui acquiesça. L'instructeur leur rappela qu'il était impératif de contrôler les coups, de ne pas approcher l'adversaire à plus de trois centimètres, pour éviter les blessures. Lors des compétitions, dit-il, les arbitres disqualifient rapidement les fautifs.

— Me suis-je bien fait comprendre ?

En chœur, tous les élèves répondirent un OSS\*\* retentissant.

---

\* Salutation en inclinant de nouveau le buste vers l'avant.

\*\* Oui.

Il posa ensuite une question à la ronde :

— Quelle est la meilleure technique pour faire face à un agresseur qui s'approche de vous en terrain découvert ?

À tour de rôle, les élèves tentèrent une réponse, nommant le coup de poing ou le coup de pied qui leur semblait le plus approprié.

Campé sur ses jambes écartées, imposant dans son gi blanc retenu par une ceinture noire délavée, témoin de ses nombreuses années d'expérience, le maître arborait sa figure des mauvais jours. En secouant la tête, il lâcha, plein de hargne :

— Y a-t-il quelqu'un ici qui écoute lorsque j'enseigne ?

Timidement, un grand maigre récemment inscrit au cours, qui portait encore une ceinture blanche, leva la main et répondit :

— Il faut éviter le combat à tout prix. Donc fuir est la meilleure technique de défense.

Le *sensei* acquiesça tranquillement en décochant un sourire forcé, tout en appuyant son regard sur ceux qui portaient des ceintures noires et qui auraient tous voulu rentrer sous terre.

— Soyez honteux de vous faire remettre à l'ordre par un débutant. Pas d'autre commentaire. Allez. Commencez à combattre.

Il se dirigea vers le fond du dojo et augmenta le volume de la musique.

Marchant de long en large, le regard mauvais, il suivait attentivement les mouvements de ses élèves qui, avec appréhension, le regardaient venir du coin de l'œil.

Sans ménagement, il corrigeait un coup de poing, redressait une jambe mal positionnée, courbait un pied, imposant l'ordre et la discipline par sa seule présence, soucieux d'élever l'art du karaté à la perfection.

*KIAI\*!*

Nicolas, distrait par le *sensei*, évita de justesse le coup de pied de son adversaire, un coup de pied de côté fouetté percutant qui faillit l'atteindre à la tête.

« Je n'aurais pas dû venir ce soir. Je n'arrive pas à me concentrer. » Il pensa à Rachel, à cet instant volé sur le pont du Kanaka Creek, à l'odeur de ses cheveux...

À l'autre bout de la salle, l'instructeur s'était retourné et l'observait, les lèvres serrées.

*KIAI!*

Le jeune homme, qui devait bien faire dix ans de moins que lui, revenait à la charge, cette fois avec un coup de pied sauté de face que Nicolas esquiva au dernier moment.

« Il me faut me ressaisir ou rentrer chez moi. »

Dans un mouvement souple, il prit une distance en sautillant sur le tapis et revint à la charge pour asséner à son partenaire un coup de poing arrière parfaitement exécuté.

Un coup qu'il ne maîtrisa pas et qui atteignit son opposant en plein visage.

Le jeune homme, les yeux agrandis par une douleur fulgurante, s'écrasa sur les genoux, le nez en sang. Nicolas figea sur place.

*Yame\*\*!*

Tous les élèves s'arrêtèrent dans un même mouvement.

On aurait pu entendre une mouche voler dans le dojo. Le maître s'approchait à grandes enjambées, suivi de son sempai\*\*\*.

---

\* Cri de combat.

\*\* Arrêtez!

\*\*\* Élève avancé qui joue le rôle d'assistant.

Il ordonna d'une voix sans émotion à l'élève étendu au sol de se lever. Il avait à prendre une décision rapide : appeler une ambulance ou non. La réaction du jeune homme fut la réponse qu'il attendait. Lentement, étourdi, il se releva, en s'accrochant aux mains tendues de l'instructeur.

L'élève geignait et éprouvait une douleur intense au milieu du visage.

L'instructeur tourna la tête et regarda Nicolas sans sourciller pendant quelques secondes. Puis il mit ses mains sur les épaules de son élève. Il lui demanda :

— Me fais-tu confiance ?

— Oui, *sensei*.

— Alors tu vas tourner la tête lentement vers le miroir. Je veux que tu restes calme. Dis-moi, est-ce que ton nez est dans cette position d'habitude ?

Le jeune homme eut un choc en se voyant.

Los de son nez s'était déplacé légèrement sur la gauche. Son nez n'était donc plus au centre de son visage. Il prit peur et la panique envahit son regard.

— Calme-toi. Tu as le nez cassé. Je vais le replacer. J'ai fait ça des dizaines de fois. Sur mes élèves et sur moi-même. Regarde-moi. Je vais remettre ton nez à sa place. Cela va te faire aussi mal que lorsque ton partenaire te l'a cassé. Mais il sera bien droit, je te le promets.

L'élève sursauta. Le maître n'avait pas terminé sa phrase que la petite intervention était déjà terminée. Il aida le jeune homme à ramasser ses affaires et lui conseilla de se rendre directement à l'urgence de l'hôpital où le médecin pourrait vérifier son état.

Pendant tout ce temps, Nicolas n'avait pas bougé.

Profondément désolé de ce qui venait de se passer, il était conscient des regards accusateurs dirigés vers lui. Si

le manque de maîtrise pouvait être excusé, à la limite, chez les novices, il était impardonnable pour une ceinture noire.

L'instructeur allait devoir sévir. Il s'avança vers Nicolas et s'arrêta à sa hauteur.

Sans un mot, il lui retira sa ceinture d'un geste brusque et lui demanda de quitter le dojo.

Une voiture de police passa en trombe sur la rue Carolina, sirènes hurlantes et gyrophares allumés, alors que le jour se levait à peine sur la grisaille de Vancouver.

Un homme dans la jeune trentaine marchait d'un pas rapide en direction de la rue Broadway. Il réajusta sa tuque de lainage gris et jeta un regard aguerri à la ronde.

À quelques mètres, à l'entrée d'une ruelle, deux gros rats noirs, affamés, dévoraient les restes d'une mouffette. À côté de ce banquet improvisé, indifférent à la présence de la vermine qui grouillait autour de lui, un adolescent, assis sur un conteneur à déchets, exprimait son talent à grands coups de graffitis sur le mur de brique d'un édifice.

L'homme ralentit. Il soupira et se massa l'épaule. Ses courbatures lui firent prendre conscience de ses efforts inutiles pour améliorer le quartier.

Un grand nettoyage de la ruelle avait été fait il y a quelques jours. Aidés d'une vingtaine de bénévoles, ils avaient effacé tous les graffitis et repeint les murs du bâtiment qui abritait l'organisme où il travaillait comme intervenant. Les déchets avaient été ramassés, la ruelle, balayée. On avait aussi tenté de dératiser le secteur récemment, en déposant des contenants de poison dans des endroits stratégiques.

« Peine perdue, se dit-il, soudainement découragé, en observant les deux rats, leur nez farfouillant les entrailles du mammifère. Ils sont plus intelligents qu'on le pense. Ils sentent que les produits sont toxiques et n'y touchent pas. Mais ils reviennent continuellement, sachant qu'ils finiront par trouver de quoi grignoter. »

Il vit que des détritrus s'étaient déjà accumulés le long des murs et autour du conteneur à déchets : des seringues abandonnées, des enveloppes métalliques de préservatifs, des bouts de cellophane qui avaient dû contenir des rocks\*. L'intervenant leva la tête. Des chaussures pendaient d'un fil électrique qui passait au-dessus du bâtiment. Il soupira en observant l'artiste installé sur la poubelle. Les traits rouges rageurs qu'il dessinait dans tous les sens sur le bâtiment avec sa bombe aérosol en disaient long sur son état d'esprit et sur le type de drogue qu'il avait consommée au cours de la dernière heure. Il était en pleine crise d'anxiété.

« Ceux-là aussi reviennent continuellement, se dit le jeune homme, et on n'y peut pas grand-chose. »

Il accéléra le pas, pressé de rentrer dans l'édifice pour échapper à l'odeur de putois qui empestait l'air.

Il déverrouilla la porte du centre communautaire et regarda par terre en maugréant. Le facteur avait laissé une pile d'enveloppes blanches devant l'entrée. Il savait pourtant que La Boussole avait une boîte postale. À quoi avait-il pensé ?

Il se pencha et récupéra les lettres une à une. « Ce courrier avait échappé à l'attention des passants », pensa-t-il. Un vrai miracle. Dans ce quartier de l'est de la rue Broadway, rien ne restait longtemps sur le trottoir. Il s'étonna de ne

---

\* Rocks ou crack : forme purifiée de cocaïne que l'on obtient en mélangeant celle-ci à une substance alcaline.

voir aucune adresse sur les enveloppes. Des cris derrière lui le firent se retourner. Des sans-abri tentaient de traverser la rue avec des paniers d'épicerie, sous les coups de klaxon furieux des automobilistes.

L'intervenant de rue s'empressa d'ouvrir la porte, entra dans la salle et déposa les enveloppes sur une table, puis se mit à la recherche d'un coupe-papier dans son tiroir de bureau. La lumière diminua dans la pièce. Un bruit à l'extérieur attira son attention. Dehors, les itinérants tentaient d'accrocher une tente à l'une des rares fenêtres de l'établissement. Il ne pouvait pas leur permettre de s'installer là.

Laisant les enveloppes à regret, il sortit.

Le long de l'édifice, deux hommes âgés et barbus, vêtus de plusieurs couches de vêtements disparates pour se protéger du froid de la nuit, montaient, avec beaucoup d'enthousiasme, un abri de fortune à deux mètres de l'entrée de La Boussole.

Un troisième, plus jeune, dans la vingtaine, portait un vieux pardessus vert sur plusieurs chandails. Il s'était enfoncé un chapeau noir démodé jusqu'aux yeux et son foulard beige en laine faisait bien trois tours autour de son cou. Ses mitaines, dont les bouts percés laissaient voir ses doigts rougis, le gênaient un peu alors qu'il s'activait à trier le contenu de deux paniers d'épicerie. Ils contenaient des vivres, des couvertures, des ustensiles, quelques vêtements, dont des chaussettes et des sous-vêtements. Sous le panier, de grands sacs de plastique noirs remplis de bouteilles et de cannettes vides. Il héla les deux autres :

— Qu'est-ce qui me dit que ce soir vous allez vraiment me laisser habiter sous la tente? Hein? Pourquoi je partagerais mes affaires avec vous?



Les deux barbus se regardèrent un moment sans parler. Puis ils s'aperçurent de la présence de l'intervenant.

— Érik! Content de te voir!

— *What's up*, Mario? Êtes-vous en train de vous installer là? Pas sûr qu'on peut vous laisser faire les gars.

— Mais c'est plus pratique, Érik. On a pensé que comme ça on va pouvoir venir jouer aux cartes au centre le jour et dormir sous la tente la nuit et on est pas trop loin non plus pour la bouffe du refuge. En plus, regarde, on va être chauffés gratuitement : y a une sortie d'air chaud de la sècheuse, juste là. C'est génial, hein? Puis regarde, en face, y a l'arrêt du bus. On pourra même aller quêter là, c'est toujours plein de monde.

Il arborait un grand sourire, le sourire de l'homme qui a trouvé le palace de ses rêves.

Érik n'eut pas le cœur de lui gâcher sa joie. Il examina l'abri. Une toile de plastique verte qu'ils avaient collée sur la brique avec du ruban gommé. « Ça ne tiendra pas quinze minutes sous les intempéries de Vancouver. » Il haussa les épaules. Discuter avec ces itinérants ne servirait qu'à les rendre malheureux et les éloigner de l'une des rares sources d'aide qu'ils possédaient.

— Bon... bonne journée les gars. À tout à l'heure. On jouera une partie de poker dans l'après-midi. Et il y aura des *cupcakes*. Y'a une école du quartier qui en a préparé des dizaines juste pour vous. Il rentra, sous les cris de joie des sans-abri.

Sans plus se préoccuper du vacarme des itinérants dans la rue, il prit l'une des enveloppes et l'ouvrit. Il blêmit et la jeta sur la table. Il en ouvrit une autre, et recula.

Lentement, il prit le téléphone et appela le directeur du centre.

La transgenre, inconsolable, assise sur le bord de son lit, pleurait silencieusement, tête baissée, en se tapotant les yeux délicatement avec des mouchoirs. Sur son visage, de longues traînées de mascara avaient ruiné ce qui restait de son maquillage de scène, emportant de larges plaques de fond de teint et découvrant une peau rugueuse et parsemée de poils de barbe naissant.

L'infirmière, inquiète, qui avait tenu à accompagner les policiers, vérifia la tension de la malade.

— Vous ne pourrez pas rester longtemps, elle est encore très faible et elle a maintenant besoin de récupérer.

— Il faut que je sache ce qui lui est arrivé. Est-ce qu'elle a souffert ?

Higgins et Levac se regardèrent sans un mot. Puis Nicolas prit la parole.

— Elle était probablement sous l'effet des drogues, donc elle n'a peut-être pas souffert.

Silver, redressant la tête, l'interrompit d'un geste. Ses lèvres tremblaient, son visage exprimait une douleur infinie. Elle énonça calmement une vérité qui pétrifia les deux policiers :

— Elle ne prenait aucune drogue. C'était une intervenante de rue. Elle aidait les prostituées et les transgenres comme moi à affronter leurs problèmes.

Sa voix se brisa.

— Elle a donc souffert.

Nicolas baissa la tête pour éviter son regard.

Dans le corridor, le passage d'un infirmier transportant un patient récalcitrant dans un fauteuil roulant troubla le silence pendant un instant. Les voix s'atténuèrent rapidement.

— Au début, elle et moi, c'était une relation... comment dirais-je... platonique, reprit Silver. Du genre intervenant-client.

Silver marqua un temps d'arrêt.

— Vous comprenez ce que je veux dire. Elle venait travailler plusieurs nuits par semaine dans la petite roulotte installée dans le Downtown Eastside pour venir en aide aux travailleuses du sexe.

Devant le regard interrogateur de Nicolas, Pierre Levac expliqua :

— Elle parle de la camionnette gérée par les organismes *Wish* et *Pace*, ce sont des bénévoles et d'ex-prostituées qui donnent de l'aide et des soins aux filles qui ont subi des attaques.

Silver l'interrompt.

— Ah ! pas seulement lorsqu'il y a des agressions, mais pour les prévenir. Elles ont des listes de clients dangereux. On peut les consulter et aussi avoir un café, des barres d'énergie, des fruits.

Silver s'était calmée. À la pensée de son amie, elle devint volubile.

— Elle était tellement dévouée, gentille, elle ne nous jugeait pas, savait écouter pendant des heures, nous consoler aussi. Mais au fil du temps...

Silver s'interrompit et se remit à pleurer. Les deux officiers, qui commençaient à comprendre, se lancèrent un regard entendu.

— Au fil du temps, c'est devenu plus personnel, une grande amitié, une sorte d'attirance imprévisible. Je sais que vous pouvez pas comprendre.

Prudente, la transgenre considéra les deux hommes un instant, puis poursuivit :

— Elle représentait tout ce que j'avais toujours voulu être. Elle était belle, une vraie femme. Son corps tout en courbes, cette peau, si douce, ses longs cheveux de soie. Je l'admirais tellement, je la désirais, mais je désirais aussi être à sa place. Un mélange de désir et d'envie.

Silver, le regard perdu, ne semblait plus voir les policiers qui ne perdaient pas un mot de son histoire.

Elle sourit doucement.

— Je ne sais pas ce qu'elle pouvait bien me trouver. Je ne comprendrai jamais la véritable raison de son attirance. Elle me parlait souvent de ma personnalité, de ce mélange à l'état brut, qu'elle disait, du meilleur de l'homme et de la femme.

Nicolas la fixait intensément pendant qu'elle reprenait son souffle.

— Avec elle, le sexe avait ce parfum d'interdit qui nous transportait au-delà de tout ce qu'un humain peut même imaginer. Si le péché existe, nous le pratiquions à l'état pur. Sans aucun remords. Avec frénésie.

La transgenre se mit à rire, puis se rembrunit.

— Dans cette tempête des sens, nous sommes devenus complètement indifférents au rejet de ceux que nous appelions en secret les croisés, vous savez ces chevaliers du Moyen Âge qui partaient en croisade.

Silver eut une moue méprisante.

— Ce nom leur allait comme un gant. Je parle des autres intervenantes, des infirmières, de nos familles. Pour eux, notre union, c'était une aberration. Et ils nous ont vite mises à l'écart.

Son visage se crispa.

— Bien sûr, c'est une aberration pour tous ceux qui donnent une définition à la sexualité, ceux qui établissent des remparts qu'il ne faut pas franchir. Ceux qui refusent le mélange des genres et la création de nouveaux genres.

Silver se calma, puis lança, tendrement :

— En fait, je crois que nous étions tout simplement très amoureuses.

Dans la chambre, le silence exprimait à lui seul toutes les contradictions qui se heurtaient aux préjugés établis. Nicolas songea qu'ils avaient atteint, le temps d'une conversation, le *no man's land* des relations humaines.

— Je savais qu'elle n'était pas d'accord, reprit Silver, déchirée. Mais je voulais poursuivre ma transformation en femme. Avec ou sans son approbation. Lorsqu'on m'a refusé l'intervention, elle est venue me voir, mais je lui ai crié toutes sortes de méchancetés. Elle est repartie en pleurant.

Silver prit une profonde inspiration avant d'ajouter, d'une voix à peine audible :

— Je savais pas que je la reverrais jamais plus. On croit toujours qu'il y aura une prochaine fois.

Les policiers se levèrent, le visage grave.

En sortant de la chambre, il se retournèrent. L'infirmière, qui s'était approchée de Silver, l'entourait de ses bras et la réconfortait en la berçant comme une enfant.

\* \*

\*

Cellulaire sur l'oreille, Nicolas marchait d'un pas rapide en direction du véhicule de patrouille, Levac à ses côtés.

— Il a encore une fois modifié son *modus operandi*. La dernière victime n'était pas une prostituée.

— ...

— Oui, chef. Et il va falloir faire vite. S'il ne s'attaque plus aux prostituées qui ont déjà été mises en garde, c'est maintenant n'importe quelle mère de famille ou jeune femme de la région qui est en danger de mort. Et elles, elles ne se méfient pas!

— ...

— Quoi? Qui ça? La Boussole?

— ...

Nicolas regarda Levac, qui fronçait les sourcils, interrogateur.

— On y va tout de suite. Mais ça confirme mes pires craintes. Il se renouvelle et il a étendu son terrain de chasse.

Lorsque les deux policiers stationnèrent sur Broadway, les membres de l'équipe médico-légale de Burnaby avaient déjà envahi la place et installé des cordons de sécurité à l'entrée du centre La Boussole.

Autour de l'édifice, un va-et-vient impressionnant de policiers et d'experts, en combinaisons stériles, avait immédiatement attiré l'attention des habitants du quartier, désœuvrés, qui affluaient maintenant de toutes parts.

Des itinérants s'étaient massés autour du barrage policier, réclamant à grands cris le droit d'entrer dans leur centre. Les policiers, intraitables, leur demandaient de circuler sous peine d'être arrêtés.

Une vieille femme autochtone en colère, le visage buriné et sillonné de rides, hurlait des obscénités aux agents, tout en tapotant d'une main un bébé emmaillotté contre sa poitrine, qui n'avait pas ouvert les yeux, bercé par les bruits habituels de son environnement.

Assise sur le trottoir, une jeune fille d'une maigreur extrême, le visage blanc, tétanisé, les lèvres rouges, les yeux cerclés de noir, frissonnait, vêtue d'un simple short couleur argent, d'un *top* noir et de bottes noires de vinyle luisant. Coiffée d'une perruque blond platine au carré parfait, elle ressemblait à s'y méprendre à l'un des robots du film *Blade Runner*.

Elle devint rapidement hystérique lorsqu'un agent lui demanda de se lever. Deux policiers, des mastodontes, accoururent en renfort et agrippèrent fermement ses bras squelettiques pour la faire quitter les lieux.

Érik sortit pour calmer le jeu et s'approcha de ses clients.

— Hé, les gars ! Ils en ont pour quelques heures. Il faut leur laisser faire leur travail. Je vais conserver les *cupcakes*, ne soyez pas inquiets. On vous les servira plus tard, ok ?

Les sans-abri discutèrent avec lui pendant quelques minutes, puis se dispersèrent en grommelant. L'un d'entre eux, un dénommé Jack, lança :

— C'est à cause des lettres, hein ? Si j'avais pu savoir que ce gars-là, qui transportait des lettres hier soir, aurait pu gâcher ma partie de poker.

Un enquêteur, qui examinait l'entrée à la loupe, redressa la tête et lui cria :

— Toi là-bas, viens un peu par ici ! On va causer, laissez-le passer.

Le policier emmena le sans-abri dans une voiture banalisée.

Higgins et Levac entrèrent au même moment dans le centre communautaire. Sur la table centrale, une dizaine d'enveloppes. La police scientifique avait soigneusement étalé leur contenu avant de prendre des photos.

Des mèches de cheveux tressées. Noires, brunes, blondes, rousses. De toutes les couleurs. Attachées avec des rubans d'organdi blancs. Des cheveux qui allaient sans doute correspondre à l'ADN des dernières victimes retrouvées sur la voie ferrée.

Certaines mèches avaient perdu depuis longtemps leur lustre. Secs et cassants, ces cheveux soigneusement tressés



avaient sans doute été conservés pendant de longs mois dans une armoire cachée, interdite aux regards.

Nicolas examina, sans la toucher, la mèche de cheveux la plus longue, noire et brillante, souvenir, pensa-t-il, d'une jeune Autochtone de Burnaby. « Sarah, se rappela-t-il, la préférée... il avait dû avoir du mal à se défaire de ce qui lui restait de sa fiancée d'un soir. Mais pourquoi avoir choisi La Boussole pour abandonner ces reliques? Et surtout, pourquoi voulait-il que la police les retrouve? »

Nicolas s'approcha du groupe d'agents qui entouraient Greg McLeod et Lucy Campbell, qui avait pris la parole.

— Généralement, au stade où il en est, le tueur souhaite en finir et se faire prendre. Mais j'ai ma petite idée que ce n'est pas le cas ici. On en a pas terminé avec lui. Le message qu'il semble vouloir nous envoyer, c'est qu'il en a terminé avec les prostituées. Il nous rend ses trophées. Et Dieu sait combien ces trophées sont importants aux yeux d'un tueur en série. Il ne s'agit pas ici d'un geste banal.

Nicolas s'éclaircit la voix.

— Pourquoi les rendre à La Boussole? Il n'y a pas une seule victime francophone dans la liste des femmes retrouvées sur la voie ferrée.

Tous les visages se tournèrent vers lui.

— Peut-être qu'il veut nous lancer un message, répondit le sergent Campbell. La prochaine mariée qu'il a en tête parle peut-être français. Mais ça n'a sans doute aucun lien. La Boussole s'est retrouvée sur sa route, il connaît le secteur, il savait que les lettres atterriraient entre nos mains.

Lucy Campbell sembla réfléchir un instant, puis poursuivit :

— Il aurait pu tout aussi bien aller déposer les enveloppes à la United Church. Mais La Boussole présentait

un avantage que d'autres centres ou refuges n'ont pas : c'est désert en soirée, car l'organisme n'offre pas le logement. Ç'aurait été difficile de passer inaperçu à la United Church ou ailleurs en ville.

La policière fit une pause puis reprit, en regardant Nicolas et son coéquipier.

— Une chose est certaine : on a appris grâce à vous deux qui avez retrouvé l'ami de la dernière victime, ce Silver, que le tueur s'attaque désormais à des femmes qui ne pratiquent pas le métier de travailleuses du sexe. Le lien entre les mèches de cheveux et la dernière victime me paraît assez évident.

— Je crois qu'il y a aussi un lien à faire entre la dernière victime, qui n'était pas une prostituée, et son visage qu'il a laissé intact, reprit Nicolas. Le tueur ne ressent plus le même besoin de massacrer leur image. Peut-être parce qu'elles sont plus respectables à ses yeux.

Un policier entra précipitamment dans la salle.

— Nic, Pierre, j'ai quelqu'un à vous faire rencontrer. Un sans-abri. Il dit avoir vu l'homme qui est venu déposer les enveloppes. Un homme corpulent, chauve, conduisant une grosse camionnette noire.

— Bon. Il confirme ce que l'on sait déjà. Mais on va l'interroger. On sait jamais. Il va peut-être nous fournir un indice capital. Il faut arrêter ce malade avant qu'il ne frappe encore une fois.

Nicolas se dirigeait déjà vers la porte avec Levac aux trousseaux, cellulaire sur l'oreille, qui téléphonait à Tony, demeuré au détachement.

— J'ai bien peur qu'on soit déjà en retard de plusieurs heures pour sauver la dernière.

Interdits, les deux policiers, qui s'apprêtaient à sortir, se tournèrent d'un même mouvement vers l'officier.

## DÉTRESSE AU CRÉPUSCULE

— Le sans-abri a dit qu'une jeune femme était endormie sur le siège avant du passager.

Il émergeait à regret de l'agréable torpeur qui l'avait absorbé pendant des heures, après la nuit intense qu'il venait de vivre.

Étendu sur le plancher de la cave en ciment, il se sentait infiniment bien, engourdi, comme s'il flottait au-dessus de son corps, en état d'apesanteur. Il ne ressentait ni le froid ni l'humidité de la pièce. Anesthésié de toutes les souffrances.

Il n'osait faire le moindre mouvement. Dans une ultime tentative pour retenir encore quelques secondes cet état d'euphorie qui s'évanouissait déjà, rapidement.

Le brouillard qui se levait dans son esprit ramenait peu à peu les souvenirs de la dernière crise qui remontaient à la surface.

Si les voix et les pleurs s'étaient tus depuis longtemps, subsistait cette fois un visage qu'il avait pu ramener de cette scène d'horreur du passé. Celui de sa mère. Elle était donc là. Elle avait toujours su. Et elle n'avait rien fait pour le protéger.

Il eut un gémissement douloureux.

« Kieeer... »

Dehors, dans la forêt, une buse de Swainson fit entendre un long sifflement.

Il remua un peu sur le sol. Les brumes se dissipèrent maintenant tout à fait. Il se rappela alors avec délice la soirée de plaisir violent qu'il s'était offerte la veille.

Il ouvrit les yeux et croisa son regard fixe.

Elle reposait sur le sol, à ses côtés, enfermée dans la housse en plastique. Il tendit le bras et ouvrit la fermeture éclair d'un coup sec.

Il lui sourit tristement.

« Dommage qu'elle l'ait abandonné si vite. Ils s'amusaient bien tous les deux. »

Il remarqua un grain de beauté sur son visage blême. De sa main, il le caressa.

Une faible lueur jaune pénétrait par un petit soupirail grillagé, accentuant l'horreur de la scène.

Contre le mur de ciment, près du couple étendu, une robe de mariée de mousseline de soie perlée ivoire, taille empire et corsage de dentelle anglaise, suspendue sur un porte-manteau, luisait doucement.

Soigneusement déposé sur une chaise, un voile de tulle ivoire serti de magnifiques cristaux Swarovski retombait en longues vagues jusqu'au sol. À ses pieds, un bouquet de roses blanches fanées, jeté contre le mur.

Sous l'escalier de bois qui menait au rez-de-chaussée, un grand congélateur. Sur le couvercle, des vêtements avaient été soigneusement pliés et disposés en piles.

« Les vêtements de ma fiancée, pensa-t-il, en examinant les lieux avec indifférence. Elle n'en aura plus besoin. »

Un long frisson le parcourut. Le froid de la cave commençait à le pénétrer. Il se lova contre le corps de la jeune fille.

« La disparition de l'étudiante, pensa-t-il furtivement, avait probablement déjà été signalée. » Il eut un sourire sadique. Lui seul savait où elle se trouvait. Sa famille, ses

amis, tous ces gens qui devaient maintenant la rechercher et craindre qu'elle ne rentre pas.

Son rire dément éclata dans la pièce.

Elle était avec lui. Il sortit péniblement le bras gauche de la moribonde de la housse et lui prit la main.

Il se sentait tout puissant. Et cette puissance qu'il avait sur la vie de ces filles se poursuivait même au-delà de leur mort, car il jouissait ensuite du contrôle qu'il avait sur les familles, les policiers.

« Il rendrait le corps de la fille lorsqu'il l'aurait décidé. »

Comme il l'avait fait pour ses pièces de collection. Les souvenirs de ses fiancées lui manquaient déjà. Il n'aurait pas dû s'en départir. Mais il n'avait pas résisté à l'envie de jouer avec ceux qui le poursuivaient et qui devaient remuer ciel et terre pour retrouver la dernière victime.

Pour l'instant, c'était lui qui lui souriait au réveil, lui qui respirait son odeur de transpiration et de sang séché, lui qui tenait sa main froide où brillait un diamant jaune.

Il se pencha sur le cadavre et se mit à embrasser les lèvres de la morte tendrement.

Il souriait béatement, tout en tentant de refermer les lèvres de la jeune fille, demeurées ouvertes sur un dernier souffle d'air.

« Ils avaient connu une très grande intimité », se dit-il, satisfait.

Ils avaient hurlé ensemble lorsqu'il lui démontrait tout son amour dans des gestes d'une sensualité féroce comme il n'avait plus l'habitude avec les autres femmes.

La seule évocation de ces souvenirs provoqua chez lui des sentiments mitigés. Cette jeune femme savait lui faire plaisir, mais aussi le rendre furieux.

Il fronça les sourcils. Ils avaient même eu leur première dispute. À regret, il avait dû se montrer ferme.

Bien sûr, il angoissait de la voir terrorisée et c'est avec soulagement qu'il rouvrait la housse.

Il buvait ses râles, lorsqu'elle pouvait de nouveau respirer, lui enfonçant la langue dans la gorge, se moquant gentiment de la voir s'étouffer. À chaque fois, lorsqu'elle reprenait vie, il l'embrassait, lui promettant de ne plus refermer la housse, de dominer son caractère.

Mais diable! Elle réussissait toujours à le remettre en colère. Et il adoptait, d'heure en heure, une attitude de plus en plus détachée face au temps qui s'écoulait derrière le rideau de plastique.

Puis il avait eu sa crise.

À travers le bruit des voix et de l'eau, il s'était demandé s'il avait eu le temps de rouvrir la fermeture éclair. Combien de minutes était-il resté en compagnie des fantômes de son enfance? Impossible à dire.

Après avoir vomi, à l'issue du cauchemar, il s'était précipité vers elle. Il avait beaucoup pleuré en découvrant le corps de sa fiancée inanimé dans le sac de plastique, scellé.

Il poussa un cri, une longue plainte qui se répercuta le long des murs de la cave.

Au loin, il entendit une sonnerie. Le téléphone sonnait au rez-de-chaussée. Il figea, attentif. Puis il repoussa la main de sa fiancée sur le sol, dans un geste rageur.

On ne pouvait pas le laisser tranquille? La réalité qu'il détestait tant le rejoignait même dans son repaire. Quelle heure était-il donc? Il regarda sa montre. Son bras retomba lourdement sur le sol de ciment. Catastrophé, il pensa à son travail. Il était en retard de deux heures. Ça devait être son superviseur qui appelait. Cette fois, il allait avoir besoin d'un billet du médecin, car il ne pouvait pas perdre son travail, pas plus qu'il ne pouvait se passer de ces filles.

Avec cette dernière, il avait atteint un sommet. Mais ce n'était pas encore ça. Il lui fallait augmenter encore l'intensité et surtout la durée de son extase, s'enivrer jusqu'à l'épuisement pour que ses cauchemars lui donnent un peu de répit.

Il eut soudain un vertige en songeant à cette mère de famille d'une très grande beauté qu'il avait rencontrée récemment et qui le regardait hautainement avec ses yeux magnifiques. Un sinistre projet commença à prendre forme dans son esprit exalté. C'était cette femme qu'il lui fallait. Les risques de se faire prendre étaient décuplés, mais cela l'excitait au plus haut point.

Il la revit, arrogante, avec ce sourire de mépris inscrit sur son visage sans défaut. Elle se croyait supérieure à lui, le trouvait sans doute dégoûtant. Eh bien, il allait bientôt lui faire perdre de sa superbe à cette garce. Comme les autres, il la materait. Comme les autres, elle finirait par le supplier de mettre fin à la cérémonie.

Il regarda de nouveau l'heure, hésita, puis décida qu'il pouvait bien faire attendre ses patrons encore un peu.

En rêvant à sa prochaine victime, il se mit à explorer le corps de la morte, glissant ses doigts entre ses cuisses, ne souhaitant plus qu'une chose : renouveler ces délices autant de fois qu'il lui serait nécessaire pour atteindre et dépasser si possible les frontières de l'indécence.



Un coup sec retentit dans la maison. Suivi d'un autre, plus fort. Un claquement cadencé, régulier.

Rachel, à genoux devant une armoire basse de la cuisine, se releva, surprise. Dans son panier, Zeus, qui aimait rester près de sa nouvelle maîtresse, dressa les oreilles et gronda sourdement.

Elle contourna les boîtes de vaisselle qu'elle était en train de ranger et se dirigea vers le salon, près de l'entrée. Le chien lui emboîta le pas.

Les bruits provenaient de cette pièce. Lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques mètres, la maison redevint silencieuse. Les bruits avaient cessé. Rachel s'arrêta net.

Elle examina attentivement le vieux salon démodé recouvert d'une épaisse moquette beige. Dans l'angle des murs trônait un foyer dont les pièces métalliques dorées avaient eu du panache à une autre époque.

Rachel observa longuement le manteau de la cheminée.

Le chandelier double à tête d'éléphant qu'elle y avait placé la veille n'y était plus. Sophie et Loren devaient l'avoir pris pour jouer. Il faudrait qu'elle leur demande de ne pas sans cesse déplacer les bibelots, elle avait tant à faire.

Elle se tourna vers la fenêtre. De la grande baie vitrée qui faisait face au foyer, Rachel apercevait à peine la rue,

masquée par les hydrangées à fleurs bleues qui poussaient en abondance dans le parterre de la devanture. Elle se dit que cela devenait urgent de tailler ces arbustes livrés à eux-mêmes depuis des mois, alors que la maison était vide, sans locataire.

Elle scruta les environs, mais ne vit ni chat, ni chien, ni passant. Rien qui puisse expliquer les coups répétés qu'elle avait entendus.

Elle allait retourner dans la cuisine, lorsque les claquements reprirent, cette fois à côté d'elle. Elle sursauta, puis elle le vit. Un merle, perché sur le rebord de la fenêtre, frappait son bec sur la vitre, en la regardant.

Zeus, qui en avait profité pour explorer la maison, revint à toute allure en jappant et fonça dans la vitre pour attraper l'oiseau. Rachel agrippa le boxer par son collier au dernier moment et tenta de le calmer tout en observant le merle.

« Curieuse cette attitude, se dit-elle. On jugerait qu'il veut entrer. Ou peut-être me souhaiter la bienvenue ou m'avertir de quelque chose. » Cet oiseau, en tout cas, a un comportement bizarre.

Puis elle se rappela qu'elle avait encore beaucoup à faire avant le retour des filles. Elles seraient affamées et elles monopoliseraient son attention pour raconter, à qui mieux mieux, leurs aventures à l'école.

Rachel laissa là l'oiseau et reprit le chemin de la cuisine en appelant Zeus, qui semblait tout à coup fasciné par la grille du foyer.

Elle haussa les épaules, passa devant l'escalier qui menait au deuxième étage et s'arrêta brusquement.

Une odeur repoussante de vomissure la fit grimacer, puis lui donna la nausée.

« Mais qu'est-ce que c'est que ça, une sorte de relent d'égout. D'où ça peut bien provenir ? » se demanda Rachel en se couvrant le nez de son bras.

L'odeur venait d'en haut. Il fallait monter. Elle appela à nouveau son chien qui grattait frénétiquement sur la porte du foyer.

En montant la première marche, son cœur ne fit qu'un bond. Quelqu'un sanglotait.

Rachel, les mains crispées sur la rampe d'escalier, sentit ses jambes défaillir. Les pleurs déchirants venaient de l'étage. Mais comment cela était-il possible ? Elle sursauta lorsque Zeus, inquiet, ses yeux bruns levés vers elle, mit sa patte sur sa jambe, en gémissant.

— Tout va bien, *buddy*, reste avec moi.

Mais le chien, tête basse, recula devant la porte d'entrée et se mit à gronder.

« Je ne suis pas folle, se persuada Rachel, en observant le comportement du chien. Il les entend aussi ces pleurs, et il a peur, il sent une présence. Les chiens voient ce qui est invisible pour les humains... »

Puis tout s'enchaîna rapidement. Rachel sursauta. L'eau se mit à couler à grands jets dans la tuyauterie, à travers le mur. « Comme la dernière fois, se dit Rachel, et évidemment il n'y a personne dans la douche, puisque je suis seule ici. »

Le boxer, extrêmement nerveux, assis contre la porte, humait l'air tout en fixant les escaliers. « Il sent cette odeur nauséabonde », pensa Rachel.

Sur le qui-vive, elle monta les marches lentement et se rendit dans l'une des salles de bain. Le bruit de l'eau cessa immédiatement.

Par mesure de précaution, Rachel décida d'aller faire un tour dans sa chambre. En ouvrant la porte, elle constata

que l'odeur répugnante qui avait envahi le corridor se dissipait. Puis elle figea sur place.

La sonnette d'entrée se mit à résonner dans la maison, provoquant l'hystérie de Zeus et la ramenant à la réalité. Les fillettes étaient rentrées.

Consternée, Rachel jeta un dernier regard dans la pièce, avant de refermer la porte.

\* \*  
\*

Rachel s'en voulait. Le large sourire sur les joues rondes des deux fillettes s'était évanoui.

— Maman, ce n'est pas nous. Nous ne l'avons pas pris ton éléphant. Et pourquoi on aurait voulu jouer avec un vieil éléphant qui tient des chandelles? Hein, dis-moi?

Rachel réprima un sourire devant la détermination et les arguments implacables de sa fille.

— Madame St-Laurent, ça doit être le chien, affirma Loren, qui ne voulait pas être en reste.

— Bon, ça va, les filles. On le retrouvera certainement. Dites-moi, vous ne sentez pas une odeur étrange?

Les deux amies se regardèrent, plissèrent leurs petits nez d'une façon comique, puis hochèrent la tête négativement, en considérant Rachel gravement.

— Ça fait rien. Allez vous laver les mains, mais utilisez la salle de bain du rez-de-chaussée et allez pas dans ma chambre. Sophie, vous avez des devoirs?

— Non, maman, on les a faits en classe. On peut aller jouer avec Zeus dans le jardin?

— Oui, mais rangez d'abord vos sacs à dos et n'oubliez pas de faire beaucoup de bruit en ouvrant la porte de la terrasse, avant de sortir, pour éloigner les ours.

Les fillettes montèrent l'escalier à la course, riant et se bousculant.

\* \*

\*

Rachel regarda la cuisine d'un air satisfait, puis ramassa les cartons vides qu'elle alla porter dans un coin du garage. Elle en profita pour déplacer des boîtes qui, empilées les unes sur les autres, menaçaient de s'écrouler. Rachel les compta. Il en restait une centaine à déballer. Un travail lent et décourageant, étant donné qu'elle emménageait dans cette nouvelle demeure sans même savoir si elle allait y rester.

Un cri dans la maison la tira de sa rêverie.

— Maman, maman, vite viens voir.

Rachel se précipita à l'intérieur. Dans le salon, les filles, énervées, pointaient du doigt le foyer.

— Regarde ce que Zeus a trouvé!

À travers les cendres et les morceaux de bois, on distinguait à peine les restes d'un éléphant à la trompe noircie et couverte de cire fondue.

\* \*

\*

Absorbée par sa lecture, elle ne l'avait pas entendu entrer. Lorsqu'elle leva les yeux de sa tablette, il lui souriait, l'épaule appuyée contre le mur, les bras et les jambes croisés.

— Ah! tu es là. Les filles sont dehors, si tu veux les voir.

— Je sais. Je les ai déjà embrassées. Tu veux que je prépare un barbecue?

Il avait cette voix tendre et grave qu'elle trouvait irrésistible.

Quelque chose avait changé depuis ce matin, pensa Rachel en fermant son Ipad. Il était différent. Une sorte d'assurance qu'elle ne lui connaissait pas. Avec son grand corps musclé moulé dans un jeans très seyant, un sourire charmeur, et cette odeur fortement boisée qu'il dégageait alors qu'il s'approchait d'elle pour l'embrasser sur le front, elle le trouva très attirant. Rachel, décontenancée, lui sourit, hésitante.

— J'y avais pensé. Si tu veux jouer au cuisinier, ça m'aiderait bien. J'ai encore quelques petites choses à ranger là-haut.

François jeta un regard appréciateur autour de lui.

— Je vois que la cuisine est pas mal organisée. Tu as fait du beau travail. Quand dois-tu te rendre à CBC?

— Je suis en formation cette semaine. C'est pour ça que je mets les bouchées doubles. J'aimerais vider le plus de boîtes possible.

Il posa ses mains sur le comptoir et regarda sa femme dans les yeux.

— Rachel, peut-être que tout ça peut attendre. Tu as l'air exténuée.

— Mais si je ne le fais pas, je me demande bien qui le fera.

Rachel s'interrompit au milieu de sa phrase, ne voulant pas gâcher par des reproches ce rare moment de paix avec son mari.

— Au fait, que s'est-il passé dans notre chambre à coucher? Tu refais les garde-robes?

François, perplexe, examinait sa femme comme s'il ne l'avait jamais vue.

— Je croyais que tu avais terminé le rangement dans les penderies. Ces montagnes de vêtements, partout dans la pièce, tes vestons par terre, ça va être tout froissé. Tu comptes ramasser ça quand?

Rachel allait parler, mais se ravisa. Après un moment, hésitante, elle reprit :

— Bien, c'est ça justement. J'avais tout rangé et je vais devoir recommencer.

François la regardait sans comprendre. Il allait dire quelque chose, puis s'interrompit à son tour et commença à vider le sac qu'il avait mis sur le comptoir. Il déposa un paquet de viande dans le frigo et revint vers sa femme.

— Tu es trop perfectionniste. Là, c'est évident. Tu mets la barre trop haute. Il faut que tu te reposes. Ce soir, que dirais-tu si nous prenions un temps d'arrêt?

« Il n'a pas compris, se dit Rachel. Il croit que j'ai des comportements compulsifs. Mais est-ce possible que ce soit le cas et que je m'en souviene pas? Comment lui expliquer un phénomène qui m'échappe à moi aussi? »

Il extirpa une bouteille de vin rouge d'un sac de papier d'emballage.

— J'ai apporté un bon Shiraz d'Australie. On accompagne ça d'un steak et hop! Au lit de bonne heure.

Il la regardait intensément.

Rachel se mit à rire devant son regard sans équivoque.

— Programme enchanteur, mais il faut tout de même que je range ces vêtements ce soir.

François fourrageait dans les tiroirs pour trouver le tire-bouchon.

— On t'aidera, les filles et moi. On fera pas de miracle, tout ne sera pas rangé par ordre de couleur et de grandeur comme tu as l'habitude de le faire, dit-il avec un clin d'œil malicieux, mais ça fera l'affaire.

Rachel s'approcha et lui tendit deux verres.

— Comment était ta journée?

— Je suis toujours sur l'enquête du tueur en série. Il a laissé des mèches de cheveux de ses victimes dans des enveloppes à l'organisme La Boussole de Vancouver. Les gars ont passé la journée là-bas. On pense qu'il s'attaque maintenant à des femmes qui ne sont pas des prostituées.

Puis, la regardant sévèrement :

— Tout ceci est confidentiel, tu n'en parles à personne.

Rachel hocha la tête, pensive.

— Et toi? Tu fais quoi dans cette enquête?

— Tony m'a demandé de faire le tour de tous les fleuristes des environs, car des traces de pétales de roses blanches ont été retrouvées sous les ongles de la dernière victime. Ce malade leur offre probablement des fleurs fraîches, mais il doit bien se les procurer quelque part. Alors tu imagines le nombre de fleuristes qu'il y a dans la région? Je les visite un à la fois. Je peux pas faire mieux que ça.

François, qui avait finalement mis la main sur le tire-bouchon, entreprit d'ouvrir la bouteille.

— Et Tony veut aussi que je me rende dans tous les magasins qui vendent des robes de mariées. Un gars seul qui achète une robe de mariée, c'est pas banal. Quelqu'un se souviendra sûrement de cet individu. Mais voilà, il y a



des dizaines de boutiques pour la future mariée. J'en ai fait à peine quatre depuis deux jours.

Il versait le vin rouge dans les coupes avec précaution. « Comme il le fait pour toutes choses », pensa Rachel.

— Je ne doute pas un instant que tu vas réussir à mettre la main sur ce type, François, tu es méticuleux et tu n'abandonnes jamais.

Il lui tendit un verre tout en entourant sa taille pour l'attirer vers lui. Surprise, elle se retrouva d'un mouvement ferme contre sa poitrine. Il eut un sourire gourmand.

— Ce soir, belle rousse, ne te dérobes pas, aucune excuse ne sera acceptée, dit-il en riant. Et je suis persuadé qu'on a besoin d'un peu de temps seuls, rien que toi et moi, pour repartir à neuf.

Il embrassa ses lèvres, d'abord doucement, ensuite avec insistance. Rachel, un moment hésitante, lui rendait ses baisers sans retenue. Les filles, affamées, firent irruption dans la cuisine et éclatèrent de rire, en les voyant. Rachel recula, un peu gênée. Elle regarda François qui affichait un sourire satisfait avant de se pencher vers sa fille.

Rachel quitta la pièce sous les cris de protestation de Sophie que son père venait d'attraper et de soulever jusqu'au plafond, encouragé par les exclamations excitées de Loren. En montant l'escalier qui menait au deuxième étage, elle savoura la présence des siens. Explosive et bruyante, mais combien rassurante.

Rachel savait qu'elle rejoindrait François, plus tard, dans sa quête d'intimité. Parce qu'elle était sa femme, parce qu'elle en avait très envie, parce que l'aimant entre eux était encore très fort. Et surtout parce qu'elle avait peur de changer de vie.

Longtemps après que le barbecue fut éteint et que les filles eurent cessé de jacasser dans leur chambre, lorsque

les loups se turent dans la forêt, Rachel, les cheveux en bataille, était toujours étroitement enlacée au corps de François, endormi, rassasié, heureux d'avoir retrouvé la femme sensuelle qu'il avait épousée.

Les yeux grands ouverts, son corps nu éclairé par des rayons de lune, Rachel pensait à Nicolas, déconcertée d'avoir éprouvé autant de plaisir.

Mike, en uniforme, les bras chargés de sacs, grimpa lentement les escaliers jusqu'au 4<sup>e</sup> étage. Ses pas résonnèrent dans l'hôtel résidentiel, silencieux. Les chambres du Tamura House étaient désertes à l'heure du lunch. Les résidents étaient tous sortis pour aller manger dans l'un des refuges du quartier Downtown Eastside.

Tous, sauf un.

Raymond, étendu sur son lit, était vêtu d'une camisole blanche et d'un pantalon de coton ouaté gris. Il tourna la tête et sourit au policier qui entra en poussant, surpris, la porte entrebâillée. Mike eut l'air ennuyé en constatant que la porte n'était pas fermée à clé.

Il alla déposer ses sacs d'épicerie sur la petite commode près de la porte, tout en examinant discrètement le visage de son protégé.

— Je t'ai acheté de quoi manger, Raymond. Il va falloir que tu fasses un effort. L'infirmière me dit que tu ne te rétablis pas vite. Tu dois refaire tes forces, manger davantage.

Tout en vidant son sac, il remarqua les nombreuses ecchymoses du vieil homme, toujours visibles, mais qui commençaient à s'estomper. Par contre, plusieurs vilaines coupures demeuraient enflées, en particulier cette entaille

sur le nez, ce qui n'était pas normal, pensa Mike. Il remarqua aussi que les punaises de lit n'avaient pas perdu de temps. Les bras du sans-abri étaient déjà parsemés de petits points rouges.

— Tu prends toujours bien tes médicaments?

— C'est l'infirmière qui me les donne le matin. Le soir, je prends les pilules que toi tu me donnes. Alors ça doit être bien fait si c'est vous qui le faites, dit-il avec un sourire timide.

Le policier interrompit son va-et-vient pour lui rendre son sourire.

Chaque fois qu'il voyait le sans-abri, son cœur se serait. Il avait l'impression de ne jamais en faire assez et, pourtant, il le visitait tous les soirs, lui préparait son repas et téléphonait dans la journée à l'infirmière.

Mike se demanda si Raymond n'aurait pas dû rester aux soins intensifs un peu plus longtemps. Ce départ prématuré était-il imputable à sa condition de sans-abri? Il espérait que non, mais il avait perdu ses illusions sur le monde depuis longtemps.

Dans plusieurs villes canadiennes, des règlements interdisaient désormais de nourrir les itinérants, sous peine d'amendes. « Comment a-t-on pu en arriver là? » pensa le policier.

Il ouvrit la porte du minuscule frigo qu'il avait offert au blessé à sa sortie de l'hôpital.

— Comme tu ne peux pas cuisiner ici et que tu es encore trop faible pour sortir, je t'ai apporté tout ce que j'ai pu trouver de bon pour te remettre sur pied, dit-il avec un enthousiasme forcé. Tu as des noix, du thon en boîte, des fèves rouges en salade déjà marinées, du houmous, des valeurs sûres ces aliments. C'est ce que dit tout le temps

ma femme. Tiens, voilà l'ouvre-boîte que je place sur ta commode.

Mike rangea encore un gros morceau de fromage, un pot de salsa, du lait, des jus et des fruits dans le frigo qu'il tenta de refermer, sans succès. Après avoir hésité, il libéra les tablettes de quelques pommes et réussit à fermer la porte.

Il prit ensuite un sac de croissants qu'il ouvrit.

— Je vais te faire un sandwich. Tu as faim ?

Le sans-abri fit oui de la tête sans grande conviction. Il ne voulait pas décevoir son ami. Mais le policier n'était pas dupe. Le vieil homme avait maigri depuis son retour chez lui. Il flottait dans ses vêtements.

Autre chose : il ne se rasait plus. Au moins depuis deux jours. Lui qui était si fier d'avoir un petit lavabo dans sa chambre et un rasoir tout neuf, qu'il n'avait plus besoin de partager.

« Il est plus affecté par l'agression que je l'aurais imaginé », se dit Mike.

En tranchant un croissant avec son couteau, il se rappela ce que l'infirmière avait dit la veille lorsqu'elle lui avait téléphoné. Elle lui avait parlé du choc post-traumatique, qui pourrait peut-être même raviver des meurtrissures anciennes dans l'esprit du sans-abri.

« Elle semblait inquiète », pensa-t-il, en insérant du jambon, des tranches de fromage et quelques feuilles de chou kale dans le croissant, devenu sandwich.

Mike déposa l'assiette sur la petite table de nuit et aida Raymond à s'asseoir dans son lit en retapant ses oreillers derrière son dos.

— Il faut que tu recommences à marcher plus souvent. Nous irons nous promener ce soir, au moins dans le corridor. Juste quelques pas. Pour raffermir tes muscles.

Je te tiendrai, t'en fais pas, tu risques pas de tomber avec moi, s'empressa d'ajouter Mike devant les yeux remplis d'inquiétude de l'itinérant.

Il lui tendit ensuite son repas que Raymond déposa sur ses genoux en le remerciant poliment. Le regard éteint, il tourna la tête vers la fenêtre crasseuse donnant sur un mur de brique. Il n'y avait rien à voir.

« Il n'attend plus rien », se dit Mike, impuissant, se demandant quoi faire.

Des bernaches en formation survolèrent le quartier dans une cacophonie assourdissante qui meubla le silence tendu de la chambre. Puis Mike joua la seule carte qui lui restait, celle de l'authenticité. La voix tremblante, il poursuivit :

— Raymond, tu vas me promettre de continuer de te battre, ok. Parce que nous deux on est des *buddies* et on se laissera jamais tomber, pas vrai ? Et si tu manges pas, tu vas t'affaiblir et forcément tu vas me laisser tomber.

Le sans-abri baissa la tête et se mit à pleurer silencieusement. De grosses larmes coulaient sur ses joues meurtries par les intempéries et les mauvais traitements.

— Je veux pas te laisser tomber, Mike, mais des fois je me sens tellement fatigué. Je veux pas te faire de la peine. J'aimerais juste que ça soit fini cette vie. Il me semble que la mort ça doit être tellement reposant.

Le vieil homme s'essuyait les yeux de ses mains calleuses, sa maigre poitrine secouée de sanglots contenus, une image qui irait s'ajouter à toutes celles qui hantaient déjà le policier depuis qu'il avait croisé la route du sans-abri.

Mike alla s'asseoir à ses côtés et entoura ses frères épaules de son bras. Il ne prononça aucun mot. Qu'aurait-il pu ajouter ? Tout était là, contenu dans des paroles de

misère prononcées par une victime créée par la société, mise au monde pour souffrir.

Mike serra les lèvres.

Il n'avait désiré qu'une seule chose ces dernières années : adoucir la vie du sans-abri, lui faire oublier sa détresse, le voir sourire en lui montrant que la vie n'est pas qu'un champ de mines.

La colère est parfois le seul moyen d'exorciser le mal. Il se jura de retrouver les auteurs de l'agression et de leur faire payer leur crime abominable : celui d'avoir tenté d'achever un être vulnérable déjà tombé au sol\*.

Des voix retentissaient dans la cage d'escalier. Les résidents rentraient chez eux.

Mike serra Raymond contre lui. Il n'y avait plus ni policier ni sans-abri, ni richesse ni pauvreté. Il n'y avait même plus de punaises à craindre.

Il n'y avait plus que deux amis qui avaient, pour des raisons bien différentes, besoin l'un de l'autre pour donner un sens à leur vie.

Raymond releva la tête, considéra gravement Mike, puis se mit à grignoter son sandwich à petites bouchées.

Dans la lueur tamisée du soleil qui parvenait difficilement à éclairer la misérable tanière, le policier annonça au sans-abri la nouvelle qu'il avait rêvé de lui annoncer toute la journée.

Il avait trouvé un panier, abandonné dans une ruelle de la rue Abbott près d'Hastings, un panier qui ressemblait à s'y méprendre à celui que son protégé poussait inlassablement dans les rues du Downtown Eastside.

---

\* *Le cri du West Coast Express. Terreur dans le Downtown Eastside* (David, 2013).

— Je crois que c'est ton panier, Raymond, le foulard violet que tu y attachais toujours est bien là. Je l'ai reconnu. Le panier est vide. Mais c'est ton panier. Et je te l'ai ramené.

Dans le corridor, les locataires regroupés tournèrent la tête, surpris d'entendre le rire joyeux de Raymond éclater sur l'étage, alors qu'ils le croyaient déjà mort.

Ce fut comme un signal. Comme des ballons d'anniversaire que l'on crève sous une pluie de confettis. Tous en chœur, sourires édentés, vêtus de loques, le visage marqué par les malheurs, ils se mirent à rire, à rire sans pouvoir s'arrêter. Un rire pathétique, teinté d'angoisse et de peur, oscillant entre l'espoir et le doute.

Le rire des gueux lorsqu'ils veulent oublier que le destin a déjà décidé de leur sort et qu'il n'y aura aucun moyen d'y échapper.



Inga, debout sur le trottoir, juchée sur ses talons hauts, frissonnait dans sa minijupe de faux cuir noir qui exposait sans vergogne ses jambes couvertes de varices.

Elle avait ramené, en un mince chignon sur la nuque, ses cheveux blonds clairsemés. Son visage ridé portait la marque hideuse des consommateurs de crack : joues creusées et parsemées de taches noires sur une peau terne et translucide. Seuls les yeux de la prostituée, bien qu'éteints, avaient conservé leur beauté d'origine. Mais l'iris d'un bleu violet ne reflétait plus que l'accablement de cette âme perdue.

Inga, qui ne portait qu'un corsage noir décolleté sans manches, tenta de se réchauffer en croisant les bras sur sa poitrine affaissée où l'aile d'un aigle, tatoué il y a bien des années, commençait à pâlir.

La vieille prostituée regarda autour d'elle et scruta la nuit qui enveloppait le coin de rue où elle attendait un éventuel client, à l'angle de East Hasting et Princess. Devant elle s'élevait l'imposant bâtiment de la Union Gospel Mission, avec ses six étages. Une fois les restes du repas du soir nettoyés et l'inscription des sans-abri terminée pour la nuit, le calme était revenu.

Inga était seule sur le trottoir. Craintive, elle tournait nerveusement la tête dans toutes les directions. Mais il n'y avait personne d'autre qu'elle dans les environs.

20 h 30. C'était l'intermède pour les résidents du quartier, dispersés dans les refuges. Et c'était trop tôt pour les vendeurs de drogue qui ne sillonnaient les rues que dans une heure environ. La soirée s'annonçait longue.

Inga avait froid et marchait sur place, claquant ses talons sur le ciment dans un bruit sec qui accentuait encore la solitude des lieux. Elle espérait qu'un client pressé et pas trop difficile s'arrêterait à sa hauteur, car elle avait un urgent besoin d'argent. Son visage tourmenté trahissait une vive inquiétude.

Depuis le départ de Sylvia et la disparition de plusieurs de ses filles, Eddy ne décolérait pas. Il lui avait demandé de l'aider à rabattre la clientèle vers les filles qui lui restaient et de se trouver quelques clients personnels, si elle souhaitait continuer d'habiter sa petite chambre, rue Cordova. Le message était sans équivoque : le proxénète s'apprêtait à la jeter à la rue.

Livrée à elle-même à quarante-cinq ans, dans un marché où les prostituées de trente ans étaient considérées comme du vieux stock et avaient du mal à survivre, comment arriverait-elle à payer sa drogue ?

Inga eut une brève pensée pour sa compagne d'infortune, qui l'avait finalement laissée tomber pour aller suivre une cure de désintoxication. Elle serra les lèvres pour ne pas pleurer. Sylvia lui manquait tellement. Elle n'arrivait pas à lui en vouloir.

Depuis qu'elle l'avait vue partir avec les intervenantes sociales, la prostituée s'accrochait au seul espoir qu'il lui restait : la jeune fille allait échouer et lui revenir.

Elle ne doutait pas un seul instant de la voir rentrer dans le quartier tôt ou tard. « Ça sera pas long et elle va revenir », se rassura Inga, qui avait vu tellement d'autres filles quitter la detox, pour s'enfoncer encore plus profondément qu'avant.

Sans amertume ni rancune, Inga sourit en imaginant leur joie lorsque tout reviendrait comme avant.

L'époque bénie où Sylvia et elles passaient tout leur temps libre ensemble, qu'elles se soutenaient dans les épreuves et veillaient l'une sur l'autre, se racontaient les petites manies des clients en riant de bon cœur. Tous ces matins, au déjeuner, lorsqu'elles se moquaient d'Eddy, qui se croyait tellement séduisant avec ses bottes de cow-boy et ses fringues trop ajustées. Quels interminables fous rires elles avaient pu avoir en parlant de lui ! Eddy... Le visage d'Inga se durcit. Il avait dit qu'il reprendrait Sylvia à son retour. Lui aussi était persuadé qu'elle reviendrait. Mais il avait ajouté qu'il lui ferait payer cher sa défection.

« Au moins, se dit Inga, je serai là pour l'accueillir et soigner les blessures que ce salaud ne manquera pas de lui infliger. »

Le moteur d'une camionnette qui roulait sur Princess la tira de sa réflexion. Inga nota que le véhicule n'avait pas de fenêtre du côté des passagers. Il s'arrêta à sa hauteur.

Prudente, Inga attendit que la vitre teintée soit baissée avant de s'approcher. Derrière le volant, un homme dans la soixantaine avancée, les doigts chargés de bijoux, la regardait comme on évalue une marchandise.

— Ouais, tu dois pas charger cher, ma cocotte. Quels sont tes tarifs ?

Inga, devant ce visiteur inespéré, entra naturellement dans la peau de son personnage, jouant vulgairement de son décolleté, souriant d'un air grivois qui se voulait sexy,

mais qui exposait ses dents cariées et accentuait encore, s'il était possible de le faire, le désastre de son visage.

— Pour toi, mon joli, c'est 10 \$ pour une pipe, 25 pour la totale.

— Trop cher, la vieille. Je te donne 15 \$ pour la totale. Et je t'assure que c'est largement payé. Mais je me sens généreux. Si tu me fais quelques extras, on arrondit à 25.

— Dans quel genre, les extras?

— Tu me laisses te donner une vraie fessée, mais une vraie, dit-il en la fixant de ses yeux globuleux. J'ai des outils là-dedans, ajouta-t-il, en pointant le coffre de la camionnette.

Inga reculait déjà, le visage décomposé. Elle vit le visage de l'homme se durcir, sa main glisser vers la poignée de la porte de la camionnette, puis tout se passa très vite. Voyant qu'elle allait fuir, le sexagénaire sortit rapidement du véhicule. Affolée, la prostituée tenta de courir, mais elle trébucha avant d'avoir atteint les roues arrière de la camionnette. L'homme fut plus rapide qu'elle et l'attrapa par le bras, fermement. Il la frappa deux fois au visage du revers de la main, la projetant au sol en lui criant des insultes.

Le nez en sang, les cheveux éparés, Inga tenta de se relever. Son agresseur l'agrippa de nouveau, lui passa une menotte autour du poignet, empoigna sa chevelure et la traîna vers la camionnette pendant qu'elle hurlait et se débattait de sa main libre. Il ouvrit la portière de la camionnette et poussa brutalement la prostituée sur le sol, là où les bancs avaient été enlevés.

Avec une force générée par la peur de ce qui l'attendait, Inga réussit à se dégager d'un violent coup de pied qui atteignit l'homme aux parties génitales.

Sous les cris de douleur de son agresseur, plié en deux contre son véhicule, elle s'enfuit en sanglotant, laissant derrière elle, sur le trottoir, ses talons hauts.

\* \*  
\*

Nicolas prenait des notes tout en écoutant avec attention son interlocutrice, une infirmière bénévole qui travaillait à la Roulotte, comme l'appelaient les résidents du Downtown Eastside.

Il s'agissait en fait d'une simple camionnette appartenant à des organismes de charité.

Un véhicule qui stationnait chaque soir dans une rue différente du quartier et où les travailleuses du sexe convergeaient pour recevoir de l'aide, des conseils, de la nourriture, et surtout bénéficier d'une oreille attentive sans se sentir jugées.

— Silver et Sharon, comment dire, c'était un couple inusité. Ils étaient un peu à part, enchaîna l'infirmière, après avoir hésité. Sharon ne s'est jamais confiée à nous. Elle partait au petit matin pour aller retrouver Silver à la fin de son spectacle. Puis un soir, elle n'est pas revenue nous aider à la Roulotte. Je comprends maintenant pourquoi. On lui disait pourtant de se faire accompagner, de ne pas circuler seule à trois heures du matin dans le Downtown Eastside. Elle a fini par faire une mauvaise rencontre.

— Vous savez si elle empruntait toujours le même trajet pour se rendre au bar où Silver travaillait ?

— En fait, il y a deux façons de s'y rendre à pied...

L'arrivée d'un groupe de prostituées qui discutaient avec animation interrompit l'infirmière, qui s'excusa auprès du policier et avança vers elles.

Nicolas jeta un coup d'œil à sa montre et vit qu'il était trop tard pour se rendre à son cours de karaté. Il ne se sentait pas le courage, de toute façon, d'affronter le regard de la classe en pénétrant sur le dojo, ceinturé de blanc.

Il ramassait ses affaires lorsque l'infirmière l'appela.

— On a une agression ici. Nous allons faire une plainte. Vous la prenez ?

Il acquiesça tout en appuyant sur le micro de la radio accrochée à son épaule et ajusta son oreillette.

— Je suis sur une agression sur Heatley Avenue dans le Downtown Eastside. Le dossier pourrait être lié à mon enquête. Transmettez à la police de Vancouver pour un *back up*.

Il se dirigea vers le groupe de femmes hystériques que l'infirmière tentait d'apaiser tout en s'activant auprès de l'une d'entre elles, une prostituée âgée, assez mal en point.

— Du calme, les filles, ne parlez pas toutes à la fois. Faites-moi de la place et laissez-la respirer. Je sais qui elle est. On se connaît.

Puis, reprenant sur un ton plus doux :

— Inga, vous allez donner la description de votre agresseur au policier qui arrive. Vous vous en sentez capable ?

En entendant le mot policier, une fille blonde au corps cadavérique et fortement intoxiquée, qui ne portait qu'un déshabillé imprimé léopard avec une petite culotte assortie, se précipita vers Nicolas en trébuchant sur ses talons hauts. Avant qu'il puisse réagir, elle s'accrocha désespérément à son uniforme en lui demandant de retrouver l'agresseur.

Nicolas se dégagea d'un mouvement brusque et recula, tout en protégeant l'accès à son revolver.

— Restez où vous êtes. Je vais parler avec la femme qui a été agressée. Et ensuite, je vous poserai des questions. Celles qui ont vu l'agresseur ou ont été témoins de ce qui s'est passé, vous devez rester ici jusqu'à ce que je puisse vous interroger. Vous avez bien compris ?

Les filles mirent un certain temps avant de constater qu'elles ne pouvaient plus prendre le large. Certaines hochaient la tête et regardaient le policier avec animosité. Elles ne pouvaient pas demeurer là à ne rien faire. Les clients ne venaient pas près de la Roulotte. Et au lever du jour, elles devraient rendre des comptes à leur proxénète. Pas d'argent, pas de drogue. La solidarité féminine avait ses limites.

Lentement, les unes après les autres, elles tournèrent le dos au policier.

Après quelques minutes d'hésitation, le groupe de prostituées aux couleurs bigarrées se remit en formation, dans un bourdonnement d'accents étrangers multiples, comme un essaim d'abeilles qui se déplace sans que l'on puisse faire quoi que ce soit pour le retenir.

Nicolas les vit se diriger plus loin dans le quartier. Il haussa les épaules et se tourna vers l'infirmière.

— Elles ont rien vu, de toute façon, lui dit-elle, tout en examinant la blessée. Et elles risquent leur peau si elles vont pas travailler.

Elle observa Nicolas qui dégagea la main de la prostituée des menottes en utilisant une clé passe-partout de son trousseau.

L'infirmière rassura la blessée :

— Je vais vous faire un pansement. Vous avez une vilaine coupure à la joue. Et j'ai bien peur qu'il vous ait cassé le nez. Vous avez eu de la chance. Il aurait pu vous tuer.

— Il voulait me torturer. C'est ce qu'il m'a proposé. Pour 25 \$.

Nicolas et l'infirmière se regardèrent sans dire un mot. Puis la jeune femme monta dans la Roulotte et revint au bout d'un instant avec une liste de noms protégée par une feuille de plastique et un petit tabouret pliant sur lequel elle invita la prostituée à s'asseoir.

— Je vais vous demander de relire cette liste, que vous connaissez bien, fournie par la police de Vancouver et de voir si votre agresseur correspond à l'une des descriptions, par son physique ou par la méthode qu'il a utilisée pour vous aborder.

— Prenez votre temps, insista Nicolas. Puis nous en parlerons ensemble et si vous voulez déposer une plainte, je vais enregistrer votre déposition. Je vais prendre des photos de vos blessures, dit-il, tout en enfilant ses gants.

Inga accepta et se mit à regarder la liste pendant que l'infirmière préparait des compresses désinfectantes et sortait du matériel de premiers soins.

Nicolas ne mit que quelques minutes pour aller chercher son appareil-photo et revint vers la Roulotte tout en ajustant sa lentille.

— Je vous reconnais, vous, dit Inga, en levant les yeux de la liste. Vous êtes venu un jour à la chambre où j'habite rue Cordova pour parler à mon amie Sylvia, vous vous rappelez? Vous savez ce qu'elle est devenue après sa cure de désintoxication?

Nicolas prit quelques photos de son visage avant de répondre.

— Je suis passé à l'hôpital dernièrement. Elle est toujours en détox, ça prend plusieurs semaines avant qu'ils les laissent sortir.



Songeuse, Inga reprit sa lecture. Elle tremblait. L'infirmière l'enveloppa dans une couverture, puis fit les pansements avant d'annoncer qu'elle allait appeler une ambulance. Inga refusa catégoriquement.

— Eddy va faire une colère terrible si je ne repars pas bientôt. Je vais faire cette plainte et je vais m'en aller.

— Mais Inga, vous n'allez pas pouvoir travailler ce soir, de toute façon, dans cet état, insista l'infirmière, consternée. Et je crois que vous êtes en état de choc. C'est dangereux de circuler comme ça dans les rues. Croyez-moi, vous avez besoin de soins.

Elle regardait le policier qui ne répondit rien. Nicolas savait qu'on ne pouvait obliger personne à porter plainte ni à recevoir des soins médicaux contre sa volonté, du moins tant que la victime ne semblait pas dans l'inconscience. Ensuite, c'était l'État qui prenait les décisions. Il fallait donc la garder le plus longtemps possible. Elle pouvait changer d'idée ou son état se dégrader.

Il prit donc son temps pour poser ses questions, pendant que l'infirmière observait Inga avec inquiétude. Son visage blême et sa respiration courte ne laissaient plus aucun doute sur sa condition. Elle se pencha et vérifia son pouls. Il était faible. Sans plus tarder, l'infirmière composa le numéro des secours sur son cellulaire. Elle ne fit pas attention aux cris de protestation d'Inga et s'éloigna un peu de la Roulotte pour ne pas être dérangée.

Lorsqu'elle revint, au bout de deux minutes, Nicolas appliquait un masque à oxygène sur le visage d'Inga, étendue sur le sol, inanimée.

\* \*

\*

— Où elle est cette enfoirée? Dites-moi où elle est? On m'a dit qu'elle est passée ici.

Debout, jambes écartées, poings sur les hanches, Eddy fusillait l'infirmière du regard. Il avait ce look indémodable de cow-boy que l'on voit dans les rodéos de Calgary. Chaussé de vieilles bottes de cuir brun au bout pointu et relevé, moulé dans des jeans trop serrés, le proxénète se mit à marcher, menaçant, vers la femme apeurée, qui reculait.

Il perdit de sa superbe lorsque Nicolas, qu'il n'avait pas aperçu, s'avança vers lui.

— On reste poli avec le personnel de la Roulotte, lui intima-t-il. Tu cherches Inga? Elle a subi un choc nerveux ce soir après avoir été attaquée par un type de ton genre dans la rue. On a dû l'envoyer d'urgence à l'hôpital.

— Et elle va revenir quand cette salope, hein, vous pouvez me le dire? Et d'abord, c'est quoi ça un choc nerveux?

— Tu feras des recherches, tu as sûrement de quoi te payer un ordinateur avec l'argent de la prostitution, répondit Nicolas, un sourire ironique sur les lèvres. Maintenant, c'est moi qui pose les questions. Je sais qui tu es. Tu es Eddy, le seul, à part Sylvia la prostituée, à avoir contemplé face à face le tueur du Downtown Eastside que nous recherchons depuis des mois. Sylvia était trop bourrée pour nous le décrire, mais toi non. Toi tu peux décrire ce type parfaitement et tu peux aussi décrire son véhicule. Et *guess what?* C'est exactement ce que tu vas faire et tout de suite.

Eddy, haussant les épaules, fit mine de s'en aller.

— N'y pense même pas, dit Nicolas en touchant son épaule. Tu es en état d'arrestation pour refus de collaborer dans une enquête pour meurtres.

En quelques secondes, guidé par une longue habitude, le policier, tout en lui énonçant ses droits, avait menotté

Eddy et l'entraînait, les bras derrière le dos, vers le véhicule de patrouille.

— Vous pourrez même pas me garder en prison. Et je répondrai pas à tes questions.

— Ça c'est ce que tu crois. Mais les temps ont changé. Cette enquête a pris des proportions que t'imagines pas. Tu viens avec moi à la station. Et là-bas, crois-moi, y a quatre policiers qui vont passer la nuit à chercher tout ce qu'ils peuvent trouver contre toi pour te mettre à l'ombre pour un bout de temps. Et les profits que tu fais avec la prostitution, c'est juste la pointe de l'iceberg. Que dirais-tu d'être accusé d'avoir organisé des séances de torture publique?

— Hé! Je n'ai rien à voir avec ça! C'est une autre gang.

— Et en plus tu les connais! Ça devient vraiment intéressant!

— Je les connais pas. J'en ai entendu parler, comme tout le monde. Tu peux pas me mettre ça sur le dos. J'ai rien fait.

— Ben, c'est pas mon problème. Mais ça va devenir le tien si tu fais pas un effort pour te rappeler le tueur, ça je peux te le promettre.

— Vous êtes des chiens sales, des salauds de première...

Le policier ouvrit la portière et appuya sans ménagement sur la tête du souteneur pour l'obliger à se baisser et à s'asseoir sur la banquette arrière.

— Ferme-la! Tu collabores, on te relâche. Tu te fous de nous encore une fois, et tu vas bouffer de la soupe au chou en cellule pendant plusieurs mois.

Nicolas s'installa au volant et démarra en trombe. Il effectua un virage et se dirigea vers la rue Hastings pour sortir du quartier.

Eddy se mit à réfléchir. «J'ai rien à perdre», se dit-il. Ils débarqueraient bientôt dans son appartement et ils sauraient pour les fraudes avec les passeports. Et ils trouveraient aussi les armes d'assaut. Ça pouvait lui coûter des années de vie dans un pénitencier fédéral. Un risque qu'il décida de ne pas prendre.

Il se jeta à l'eau.

— D'accord. Je vais tout te dire. Mais j'ai quelque chose à te montrer. Ça servira pour ton enquête.

Dans le rétroviseur, Nicolas, méfiant, fronça les sourcils.

— Je t'assure. C'est pas de la blague. Je te montre quelque chose que vous pourriez découvrir que dans une semaine, même plus. Et tu me promets de me libérer sans histoire après ça.

— Ok, fit Nicolas prudemment. Tu as ma parole. Mais seulement si je peux faire un lien entre ce que tu veux me montrer et mon enquête.

— Alors, continue en direction nord et tourne à droite sur la rue Powell et va vers la brasserie artisanale.

— Pourquoi on va là? Je t'avertis, je vais demander du *back up*. Ne me joue pas un sale tour, parce que tu vas le regretter.

Nicolas tendit la main vers sa radio et demanda du renfort.

— Ça n'a rien d'un sale tour. C'est un *body* que tu vas trouver là-bas. Une femme nue, près de la voie ferrée.

— Et comment tu sais qu'il y a un corps là-bas?

— Tout le monde l'a vu. Mais on a rien dit pour pas avoir d'ennuis. La morte est là depuis... je sais pas... plusieurs heures? Dur à dire. C'est un livreur qui l'a aperçue cet après-midi après avoir fait sa livraison dans un commerce rue McLean, juste à côté de la brasserie. Il a demandé à des passants d'avertir la police, car lui travaille

illégalement au Canada et il ne veut pas attirer l'attention. Bon... et tous les autres devaient aussi avoir une bonne raison de ne pas vous appeler.

— Et toi, comment as-tu appris qu'il y avait un corps là-bas ?

— Par un gars qui connaît un ami à moi...

Nicolas l'interrompit impatiemment.

— Si tu me fais perdre mon temps, je te promets que tu vas mariner pendant des mois dans une cellule.

— Tourne ici. C'est au fond de la ruelle, derrière le bâtiment, entre le mur et les arbres, là-bas. On voit rien d'ici. Je me demande même comment le livreur a pu voir quelque chose. Il a dû aller pisser dans le coin et il l'a aperçue.

Nicolas, tout en répondant aux questions de la répartitrice, descendit de la voiture et marcha lentement vers le bosquet. Son arme à la main, il fit quelques pas, dirigea le faisceau de sa lampe de poche dans l'étroit passage situé derrière l'édifice qui longeait la voie ferrée. À travers les ronces du buisson, il vit une sorte de gros caillou blanc luire sous l'éclairage. Nicolas soupira, jeta un regard noir en direction d'Eddy dans la voiture et allait quitter les lieux lorsqu'un éclair brilla dans les ténèbres, au passage de la torche.

Le policier s'approcha. Il repoussa un buisson du revers de la main et avança d'un pas. Ce qu'il vit le fit sursauter et il recula devant la scène.

Tapissé de feuilles mortes, le corps mutilé d'une femme, nue, étendue sur le dos, la tête rasée, les mains attachées et jointes sur la poitrine en un geste de prière, un brillant jaune luisant faiblement à l'annulaire gauche. Les jambes croisées dans une position de yoga. « Grottesque », se dit Nicolas, qui examina le visage sans blessures de la victime,

une peau blanche, parfaite, avec un tout petit grain de beauté sur la joue. Il revint lentement vers la voiture.

Dans le véhicule de police, le grésillement de la radio n'arrêtait pas. Eddy, inquiet et désireux de déguerpir au plus vite, commençait à s'agiter sur son siège.

Nicolas revint lentement vers la voiture alors que trois auto-patrouilles de la police de Vancouver s'engageaient déjà dans la ruelle, tous leurs feux allumés. L'un des policiers le rejoignit. L'échange fut bref.

— On nous a rapporté la disparition d'une étudiante il y a deux jours, sur le campus de l'Université de la Colombie-Britannique.

— Il s'agit probablement d'une nouvelle victime du tueur en série que nous recherchons depuis des mois.

— Pourquoi donc ?

— Allez voir la dépouille et vous comprendrez, ajouta Nicolas avant de se diriger vers Tony Adams et Pierre Levac qui venaient d'arriver.

— Tu crois que c'est la jeune femme qu'il avait à bord de sa camionnette lorsqu'il est allé déposer les enveloppes à La Boussole, lui demanda immédiatement Tony, qui ne se perdait jamais en banalités.

— Peut-être, répondit Nicolas. Les temps correspondent. Il l'aura gardée une nuit avant de s'en débarrasser ici. Le jour, ça doit être assez tranquille dans le coin. Le tueur n'aura mis que quelques minutes pour faire sa mise en scène après avoir déchargé la fille dans le bosquet, derrière son véhicule, à l'abri des regards.

— Tout de même, répliqua Tony, il prend de plus en plus de risques. Faire ça en plein jour !

— Le corps a été découvert en après-midi, selon Eddy, le proxénète que j'ai forcé à parler. C'est lui qui m'a emmené ici. Il est d'ailleurs toujours dans mon véhicule.

J'ai passé une sorte de marché avec lui. Je lui ai dit que je le relâcherais tout de suite après.

— On va le garder encore un peu, marché pas marché. Ce gars-là en sait plus qu'il ne veut le dire et j'en ai assez de le voir se défilier. Il y a au moins deux filles qui seraient toujours en vie s'il nous avait dit ce qu'il savait lorsque le tueur a tenté d'enlever Sylvia. Emmène-le au détachement. Tu vas l'interroger.

— Est-ce qu'on a les résultats d'autopsie de l'intervenante? C'est Sharon son nom, n'est-ce pas, demanda Nicolas.

— Oui. J'en discutais avec Levac justement. Elle est morte par suffocation. Ce malade doit les enfermer dans un sac de plastique, peut-être une housse, car on a retrouvé des particules de polymère dans les poumons de la victime. Ses ongles, comme les autres victimes, ont une coloration bleuâtre, signe d'un arrêt d'oxygène.

— Donc, il ne leur injecte plus de lave-glace dans les veines?

— Apparemment non. Il a trouvé plus pratique de les empêcher de respirer. Ça a sans doute un lien avec ses activités machiavéliques. On sait qu'il joue avec ses proies et qu'il les torture. C'est certainement lié à ses jeux morbides.

Levac, qui était allé voir la dépouille pendant que les deux policiers discutaient, revenait vers eux en hochant la tête.

— Elle semble assez jeune et son visage est intact. Ce n'est sans doute pas une prostituée. Il l'aurait dévisagée, comme les autres. On va pouvoir l'identifier assez facilement, j'ai l'impression. Je plains sa famille. Va la voir Tony : cette fois le tueur a fait une véritable mise en scène.

— Il se moque de nous, rugit Tony, en se dirigeant vers le bosquet. Mais ses victimes sont maintenant comptées,

ajouta-t-il en se retournant. Car une chose est certaine : jouer avec des experts en scènes de crime va lui coûter sa liberté. Dans ce petit jeu sadique, il est tout seul contre des brigades de policiers entraînés et aux aguets. Je lui donne une semaine avant qu'il tombe dans nos filets.

Nicolas et Pierre se regardèrent sans mot dire. Ils songeaient tous deux, sans s'être consultés, à la une du *Vancouver Sun* du matin qui critiquait la lenteur et l'incompétence de la GRC et de la police de Vancouver dans ces meurtres de femmes qui ne semblaient pas vouloir s'arrêter de sitôt.

Et cette critique de la police aurait pu être encore plus virulente, pensaient les deux officiers, car ce que le public ignorait, c'était l'horreur de la mise en scène derrière les meurtres.

Jusqu'à présent, la police avait divulgué très peu de détails concernant les victimes, se retranchant derrière l'enquête en cours et expliquant que rien ne pouvait être publié pour ne pas compromettre l'enquête et ruiner les chances d'arrêter le tueur.

Certains détails avaient cependant transpiré, comme les bagues que les victimes portaient au doigt. Des résidents du quartier Downtown Eastside avaient dû parler aux journalistes.

Mais ni la GRC ni la Police de Vancouver n'avaient jamais confirmé quoi que ce soit, et encore moins parlé des cérémonies de mariage, des détails que connaissaient désormais les enquêteurs grâce à la découverte du précieux carnet du meurtrier sur l'une des scènes de crimes.

Nicolas se dirigea vers son véhicule après avoir salué Pierre Levac.

Il songea aux médias, qui s'étaient montrés acerbes ce matin, et qui seraient sans pitié lorsqu'ils apprendraient



que ces victimes jouaient le rôle de mariées que le prédateur s'offrait en sacrifice.

Il fallait faire vite et limiter les dégâts. Le policier jeta un œil sur le rapace assis sur la banquette arrière.

« Celui-là pourrait faire avancer l'enquête. Et ils allaient le faire parler. »

François s'arrêta un instant devant la vitrine d'un grand magasin où trois mannequins, resplendissantes dans de magnifiques robes de dentelles et de satin blanc, affichaient la pureté et la grâce de la jeune mariée, lors de l'événement censé être le plus marquant de son existence : le jour de ses noces.

Le policier sourit en songeant à son propre mariage vécu dans une très grande simplicité. « Ces robes, pensa-t-il, doivent valoir une fortune. Plus que tous les frais combinés de notre journée de noces. »

Il revit en pensée Rachel, le jour de leur mariage, ravissante dans sa robe ivoire imprimée de fleurs roses et sertie de dentelles qu'elle avait trouvée en solde dans un magasin de robes de bal pour finissantes. Ses cheveux roux simplement retenus par un bandeau de fleurs naturelles au front.

« Elle était tellement belle ! » conclut-il avec émotion.

Au-dessus de l'entrée du magasin, la Galerie de la Mariée s'annonçait en grandes lettres dorées. Le policier ouvrit la lourde porte noire de l'établissement qui avait vu passer des générations de jeunes mariées.

« New Westminster est certainement le paradis des futurs mariés », pensa François, avec plus d'une dizaine de boutiques consacrées aux épousailles.

Il pénétra dans le prestigieux magasin de la rue Columbia en espérant obtenir plus de succès que dans les six autres boutiques visitées jusqu'à présent, où personne ne semblait se rappeler un homme dont la façon d'agir, étrange, aurait attiré leur attention, alors qu'il faisait l'achat d'une robe de mariée.

« C'est peine perdue, songea le policier, en regardant les étalages de robes magnifiques. De nos jours, rien ne peut plus surprendre. Et qui dit que le tueur n'a pas tout simplement utilisé la robe de mariée de sa mère, ou de sa sœur ou d'une amie ? Ou qu'il ait demandé à quelqu'un de l'acheter ? »

Tout était possible et il avait vraiment l'impression de perdre son temps.

— Bonjour, monsieur l'officier. Que puis-je faire pour vous ?

Une dame dans la cinquantaine, corsage et jupe noirs ajustés, cheveux poivre et sel soigneusement domptés dans un chignon des plus stricts, l'air inquisiteur, l'observait attentivement en lui tendant la main.

Elle se doutait bien que le policier n'était pas là pour admirer les robes de mariées.

Très agitée, désireuse d'en apprendre davantage, elle lui fit son plus beau sourire. Elle savourait à l'avance son moment de gloire lorsque les autres ne manqueraient pas de lui poser toutes sortes de questions en écoutant son histoire.

— Vous devez vendre pas mal de ces robes splendides, j'imagine. Est-ce que vous ou l'une de vos collègues aurait pu mentionner la vente d'une robe de mariée, il y a quelques mois, peut-être même il y a plus d'un an, à un homme qui vous paraissait étrange. Avez-vous eu ce genre de conversation entre vous ?

L'employée regarda au loin et réfléchit quelques instants. Elle prit son temps.

«Après tout, pensa-t-elle, ce n'est pas tous les jours qu'un policier s'arrête à la boutique pour m'impliquer dans une enquête.»

— Écoutez, on vend tellement de robes et on voit tellement de monde. Vous savez, tous ces gens sont un peu nerveux, lorsqu'ils viennent ici. C'est un moment stressant de la vie, l'organisation d'un mariage. Il y a des filles qui éclatent en sanglots lorsqu'elles n'arrivent pas à choisir entre deux robes. Nous sommes là pour les conseiller, mais aussi pour les calmer, les écouter, cela dit...

François, voyant l'importance qu'elle se donnait, habitué à ce discours et constatant une fois de plus qu'il allait repartir bredouille, lui tendit sa carte, soudain pressé d'échapper à l'histoire tragique des malheureuses futures mariées qui n'arrivaient pas à se décider entre deux robes à 5 000 ou 10 000 \$. Il ne se sentait aucune sympathie pour ces épousées de luxe, alors qu'il tentait de sauver des femmes ordinaires et des prostituées des mains d'un tueur fou.

— Prenez le temps d'y réfléchir, s'entendit-il dire pourtant d'une voix aimable. On ne sait jamais, un souvenir pourrait ressurgir, un détail, n'importe quoi peut nous être utile.

— J'imagine que vous recherchez un voleur, dit la vendeuse, lançant une perche pour conserver l'attention du policier.

Son regard était devenu perçant comme celui d'une corneille qui vient de remarquer les restes d'un festin dans un parc.

— Oui, c'est ça. C'est relié à un méfait. Je ne peux malheureusement pas vous en dire plus.

François la salua et se dirigea vers la porte.

— Je comprends tout à fait. Dans ce genre d'histoire, dit l'employée en l'accompagnant jusqu'à la porte, le plus important est de retrouver le voleur sans qu'il en soit alarmé. Mais nous n'avons pas rapporté de vols ici depuis des décennies. Du moins pas dans l'établissement. Il faut dire que le système d'alarme en place est très dissuasif... et comme je le disais...

« Elle parle sans reprendre son souffle, une vraie machine, impossible à arrêter », se dit François qui n'avait qu'une hâte : quitter cet endroit.

Elle prit soudain un air sérieux, regarda le policier et ajouta :

— Vous savez, j'ai lu tous les romans de Mary Higgins Clark. Donc je peux comprendre de quoi vous parlez, dit-elle avec un petit sourire de connivence.

François, masquant à grand-peine son air agacé, se dirigeait résolument vers la porte.

— J'ai moi-même tenté l'an dernier de faire ma petite enquête personnelle. C'était l'été dernier en fait, donc il y a bien neuf mois de cela. C'était après que l'une de nos clientes se soit fait voler une robe valant tout de même 5 000 \$, imaginez un peu, dans sa voiture...

François, qui s'apprêtait à ouvrir la porte, interrompit son geste, la main en suspens.

— ... vous savez ce que c'est, elle avait la tête ailleurs, elle est venue chercher sa robe, puis elle l'a mise dans sa voiture. Elle jure qu'elle l'avait fermée à clé. Mais si vous voulez mon opinion, elle a sans doute oublié de...

Mais François ne voulait pas son opinion. Impatient, il l'interrompit :

— Que s'est-il passé exactement ?

— Lorsqu'elle est revenue à sa voiture, après avoir fait ses dernières courses, la robe n'y était plus. Elle est entrée au magasin, désemparée. Elle était inconsolable. Toutes ses économies y étaient passées. Nous, on a rien pu faire. La transaction avait été faite. Elle a tout perdu.

La vendeuse avait adopté un visage grave, de circonstance, tout en observant le policier du coin de l'œil.

François nota avec agacement l'absence d'empathie de la vendeuse envers la cliente. Il en vint rapidement au fait.

— Vous avez le nom de cette dame et son adresse ?

— Oui, mais je ne sais pas si je peux vous les donner. Vous savez, elle a très mal pris ce qui lui est arrivé. Je crois même qu'elle n'a finalement pas épousé son fiancé, dit-elle tout bas, sur le ton de la confiance. Je ne voudrais pas lui rappeler de mauvais souvenirs...

— Madame, vous serez aimable de me donner volontiers toutes ces informations, car il s'agit d'une enquête très importante. Ne m'obligez pas à obtenir un mandat.

La vendeuse comprit, au ton ferme du policier, qu'elle se devait d'obtempérer.

Vexée, elle se rendit derrière un comptoir et tout en fouillant dans ses dossiers, elle revint à la charge. « Ce policier semble me prendre pour une idiote. » Elle le regarda dans les yeux avant de lancer :

— Est-ce que vous avez finalement trouvé la robe et... vous recherchez la propriétaire ?

François, qui la trouvait de plus en plus irritante, ne répondit rien. Il n'allait certainement pas lui confier qu'elle était en fait la première personne à lui donner une piste sérieuse.

« Car, se dit le policier, qui s'emparerait d'une robe de mariée faite sur mesure, unique en son genre, pour risquer qu'un invité la reconnaisse lors d'une cérémonie de

mariage... si ce n'est quelqu'un qui ne la porterait jamais en public?»

Une robe de mariée à utiliser loin des regards indiscrets.

Il revit en pensée le carnet du prédateur, qui décrivait les cérémonies de mariage macabres et soudain il se souvint de l'expression « robe taille exacte ».

Cela lui fit l'effet d'une gifle.

« Le tueur avait une seule et même robe à faire porter à toutes les victimes. Il fallait que les filles puissent mettre la robe sans problème. Il devait en fait, saisit tout à coup François, choisir ses victimes en fonction de la robe. »

— Quelle taille fait la robe ?

— Oh... c'est une petite taille. Du 7, je crois. Voilà. C'est inscrit ici. Non, c'est du 6. Cette cliente est très mince. Le voleur qui a volé la robe a intérêt à avoir une fiancée très svelte, car sinon il devra trouver une nouvelle robe... ou changer de fiancée, conclut-elle avec un air des plus hautains.

« Changer de fiancée... elle ne croit pas si bien dire », songea le policier.

Mais il n'ajouta rien, remercia la vendeuse et prit le document qu'elle lui tendait avec les coordonnées de la cliente. Puis il se ravisa.

— Pourquoi parlez-vous toujours du voleur au masculin ? Il pourrait s'agir d'une voleuse, vous ne pensez pas ?

— Oui, j'imagine. Mais lorsque la cliente nous a rapporté le vol de sa robe, elle a mentionné, je ne sais pas pour quelle raison, qu'un homme avait volé sa robe. Alors j'ai dû prendre ça pour acquis. Comme un fait établi.

— Vous avez une photo de la robe ?

— Moi, pas. Mais la cliente sans doute. Elles prennent des photos généralement lorsqu'elles essaient les robes. Pour les montrer à leurs amies.

— Bon. Je lui demanderai pour les photos. Merci pour votre aide. N'hésitez pas à me téléphoner s'il vous revient quelque chose qui vous semble important.

Le policier allait partir. Il avait déjà tourné le dos à la vendeuse. À grandes enjambées, il se dirigeait à nouveau vers la porte de sortie.

Ce fut le moment qu'elle choisit pour jeter sa dernière carte.

— Peut-être que vous aimeriez avoir les gants, la crinoline et le boléro en fausse fourrure qui allaient avec la tenue de la cliente.

François se retourna tout d'un bloc. Ménageant son effet, la vendeuse ajouta :

— Comme ces accessoires n'étaient pas prêts le matin où la cliente est passée, nous devons lui livrer quelques jours plus tard. Étant donné la situation, nous avons conservé ces vêtements ici, en attendant qu'elle revienne les chercher. Ce qu'elle n'a jamais fait.

Elle attendit quelques secondes pour se délecter de la réaction du policier, qui semblait pétrifié sur place. Puis, un sourire triomphant sur le visage, elle lui dit :

— Ça vous confirmera que vous avez bien retrouvé la robe de mariée qui a été volée, car ils sont faits du même tissu.

« Celle-là, maugréa le policier en lui-même, avait le sens du mélodrame. »

Il acquiesça de la tête. En regardant la vendeuse disparaître dans l'arrière-boutique, il prit son téléphone cellulaire et composa le numéro de Tony.

Si son instinct ne le trompait pas, il connaissait maintenant un détail important sur les critères du tueur dans le choix de ses victimes. Et cela expliquait aussi pourquoi les victimes étaient toutes très maigres, en particulier les



prostituées qui se nourrissaient de crack et autres drogues coupe-faim.

Tony serait trop heureux de posséder une pièce clé dans cette affaire de meurtres : tous les accessoires qui devaient compléter la tenue de la mariée.

Des accessoires qui avaient dû manquer cruellement au prédateur, mais qui étaient désormais autant de pièces à conviction pouvant mener à la pièce maîtresse de ses sordides mises en scène.

Sylvia, étendue sur son lit d'hôpital, reprenait son souffle, les yeux fermés.

Elle savourait intensément les quelques minutes de paix qui suivaient chacune des crises provoquées par la désintoxication de son organisme. Cela ne durerait pas, elle le savait. Mais c'était déjà un répit sur ce calvaire qui semblait ne jamais devoir se terminer.

Elle avait rendu les armes deux jours auparavant devant cet ennemi implacable qui déferlait sur elle plusieurs fois par heure et rendait impossible sa fuite. Après avoir passé près d'une semaine à survivre entre deux tempêtes, Sylvia n'attendait plus d'aide extérieure. Elle tentait de demeurer à flot de son mieux, livrée aux éléments.

Au fil des minutes, elle redevint consciente de son environnement, entendit de nouveau le ronronnement des appareils qui l'entouraient et surveillaient sa tension, son rythme cardiaque et son alimentation par voie intraveineuse.

« C'est fou, se dit la jeune fille, en ouvrant les yeux, comme les petites choses ordinaires de la vie prennent soudain une importance exceptionnelle lorsque l'on a l'impression d'avoir échappé à la mort et de revenir à la vie, avec une seconde chance. »

De sa fenêtre, elle vit passer un oiseau au loin. Puis elle observa la course des nuages dans le ciel tourmenté. Une mouche noire, paralysée par la chaleur, se tenait immobile dans la moustiquaire. Des détails qui n'avaient jamais retenu son attention jusqu'à présent, mais dans l'abîme où elle se trouvait, ces signes de vie devenaient les seuls liens pour garder contact avec le monde des vivants.

Son estomac, épuisé par les vomissements incessants, et ses muscles, secoués de tremblements, se calmaient. Trempée de sueur, la jeune fille demeurait immobile, désireuse de conserver ce qui lui restait de force.

Instinct de survie.

Elle n'avait qu'une certitude : dans quelques minutes, elle allait à nouveau avoir la nausée, son corps se mettrait à s'agiter et elle supplierait le personnel de faire quelque chose. Les infirmières, le regard désolé, augmenteraient la dose de médicaments par intraveineuse.

Son estomac, révolté, vomirait avec difficulté un liquide jaunâtre, puisqu'elle ne mangeait plus depuis des jours. Et ça recommencerait... encore et encore.

Déjà, elle ressentait les premiers gargouillements dans son ventre, tous ses sens en alerte annonçaient la prochaine crise. La toxicomane se redressa sur son lit, le visage blême et la respiration courte.

Elle se mit à gémir, se sentant désespérément seule avec sa peur. Elle appuya sur le bouton pour appeler l'infirmière. Elle ne voulait pas mourir sans témoins.

L'infirmière de service entra dans la chambre et lui tendit une petite bassine jetable.

« Les gens, pensa Sylvia, ne réalisent pas leur bonheur. Ils croient que leur santé leur est acquise, que leur corps fonctionnera toujours, qu'il ne les abandonnera jamais. Ils se sentent autonomes, indépendants, libres. Ils se

trompent », se dit-elle, en agrippant son bol à vomir, alors qu'une autre vague remontait de ses entrailles, comprimait sa poitrine et se préparait à exploser dans sa gorge d'un moment à l'autre.

— Assez, Zeus! Calme toi... assis... là... bon chien... s'exclama en riant Jill, en tentant d'échapper aux coups de langues du boxer, tout excité en la voyant entrer dans la maison des Racine.

Rachel, qui était demeurée en retrait devant l'exubérance du chien, s'approcha et embrassa son amie, qu'elle trouva pâle et amaigrie.

« On le serait à moins », se dit Rachel, en pensant à l'humiliation et aux privations que l'ex-femme du chef de gang avait endurées au cours des dernières semaines.

Simplement vêtue d'une petite robe blanche bon marché qui lui donnait l'air d'une étudiante, Jill lui paraissait cependant plus belle et plus sereine qu'elle ne l'avait jamais connue.

— Viens, nous allons prendre le café au salon, dit Rachel en entraînant son amie.

Zeus, agitant sa queue frénétiquement, sautillait aux côtés de Jill, en lui faisant la fête.

— C'est bon de te revoir, Zeus, dit Jill doucement en lui caressant la tête.

— Et tu verras les filles dans une heure. Elles auront bientôt terminé la dernière classe et auront vite fait de rentrer, car j'ai dit à Loren que tu passerais la chercher ici après l'école.

Jill avala une longue gorgée de café, posa sa tasse sur la table et sourit à son amie.

— Je n'y serais pas arrivée sans toi. Merci, Rachel. Pour tout.

Les deux femmes échangèrent un regard entendu, puis savourèrent ces quelques minutes de pure tranquillité. Lové près du feu, Zeus, la tête entre les pattes, ne quittait pas sa maîtresse des yeux. Ses oreilles pointaient parfois vers la fenêtre lorsqu'un oiseau chantait ou qu'une voiture roulait doucement dans le quartier.

— Comme tu sais, la banque m'a accordé une aide financière. Je vais pouvoir déménager dans ce petit logement que nous avons visité à Port Coquitlam, près de la station de métro aérien. C'est un peu cher, mais je me suis trouvé un travail à l'Université Simon Fraser, ce qui sera parfait pour moi puisque j'y suis déjà inscrite pour terminer mon baccalauréat en traduction.

Rachel, déposant sa tasse, lui demanda, intéressée :

— Ah oui? Qu'est-ce que c'est?

— Je t'avais dit, je crois, que je parlais persan de par la famille de mon père. Je l'écris aussi, ajouta-t-elle en souriant. Lorsque je suis passée faire mon inscription la semaine dernière, il y avait une petite annonce affichée à l'université, on cherchait quelqu'un pour faire la traduction de textes du persan à l'anglais. La réceptionniste a été très gentille et m'a dit qu'il y avait si peu de candidats que j'avais des chances, même sans diplôme. J'ai déposé ma candidature et j'ai obtenu un premier contrat, dit-elle victorieuse, à la condition que je poursuive mes études en traduction.

Rachel sourit de la voir si heureuse. Ses yeux bleus brillaient d'un éclat différent. « C'est l'espoir, pensa Rachel,

et sans doute cette fierté d'accomplir quelque chose par elle-même.»

Jill, soudain volubile, poursuivait sur sa lancée.

— Ce sont des contrats de traduction, mais j'en ai au moins pour six mois, et ils disent que je pourrais en obtenir d'autres par la suite. Alors ça va m'aider financièrement. J'ai déjà apporté la copie du contrat à mon conseiller financier qui m'a aussi demandé de remplir un questionnaire afin de mettre à jour toutes mes coordonnées.

— Tu as donné ta nouvelle adresse ?

— Oui, car j'ai signé le bail du propriétaire. Donc, je peux prendre possession de l'appartement d'ici la fin du mois. Oh Rachel ! je suis tellement contente !

Puis, soudain inquiète :

— Ah ! au fait, tu crois que je pourrais te laisser Loren encore quelques jours, le temps de nettoyer et d'emménager dans l'appartement ? Ça ne te dérange pas de la garder encore un peu ?

Rachel lui assura que sa fille pouvait demeurer avec eux tant et aussi longtemps qu'elle le jugerait nécessaire.

— La seule chose qui m'embête, c'est de devoir rencontrer cet homme à la banque. Il me fait peur.

— Voyons, que me racontes-tu là, répliqua Rachel, incrédule. Le banquier ? Celui qui a autorisé ton prêt ? Mais pourquoi aurais-tu peur de lui ?

— Je ne sais pas, répondit Jill, en secouant sa longue crinière blonde. Une intuition. Une impression. Appelle ça comme tu veux. Il me donne la chair de poule. Il n'est pas normal, ce gars. Il agit de façon bizarre. En fait, je crois qu'il souffre d'un trouble obsessionnel compulsif. Il n'arrêtait pas de toucher à toutes les petites choses sur son bureau. Ça m'a agacée. Et je sens qu'il pourrait se fâcher facilement. Je ne sais pas. Il me rend mal à l'aise. J'ai envie

de demander de changer de conseiller financier. Tu crois que je peux demander ça ?

— J'imagine, mais il t'a aidée cet homme. Attends un peu avant de faire un changement. Ne crois-tu pas ?

Jill acquiesça, mais demeura songeuse. Rachel voulut reprendre la conversation là où elles l'avaient laissée.

— Il va falloir nous voir souvent lorsque vous déménagerez à Port Coquitlam, car la petite va manquer à Sophie... et toi et moi...

Rachel interrompit brusquement son bavardage. Des bruits de verre cassé dans la cuisine firent sursauter le boxer qui se leva tout en grondant sourdement.

— Mais d'où vient ce vacarme ? demanda Jill, sur le qui-vive.

Rachel se leva et se dirigea vers la cuisine. Des effluves nauséabonds et un courant d'air frais la figèrent sur place. Jill, qui s'était levée et la suivait, s'étonna de la voir s'arrêter.

— Qu'est-ce qui se passe, Rachel ?

— Tu ne sens pas cette odeur ?

— Quelle odeur ? Non, je ne sens rien.

— Tu n'as pas l'impression qu'il fait froid dans la maison ?

Jill, de plus en plus perplexe, la regarda curieusement avant de répondre.

— Non, je trouve que la température est normale.

Zeus, recroquevillé contre la porte, se mit à gémir, sous le regard maintenant inquiet de sa maîtresse. Rachel avança lentement vers la cuisine, puis s'arrêta, figée. Elle poussa un soupir de découragement. Jill, qui se tenait juste derrière elle, lui mit un bras autour des épaules.

— On va nettoyer ensemble. Ça m'est déjà arrivé à moi aussi de laisser de la vaisselle sur le comptoir et de la



retrouver en mille morceaux sur le plancher. Il y a souvent des secousses sismiques dans la région.

Rachel fermait, une à une, en serrant les lèvres, les portes des armoires de la cuisine qui étaient toutes entrouvertes. Jill s'approcha pour l'aider à ramasser le verre brisé sur le plancher, mais Rachel l'en empêcha.

— Laisse, intervint Rachel, en entendant le rire des filles qui faisaient irruption dans le hall d'entrée, sous les jappements soulagés du chien. Ce n'est rien. Je vais le faire. Va voir ta fille, dit-elle en ouvrant un placard.

Jill, incertaine, lui fit un petit sourire encourageant et alla accueillir les enfants.

Soudainement très fatiguée, Rachel attrapa un balai et se mit à ramasser le verre brisé sur le plancher de la cuisine qu'elle avait laissée impeccable une demi-heure auparavant.

Elle demanda aux filles d'aller se changer rapidement. Jill devait partir pour le centre correctionnel où les attendait Jarod, le chef de gang et père de Loren.

Sophie et Loren grimpèrent les escaliers en courant pour aller déposer leurs sac à dos dans leur chambre suivies de Jill, fascinée, qui ne perdait pas un mot de leurs exploits du jour.

\* \*

\*

Jarod, assis sur une petite chaise droite, faisait face à Jill et Loren, silencieuses de l'autre côté de la table.

Un gardien se tenait debout contre la porte de la petite salle aux murs gris, attentif aux moindres gestes du prisonnier.

« Il a perdu cet air hautain que je lui détestais tant à la fin », pensa Jill.

Elle le trouva maigre et tendu. Fatigué. Un homme différent dans ces vêtements dépersonnalisants, du même bleu gris que les murs de la pièce. Elle savait qu'il faisait face à des accusations qui pouvaient lui valoir un emprisonnement à vie. Meurtres, gangstérisme, complots, trafic d'armes à feu et de stupéfiants. La liste était longue et les accusations pesaient très lourd.

— Comment vas-tu, mon bébé?

Jarod eut ce sourire unique et plein de tendresse qu'il réservait à Loren et à elle seule. L'enfant détenait la seule parcelle d'empathie qui avait jamais survécu dans le cerveau du chef de gang.

Il est triste, pensa Loren, qui se rappela soudain à quel point il lui avait manqué. Elle voulut se lever pour aller l'embrasser, mais le gardien l'en empêcha d'un geste.

— Madame, dit-il en s'adressant à Jill, votre fille doit demeurer près de vous. Peut-être lors d'une autre visite. Mais pour aujourd'hui, ce sera suffisant. Vous avez vingt minutes de rencontre. Mais pas de rapprochements.

Le regard désolé de Jill croisa celui, désespéré, de Jarod. Loren se mit à pleurer en se couvrant le visage de ses mains.

En la prenant dans ses bras pour la consoler, Jill réalisa que leur vie allait se dérouler désormais entre deux solitudes : celle d'un retour à la vie normale au sein d'une communauté qui les avait déjà condamnées, et celle des visites en milieu carcéral, alors que la machine de la justice s'apprêtait à faire payer son mari pour ses crimes.

Le sergent-major Greg McLeod, le regard absent, observait sans y prêter attention l'agitation habituelle des policiers dans la salle qui servait de quartier général pour l'enquête sur les meurtres en série.

Le dénommé Eddy avait été arrêté depuis près de vingt-quatre heures et il n'avait pas encore craché le morceau. Ils allaient devoir le libérer d'ici quelques heures, à moins de l'accuser d'un autre méfait.

Les rides se creusèrent sur le front du policier, dont la patience avait des limites. Il devait pourtant bien y avoir moyen de le faire parler. Le policier chassa temporairement ses inquiétudes pour s'intéresser au travail de son équipe. Son regard parcourut la salle.

Devant le grand tableau où de nouvelles photos de victimes ou de disparues avaient été affichées, Tony et Marshall discutaient avec François Racine.

Derrière le groupe, deux techniciens en scène de crime s'intéressaient aux nouvelles preuves déposées par le policier québécois. Des accessoires de mariées. Une piste possible dans cette affaire de meurtres.

— Se souvient-elle de détails entourant le jour du vol de sa robe de mariée? demanda Tony, en retenant un bâillement de fatigue, en faisant référence à la jeune

femme que François Racine avait rencontrée quelques heures plus tôt.

— Elle a d'abord dit qu'elle ne se souvenait de rien, qu'elle avait tout fait pour oublier cette journée dramatique qui a provoqué l'annulation de ses fiançailles. Je me suis senti mal lorsqu'elle a dit qu'elle était toujours suivie en thérapie par un psychologue pour surmonter ces événements. Mais lorsqu'elle a parlé de l'homme qui est responsable de ses malheurs, je lui ai demandé pourquoi elle croyait qu'il s'agissait d'un homme.

— Et alors? demanda Marshall impatientement.

— Elle m'a dit que c'est cette odeur de transpiration dans le véhicule qui lui a rappelé celle qu'elle avait déjà sentie plusieurs fois en croisant le même homme dans le secteur chaque fois qu'elle venait à la boutique pour des ajustements.

— Elle a pu te faire une description de cet individu? demanda Tony.

— Elle dit qu'elle l'a rencontré au moins trois ou quatre fois, poursuit François sur sa lancée, sans répondre à la question. Elle passait à cet endroit toujours à la même heure, en fin d'après-midi, après son travail. Au début, elle ne l'a pas reconnu. Mais cette odeur, qu'elle qualifie d'écœurante, lui soulevait le cœur. Une odeur très forte, même si elle ne le croisait que pendant quelques secondes. Elle dit qu'elle n'arrive pas à l'oublier. Elle est convaincue que cet homme avait prévu de lui voler sa robe. Que, pour une raison ou une autre, il l'avait prise pour cible.

— Elle pourrait le décrire, nous aider à en faire un portrait-robot? répéta Tony, que l'esprit chronologique du policier commençait à irriter.

— Non.

— Comment ça, non?

Tony ne se rendit pas compte qu'il avait élevé la voix. Greg McLeod s'avança rapidement vers le groupe en contournant une table où des enquêteurs, absorbés à tracer des lignes sur des cartes de la région, levèrent à peine les yeux. Un jeune membre de l'équipe médico-légale, qui marchait en lisant un rapport d'autopsie, le bouscula en s'excusant maladroitement.

— Elle dit qu'elle n'est pas visuelle, qu'elle est auditive, qu'elle réagit à l'ambiance et aux odeurs, qu'elle ne peut absolument pas décrire l'homme. Un seul détail lui est revenu.

— Lequel? crièrent en chœur Tony et Marshall, sans cacher davantage leur exaspération devant la lenteur avec laquelle s'exprimait le policier.

— Les gars! laissez-le parler. Et ensuite, chacun de vous ira prendre une pause. Je crois que ça s'impose, ordonna le sergent-major d'un ton péremptoire. Poursuivez, Racine, je vous prie.

— Elle a dit qu'il était obèse et qu'il n'avait pas de cheveux ou en tout cas pas beaucoup. Elle a dit qu'il semblait transpirer, qu'il avait le visage luisant et des traces de sueur sous les bras.

— Bon, pour une fille qui n'est pas visuelle, elle a remarqué pas mal de choses, conclut Tony, avec cynisme.

— Ce sont des choses que nous savions déjà, mais ça correspond aux témoignages de ceux qui ont approché le tueur de près. Et qu'a-t-elle dit pour son véhicule? Comment explique-t-elle le vol de sa robe?

— Elle ne sait plus si elle l'avait fermé à clé. Parce qu'elle ne se rappelle pas avoir entendu le son du verrouillage.

— Ah oui, c'est vrai, elle est auditive, s'exclama Tony, ignorant le regard acéré de son chef. C'est très possible qu'elle n'ait pas verrouillé. De toute façon, la sonnerie

d'alarme aurait immédiatement été déclenchée si le voleur avait pénétré par effraction. En plein jour, il n'aurait jamais eu le temps de s'en tirer.

— À mon avis, c'est la raison pour laquelle il l'avait prise pour cible. Il devait la surveiller et espérer qu'elle fasse une erreur en laissant la robe sans surveillance.

— En fait, il l'a sans doute provoquée cette erreur, ajouta François.

— Pourquoi dis-tu ça? demanda Tony.

Les regards perçants des trois policiers étaient tous dirigés vers lui.

— Parce qu'elle a terminé son histoire en disant que le jour du vol, lorsqu'elle est sortie de sa voiture après avoir déposé la robe sur la banquette arrière, le même homme lui est rentré dedans et elle a laissé tomber son sac et ses clés sur le trottoir. Il l'a aidée à les ramasser en s'excusant. Elle a voulu vite s'éloigner de lui, car il puait littéralement, il sentait la pourriture, c'est ce qu'elle a dit.

— Alors, conclut Marshall, c'est probablement pour cette raison qu'elle a oublié de fermer son véhicule à clé.

— Ce n'est pas un hasard. Il a provoqué l'incident et l'a troublée pour qu'elle lui laisse le champ libre.

— Et cette odeur dont elle parle, ajouta McLeod, c'est l'odeur de la mort, l'odeur des cadavres en décomposition.

— Cette femme est chanceuse, dans son malheur, reprit Tony. Il aurait pu l'emmener avec la robe. Mais à cette époque il ne recherchait que des prostituées.

— Oui, elle peut se compter chanceuse d'être toujours en vie, dit le sergent-major en s'éloignant.

Puis il se retourna et ajouta, à l'endroit de François :

— Racine, beau travail. Et seul en plus, dit-il avec un coup d'œil mauvais en direction de Tony, alors que vous

devriez être jumelé continuellement avec Pierre Levac, au moins pendant les six premiers mois après votre embauche. C'est le règlement. Il fait quoi Pierre Levac? Il est où? Je passe là-dessus, car je sais que nous manquons d'effectifs, mais soyez tous très prudents.

« Et maintenant, Racine, concentrez-vous sur les fleuristes. L'équipe médico-légale a confirmé la présence de matériel végétal différent sous les ongles des victimes. Il offre des fleurs fraîches à chacune de ses fiancées. Il doit bien se procurer ces fleurs quelque part », lança-t-il en criant presque.

Et s'adressant à Tony et à Marshall :

— Allez prendre un café, puis faites-moi la liste de toutes les infractions commises par ce salaud de petit entremetteur d'Eddy qui nous fait la tête haute. S'il vous faut un mandat pour aller perquisitionner dans son appartement, nous allons le délivrer d'ici la fin de la journée. Je ne serais pas étonné que ce gars trempe dans des histoires de faux passeports et de vols d'identité. Et s'il ne veut pas parler, tant pis pour lui. Il restera en taule pour les dix prochaines années.

McLeod, désormais d'une humeur massacrate, sortit en se disant que dans une entreprise, quelque part dans la région, des employés devaient sans doute se plaindre d'un collègue qui sentait mauvais.

Sans se douter que cet homme était extrêmement dangereux.

\* \*

\*

— Une ambulance est en route, patrouille 07, ils seront là dans une minute... sont à l'angle de Columbia et d'Hastings... approchent du site d'injection Insite où vous êtes.

— Bien reçu. Homme inanimé au sol. Possible surdose... drogue contaminée au fentanyl. Ne répond pas à la 2<sup>e</sup> injection de naloxone. Ne reprend pas connaissance.

— Confirmé ambulance sur place. Police de Vancouver prend le relais.

— Bien reçu. Contact visuel.

Son casque d'écoute sur la tête, Debby, très concentrée, n'avait pas remarqué que l'équipe de nuit opérait un changement de quart de travail. À ses côtés, Georges Finley, qui avait sans doute couru dans les corridors, reprenait péniblement son souffle.

Debby plissa le nez en respirant son haleine fétide.

Elle lui demanda brusquement d'aller attendre un peu plus loin, le temps qu'elle termine la procédure en cours.

« Que cet homme est désagréable ! » pensa la jeune femme, tout en finalisant son rapport sur le dernier incident. « Et il sent la sueur. Je me demande s'il prend sa douche. Ça devient problématique ici, alors que nous sommes confinés dans une toute petite salle. »

Ses doigts couraient sur le clavier pendant qu'elle terminait sa conversation avec les policiers qui intervenaient sur une surdose au fentanyl dans le quartier Downton Eastside.

Les yeux rivés sur son écran, elle ne vit pas le regard mauvais que son collègue lui lança, alors qu'il s'asseyait avec difficulté dans un fauteuil à bras manifestement conçu pour des personnes de poids moyen.

La radio la ramena à la réalité.



— Intervention des ambulanciers sans résultats. Ils sont partis en direction de l'hôpital Saint-Paul. Nous rentrons.

— Bien reçu 07. Vous étiez dans le secteur de Vancouver pour quelle raison ?

— Enquête criminelle. GRC en appui. Nous sommes tombés sur une surdose en rentrant.

Soudain, les lignes se mirent à clignoter frénétiquement. Les téléphonistes se mirent en mode urgence générale sans même se dire un seul mot, habitués aux situations extrêmes.

— Ici le détachement de Maple Ridge. Inondations le long du fleuve Fraser. Secteur Kanaka Creek. Route Lougheed impraticable. Demandons assistance de votre détachement. Patrouilles de Coquitlam déjà en route.

— Patrouille 11... Où êtes-vous ? Maple Ridge demande assistance pour détournement circulation...

— Ici Patrouille 11. Nous sommes aux limites de New Westminster.

Debby avait pris le contrôle des appels et redirigeait les policiers de service vers le fleuve, en direction est. Elle entendit un soupir d'impatience derrière elle, mais décida de l'ignorer. « Finley prendra le relais lorsque j'aurai fini », se dit Debby, consciente qu'elle ne pouvait pas laisser tomber l'équipe au beau milieu d'une intervention.

Elle voulut se retourner pour lui dire qu'elle ne pourrait partir avant quelques minutes, mais le siège était vide. La jeune femme chercha l'employé des yeux, puis haussa les épaules et se remit au travail.

Elle s'activait, transférait des lignes, envoyait les derniers rapports sur les inondations aux policiers qui venaient de quitter l'autoroute et empruntaient la bretelle Mary Hill en direction du pont Pitt.

Greg McLeod fit irruption dans la salle et se dirigea vers sa femme pour constater l'état de la situation.

En passant derrière elle, il nota l'odeur désagréable qui régnait dans la pièce. Alors que la tension augmentait dans la salle, il hocha la tête, se promit de faire laver les tapis le plus tôt possible et s'approcha de l'un des téléphonistes qui avait besoin d'aide.

À son arrivée dans la salle des nouvelles, Rachel vit que les écrans du plafond diffusaient déjà les premières images du fleuve Fraser qui avait débordé à plusieurs endroits dans la région. Les journalistes, affairés à leur poste ou courant pour livrer les dernières nouvelles en studio, tentaient tant bien que mal de vérifier chaque information, désireux de ne pas faire d'erreur en ondes ou dans les médias sociaux, sachant pertinemment que cette erreur leur serait imputée, peu importe la charge de travail gigantesque qui leur était attribuée.

Rachel s'installa à son poste, mal à l'aise de n'avoir rien à faire alors que la plupart des journalistes n'auraient pas le temps de prendre une pause pour le lunch. Elle était censée être en formation, mais les techniciens en informatique tentaient de réparer des pannes provoquées par une surexploitation des bases de données. Sa formation avait été remise à une date indéterminée. Résultat : elle était assise à son bureau et ne savait trop que faire.

Elle décida d'aller explorer un peu la station, qui comportait plusieurs étages, dont deux sous-sols qui ne servaient plus guère qu'aux archives.

Elle se dirigea vers l'ascenseur central pour se rendre dans les entrailles de la CBC. Au sortir de l'ascenseur, elle fut surprise par le silence qui l'accueillit.

Elle était seule. Nulle âme qui vive.

Hésitante, elle s'engagea à gauche dans un corridor qui semblait interminable. Ses pas résonnaient dans un espace qui avait dû être très animé à une autre époque.

Alors que les portes d'anciens studios défilaient de chaque côté d'elle, elle s'arrêtait parfois pour regarder les photos de lointaines vedettes de la télévision, qui s'étaient fait connaître à Vancouver, avaient pris leur retraite... pour ensuite disparaître pour toujours des ondes.

« Qui de l'équipe des journalistes actuelle de CBC ou de Radio-Canada pouvait toujours reconnaître ces visages aux coiffures et aux vêtements démodés, qui arboraient des sourires ou des grimaces dignes des débuts de la télévision ? Tous ceux qui les connaissaient ne sont évidemment plus de ce monde non plus », songea Rachel.

« Mais ces gens ont existé, pensa-t-elle, en passant son doigt sur la photo d'un animateur en veston à carreaux au sourire éternel, inscrivant une trace dans la poussière. Ces gens étaient célèbres et se croyaient uniques. Et où sont-ils maintenant ? Qui s'en soucie ? »

Rachel avait ralenti sa marche. Des escaliers apparurent à bout du corridor. Pour descendre encore plus bas. « Où est-ce que cela mène ? se demanda-t-elle. Je devrais peut-être rebrousser chemin. »

Alors qu'elle hésitait, elle entendit des pas au loin, derrière elle. Sans réfléchir, elle se hâta de descendre les quelques marches qui menaient à de grandes portes lourdes qu'elle ouvrit précipitamment.

Elle s'engouffra dans la pièce sans fenêtre en cherchant à tâtons le commutateur électrique. Peine perdue. Elle ne le trouva pas. La seule lumière qui éclairait la pièce provenait de lampes témoins au plafond.

Rachel constata en frissonnant qu'elle se trouvait dans cette fameuse salle des archives dont elle avait entendu parler, parfaitement isolée contre le bruit et où l'on conservait une température froide en permanence pour préserver les vidéos.

Devant elle, d'immenses rayons alignés. Elle en déplaça un vers la droite qui bougea sur ses rails avec un bruit sourd. Elle sursauta.

Son regard parcourut la rangée ainsi dégagée qui contenait des dizaines de milliers de vidéos, rangées par ordre de date et d'année. L'histoire de Radio-Canada et de la CBC sommeillait ici, dans les bas-fonds de l'édifice de la rue Hamilton.

Arrivée tout au fond de la rangée, Rachel, complètement transie, allait faire demi-tour pour quitter cet endroit sinistre lorsqu'elle entendit le frottement de la porte qui s'ouvrait. Sans pouvoir expliquer pourquoi, par un geste instinctif, elle se jeta derrière le classeur tout contre le mur, en retenant son souffle.

Pendant quelques secondes, elle n'entendit que le ronronnement de l'air climatisé. Puis elle faillit pousser un cri. Un pas lourd et traînant se dirigeait lentement dans sa direction.

Dans le noir, Rachel, une boule dans la gorge, paralysée, demeurait parfaitement immobile. Elle pouvait entendre la respiration saccadée de celui qui se tenait à quelques mètres à peine de sa cachette. Quelques secondes interminables... puis le visiteur s'arrêta, eut un rire sadique et rebroussa chemin. Rachel, au bord de l'évanouissement, sentit une odeur de moisissure envahir son réduit.

Elle entendit la porte se refermer. Puis plus rien.

Combien de temps attendit-elle, malade d'angoisse, recroquevillée dans sa cachette, pour être bien certaine que l'individu avait quitté les lieux pour de bon ?

Au bout d'un moment, ayant perdu tout espoir que qui que ce soit ne vienne jamais chercher des archives et éclairer les lieux, elle entreprit de retraverser dans l'obscurité la salle maudite et s'engouffra dans le corridor, en étouffant un sanglot.

Dans sa précipitation, elle contourna l'ascenseur sans le voir et revint sur ses pas, le cœur battant la chamade. Elle s'était perdue. Dans le sous-sol de Radio-Canada, une sorte de labyrinthe désert aux repères inexistantes.

Cherchant à reprendre ses esprits, elle se dit qu'il valait mieux remonter par les escaliers et chercha des yeux les panneaux indiquant la sortie. Une affiche rouge pointait un corridor dans lequel elle s'engouffra, retenant une envie forte de courir, tous ses sens en alerte. Après avoir poussé la porte qui donnait accès aux escaliers, elle grimpa les marches à toute volée pour se retrouver dans la salle des nouvelles, à bout de souffle. Anonyme dans l'ambiance tumultueuse de la salle et des journalistes qui couraient dans tous les sens, Rachel se dirigea lentement vers son bureau, cherchant à comprendre ce qui venait de se passer.

\* \*  
\*

— La camionnette noire habituellement au n° 58 n'est pas stationnée au bon endroit. Elle est dans MON stationnement. Je loue cette place depuis quinze ans et j'ai dû mettre ma voiture dans le stationnement des visiteurs.

Pouvez-vous avertir le propriétaire du véhicule de ne plus utiliser mon espace? Je paie assez cher pour pouvoir garder ce stationnement libre en tout temps...

L'animateur vedette de la CBC était furieux.

— Nous allons l'aviser sans faute. Vous pouvez rester dans le stationnement des visiteurs pour la journée.

— C'est manifestement un employé qui ne prête pas attention aux règlements. C'est sans doute pour ça que l'aile gauche de sa camionnette est démolie. Il a dû tourner à droite sur une lumière rouge sans faire attention, vous voyez le genre. Bon, il faut que je me sauve. Ce gars m'a fait perdre assez de temps comme ça.

Le gardien de sécurité fit quelques recherches sur son ordinateur et composa le numéro de téléphone du fautif qui répondit immédiatement.

— Scott Lewis à l'appareil, c'est à quel propos?

— Vite, il fait une surdose! Téléphonnez aux secours!

Une vingtaine de résidents s'approchaient en trébuchant, se poussant, s'invectivant, protestant à qui mieux mieux pour voir le toxicomane en difficulté. L'homme, dans la trentaine, en jeans et t-shirt, le ventre dénudé, pieds nus, étendu, les bras en croix, sur l'asphalte dans une ruelle du Downtown Eastside, ne respirait plus. Visage blême, lèvres bleues, des traces de vomissures sur la bouche. Sa main tenait encore un petit sac de plastique qui avait dû contenir des comprimés d'opioïdes, sans doute contaminés au fentanyl. Le spectacle habituel pour les habitants du quartier qui avaient vu des centaines de toxicomanes transportés par ambulance et ne les avaient jamais vus revenir.

— C'est Jules, je le connais, s'exclama un homme dans un anglais approximatif, tout sourire. Il habite l'hôtel Lux, sur East Hastings.

L'hôtel était un établissement de classe renommé dans les années 30. Mais la réalité des années 2000 l'avait transformé en hôtel résidentiel pour personnes défavorisées.

— Hé, le Québécois, tasse-toi, et ferme-la... la dame veut passer.

Une prostituée s'approcha et traversa la foule. Tout imbue de son importance, elle ouvrit sa trousse d'urgence,



saisit un vaporisateur nasal de naloxone, avec l'assurance de celle qui sait et qui peut accomplir un miracle. Elle se pencha au-dessus du toxicomane et lui pulvérisa l'antidote dans les narines, savourant déjà les applaudissements de cette horde de gueux, devenue silencieuse. Voyant que l'homme ne réagissait pas, elle remit le vaporisateur dans ses narines et pressa à nouveau, tout en demandant à la ronde, soudain inquiète, si quelqu'un avait téléphoné au service d'urgence.

Au loin, les sirènes retentirent.

La vieille prostituée s'empressa de se lever en voyant les phares clignotants des véhicules de la police qui freinaient devant la ruelle dans un crissement de pneus, suivis d'une ambulance.

Elle recula lorsque deux ambulanciers, mains gantées, se ruèrent à travers la foule pour déposer un masque à oxygène sur le visage du toxicomane, demandant à la ronde combien de doses de naloxone lui avaient été administrées. Pendant que des réponses contradictoires fusaient de tous côtés, la vieille femme tenta de s'interposer, mais les ambulanciers la repoussèrent avec autorité.

Après quelques minutes, ils transportèrent l'homme inanimé dans l'ambulance, et fermèrent les portes devant la foule qui s'écarta au bruit des sirènes. Le véhicule s'élança sur la route, dans une course contre la montre.

La vieille femme se retira discrètement, en rangeant sa trousse de naloxone dans son sac à main, se disant qu'elle aurait plus de chance la prochaine fois. Massant son corps endolori et ses poignets meurtris, Inga se dirigea lentement vers la chambre minuscule qui lui servait d'appartement, sachant qu'Eddy était toujours emprisonné. Elle pourrait donc dormir un peu. Un luxe dans cet univers sans sommeil et sans paix.

\* \*

\*

Erik marchait depuis quelques minutes sur le trottoir de la rue Main, lorsque les premières gouttes de pluie tombèrent sur la chaussée. Ennuyé, il regretta de ne pas avoir emporté de parapluie, alors que le vent se levait. Tenant d'une main son café attrapé à la hâte chez Starbucks, il se couvrit la tête, de l'autre main, avec son capuchon. La pluie s'intensifiait.

Il dépassa un restaurant asiatique et vit qu'un nouveau village de tentes avait poussé au cours des derniers jours dans le petit espace laissé vacant entre deux édifices. Une dizaine de tentes, dont le voile mince était déjà détrempe par les averses, résistaient avec peine, secouées par les trombes d'eau. Des débris, balayés par le vent, jonchaient le sol. Erik aperçut des seringues parmi les déchets. Une demi-douzaine, abandonnées par terre après avoir été utilisées.

« C'est devenu très dangereux de se promener sur ces terrains occupés par les toxicomanes, se dit-il. Un accident est si vite arrivé. Une piqûre de cette saleté et te voilà porteur du VIH ou contaminé au fentanyl. Faut que je dise à mon équipe de se protéger et de toujours porter des bottes à cap d'acier dans ces zones à risque. »

Le village de tentes se réveillait. Quelques campeurs s'activaient, pressés de mettre à l'abri leurs maigres possessions. La pluie les avait pris par surprise et ils ramassaient les couvertures et les vêtements qu'ils avaient suspendus la veille sur les clôtures qui délimitaient ce terrain appartenant à la ville.

Une femme, trempée jusqu'aux os, éclata de rire en voyant la scène. À l'entrée de sa tente, elle fumait un joint de marijuana, sans se préoccuper de l'eau déversée par la gouttière du bâtiment à quelques pas de son abri de fortune, maintenant entouré d'une petite mare. Elle jeta son mégot au loin et entreprit de vérifier les attaches de sa tente. Ses pieds nus s'enfonçaient dans le terrain maintenant boueux.

— Wendy, regarde dans ta tente, ça doit être tout mouillé. On t'avait dit de ne pas t'installer près de la gouttière, c'était pas une bonne idée.

La jeune femme, qui ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans, offrit sa poitrine généreuse aux regards, alors qu'elle retirait son chandail pour le tordre et en chasser l'eau. Elle fut prise d'un nouveau fou rire, qui ne trouva pas d'écho.

Sur le trottoir, Erik observait les résidents du village d'un air pensif. Un itinérant, assis contre la clôture, désœuvré, lui lançait des briquets qui l'atteignaient à la jambe une fois sur deux. Erik, fatigué de son manège, se déplaça de quelques mètres pour être hors de sa portée.

Alors que la pluie diminuait, son attention revint vers le terrain occupé par les tentes. Les sans-abri avaient déserté le campement et s'étaient précipités dans les commerces environnants, qui ne voyaient pas d'un très bon œil ces intrus sans le sou utiliser les toilettes. À certains endroits, des affiches en interdisaient l'accès à ceux qui ne mangeaient pas sur place. Les itinérants demandaient alors aux clients de leur payer un sandwich, ce que les gens faisaient volontiers. C'était la Côte Ouest, dans toute sa générosité et son ouverture.

Le regard d'Erik revint vers les tentes, où Wendy, la plantureuse itinérante, s'était enfermée dans la sienne. Puis Erik la vit sortir complètement nue, avec le regard perdu de

celle qui n'a plus de repères. « Elle doit avoir décidé de se changer dans sa tente, se dit Erik, pour finalement oublier, sous l'influence de la drogue, qu'elle n'avait pas enfilé ses vêtements et sortir dans le plus simple appareil. »

Son regard croisa celui de Wendy, qui se mit à pleurer sans pouvoir s'arrêter, ses cheveux blonds dégoulinants sur sa poitrine blanche trempée, les mains sur les hanches, offrant son ventre rebondi et son sexe velu à la vue des passants qui, gênés, détournaient le regard. Erik, sachant que cette femme avait besoin d'aide, composa le numéro d'une collègue qui travaillait dans le quartier, à quelques pâtés de maisons. Il reprit sa route et ne s'arrêta pas aux cris et aux bras tendus d'un vieil homme, qui le suppliait de lui donner un peu de monnaie. Il s'était emmaillotté dans un sac de couchage contre le mur d'un édifice, dont le toit le protégeait un peu de la pluie. Erik le regarda avec consternation, une moue désolée serrant ses lèvres.

« On ne pourra pas tous les sauver, conclut l'intervenant, même si on voulait. On a juste pas les ressources ni l'argent nécessaire. »

Il jeta son verre de carton dans une boîte de recyclage avant de poursuivre son chemin.

\* \*

\*

Raymond marchait à petits pas, s'appuyant sur les bras métalliques de son panier, sous le regard attentif de Mike, surveillant la moindre faiblesse de son protégé. Ils s'étaient arrêtés à l'entrée du Parc Oppenheimer, pas très loin du Tamura House, où le sans-abri était logé. Les marches

quotidiennes que le policier l'obligeait à faire avec son panier le sortaient de son triste quotidien et lui ouvraient des horizons nouveaux.

— On va s'asseoir quelques minutes ici, Raymond, pour que tu puisses reprendre ton souffle et profiter de l'éclaircie. La pluie s'est arrêtée. L'air est frais. Ça va te faire du bien.

Le policier s'installa aux côtés de son ami qui respirait à grand-peine, une main posée sur la poitrine, l'autre tenant fermement son panier. Mike observait Raymond, le regard anxieux, partageant sa détresse, inquiet soudain d'avoir surestimé les forces du vieil homme.

Une mère et sa fille s'approchèrent du banc où les deux hommes s'étaient assis. La petite fille aux boucles blondes, lumineuse, vêtue d'une robe rose, devait avoir environ huit ans. Elle interrogea sa mère du regard et s'avança vers eux.

— Je m'appelle Angela, dit la petite fille doucement. Je distribue des petits gâteaux aux personnes que je rencontre, pour qu'ils soient contents. Est-ce que je peux en mettre dans votre panier? demanda-t-elle gentiment en souriant à Raymond.

Raymond consulta Mike du regard, sourit comme il ne l'avait pas fait depuis longtemps et acquiesça de la tête. L'enfant sortit un sac de papier brun de son sac à dos, le déposa délicatement au fond du panier, les salua et revint vers sa mère qui la prit par la main en lui caressant la tête affectueusement.

Les deux hommes les regardèrent s'éloigner sans prononcer une parole. Mike constata que le visage du sans-abri reprenait des couleurs.

\* \*

\*

— C'est ta dernière chance, Eddy. Un mandat est en préparation pour que allions faire une petite visite dans ta piaule, énonça Nicolas. On a déjà une bonne idée de ce que l'on va y trouver. Du matériel pour produire de faux passeports. C'est ce qui circule sur ton compte, Eddy. Et ça, ça va te coûter une dizaine d'années à l'ombre.

— Mais moi, reprit Tony, avec un petit air moqueur, je penche plutôt pour des armes d'assaut, que l'on va découvrir entre deux matelas, dans le sofa, ou encore dans le coffre de sa voiture, soigneusement cachées près de la roue de secours.

— Si c'est le cas, poursuivit Nicolas, les yeux exorbités, ça coûte encore plus cher au fédéral. Si les revolvers sont tolérés, les armes d'assaut sont prohibées, car la seule et unique raison de les posséder, c'est pour commettre un crime.

— Et ce qui est merveilleux avec les tests que l'on peut faire de nos jours, le relança Tony, ce sont les examens d'ADN qui permettent de déceler des traces de sang dans le canon des armes d'assaut. Hé oui, les gouttes de sang qui s'y cachent permettent de signer un meurtre perpétré avec l'arme.

Eddy ne disait mot. Il revoyait les presses pour les contrefaçons qu'il avait cachées derrière le faux mur de sa penderie et les trois armes d'assaut qui devaient être livrées depuis la veille, mais qui attendaient, dissimulées dans un grand vase du salon. Et surtout cette valise, qu'il avait glissée sous son lit, remplie de billets de banque.

— Bon, ça va. Je vous dis ce que je sais et vous me laissez tranquille. Je veux un document signé que vous allez me laisser partir et ne plus m'inquiéter avec ça.

— Hé, c'est nous la police, répondit Tony abruptement. Toi, tu réponds aux questions et je t'assure que tu n'es pas en mesure de négocier. Alors, raconte-nous ce que tu as vu. Je veux les moindres détails. Et si ça ne me satisfait pas, je te promets que toute ta famille aura le temps d'être enterrée avant que tu ne revoies la lumière du soleil.

— J'ai à peine parlé deux minutes avec ce gars. Il s'en allait avec l'une de mes filles, comme vous le savez. Je suis intervenu avec deux de mes gars. Il a laissé Sylvia et il est reparti.

— Comment était-il? Je veux une description.

Eddy allait protester, dire qu'il faisait sombre, qu'il ne distinguait pas les traits du tueur, lorsque Nicolas, qui semblait lire dans ses pensées, le mit en garde :

— L'endroit où Sylvia a failli être enlevée est éclairé par un lampadaire, pratiquement l'endroit le mieux éclairé du secteur. Alors, fais un petit effort ou je te promets que tu pourras relaxer longtemps là où je me propose de t'envoyer.

— Calme-toi! Je me rappelle que le bonhomme était grassouillet, qu'il portait un habit trop petit pour lui et que sa chemise sortait de son pantalon. Il n'avait pas beaucoup de cheveux, une sorte de couronne, je crois, derrière la tête. Le genre gars de bureau ordinaire, rien de remarquable. À part son accent.

— Un accent?

— Oui. C'est pas un gars du coin, il vient d'ailleurs. Ou sa famille. En tout cas, il parlait d'une façon bizarre. Comme s'il étirait les voyelles dans ses phrases.

— Un passé latin, peut-être un Français ou un Italien ou encore un Espagnol d'origine?

— Difficile à dire. Il a certainement pas le look en tout cas.

— Et sa camionnette?

— Ah! ça c'est clair. Un Dodge Ram 3500 Edition Night. Moteur 16 Cummings Turbo Diesel. Roues de 20 po en aluminium noir avec enjoliveur central noir. Phares projecteurs sur le toit, ce qui est surprenant, car ils ne sont pas offerts sur ce modèle. Il a dû les payer à prix d'or.

— Impressionnant! Tu en connais un coup sur ce véhicule! Tu peux à peine décrire le conducteur, mais tu as tout vu du camion!

— Oui, je veux en avoir un. J'économise pour faire l'achat bientôt.

— J'économise, mon œil, avec ton petit marché noir, tu vas t'offrir ce luxe assez facilement, si ce n'est pas déjà fait.

Eddy ne sourcilla pas.

— Tu as remarqué autre chose?

— L'égratignure sur l'aile gauche. Lorsqu'il a pris la route, on l'a tous remarquée. C'est dommage sur un si beau camion.

— Tu ne nous apprends rien de plus que ce qu'on savait déjà. Je suis un peu déçu, dit Nicolas, en regardant Tony d'un air entendu.

— Hé, je vous ai dit tout ce que je sais.

— T'as pas remarqué le numéro de plaque par hasard?

Eddy, l'air découragé, hocha la tête en signe de négation.

— Je suis pas idiot au point de ne pas savoir ça. Je vous l'aurais dit tout de suite. Mais je n'avais aucune raison de noter ce numéro ce soir-là.

— Même pas après une tentative d'enlèvement?

— Bah... ces filles ne se font pas enlever pour vrai. Ils les ramènent toujours...



— Plusieurs d'entre elles ne sont jamais revenues, et tu le sais. Tu aurais dû prendre ce numéro en note.

— Bon, ok, mais je l'ai pas fait. Je pouvais pas deviner que c'était un tueur, ce gars. Ça boit du Perrier et ça suspend une patte de lapin dans son rétroviseur. Ça a rien à voir avec un tueur ce type de gars.

— Du Perrier? Une patte de lapin?

— Oui, j'ai vu la bouteille dans son porte-verre lorsqu'il a ouvert la porte. Et on a bien ri de sa patte de lapin blanche après son départ. Dans un Dodge Ram, c'est une honte.

Les deux policiers se regardèrent. D'un commun accord, ils décidèrent de libérer le souteneur, conscients qu'il ne pouvait pas leur en apprendre davantage.

François, assis dans son véhicule de police, rayait sur sa liste, d'un geste rageur, les dix dernières boutiques de fleurs qu'il avait visitées en vain depuis le début de la journée.

Les yeux au ciel, il poussa un profond soupir de découragement, tout en posant sa tête rasée sur l'appui-tête de sa voiture.

« Il y a des centaines de magasins, boutiques, comptoirs de vente de fleurs dans la région. Comment savoir où le tueur s'approvisionne en bouquets ? Ça n'a pas de sens de penser obtenir quoi que ce soit en visitant les fleuristes de la région, les uns après les autres. Il faut que je trouve une meilleure stratégie. »

Mais le policier, comme d'ailleurs ses collègues qui travaillaient avec lui sur l'enquête, manquait de sommeil, se couchait de plus en plus tard, se levait aux aurores, mangeait mal et ne voyait plus sa famille. François se passa une main sur le crâne en massant doucement sa nuque douloureuse et ferma les yeux.

Rachel. Son tourment continu. Lorsqu'il croyait la posséder de nouveau, lorsqu'il pensait enfin l'avoir séduite, avoir remis son couple sur les rails, voilà qu'elle s'échappait dans son monde où il n'était pas admis. Soudainement distante et froide. Inaccessible encore et toujours.

Et cette enquête qui ne lui donnait aucun repos. À quoi avait-il songé en déménageant à l'autre bout du Canada, dans une région où le taux de violence était le plus élevé au pays, où le coût de la vie battait des records, où se loger, manger, trouver des services de garde, payer ses factures devenaient un défi quotidien ?

Cette maudite enquête...

François posa les mains sur ses oreilles en secouant la tête. Pour ne plus entendre les voix assourdissantes des policiers, des experts en médecine légale, du personnel de la morgue, des prostituées, des toxicomanes, qui résonnaient en lui. Autant de sollicitations continuelles dans un monde malsain, prêt à exploser, alors qu'il ne rêvait que de dévorer quelques heures de sommeil pour se souvenir de l'essentiel : sa famille.

Un éclair violet passa devant sa fenêtre. François, surpris, admira le délicat voile translucide aux reflets vert péridot des ailes de la libellule, dont le vol gracieux calma ses pensées.

Il sortit de la voiture et suivit des yeux le fragile insecte, qui navigua quelques secondes dans les courants d'air chaud et passa tout près de son visage.

Le ciel sombre, illuminé par un arc-en-ciel étincelant, faisait briller les couleurs de la libellule, alors qu'elle prenait son envol dans une dernière parade sous le regard fasciné de François.

Le policier, un peu revigoré, marcha lentement vers sa prochaine boutique de fleurs qui ne payait pas de mine. Elle se trouvait sur une toute petite rue, l'avenue Dunlevy, située à quelques jets de pierre du quartier Downton Eastside. Un bâtiment de briques rouges, âgé de plusieurs décennies, peut-être un siècle si l'on en jugeait par la façade surplombant le toit et percée de larges ouvertures, le tout

formant une croix et donnant un effet antique. Les fenêtres étaient grillagées. « Pas surprenant dans ce secteur », pensa François, en observant le va-et-vient des toxicomanes dans la petite ruelle adjacente.

Un homme, en jeans, torse nu, assis contre un conteneur à déchets, la main tenant encore une seringue, la tête penchée en avant, ne donnait plus aucun signe de vie. « Il est fortement intoxiqué ou déjà mort, se dit François en appuyant sur sa radio. Je vais demander une ambulance. »

Tout en communiquant avec son détachement, le policier s'approcha de la boutique. Il pénétra dans une pièce sombre où trônaient des étagères remplies de pots de fleurs fraîches et de bouquets prêts à emporter. Il dut appeler à plusieurs reprises avant de voir s'approcher craintivement une vieille femme asiatique qui s'exprimait difficilement en anglais. Il demanda à voir la gérante ou la propriétaire. Pendant qu'il attendait, François regardait les paniers de fleurs, se demandant pour quelle raison le tueur aurait pu choisir de s'approvisionner dans cet endroit. « Le secteur, pensa-t-il, est très proche du quartier où il traque ses futures victimes. Ça pourrait être suffisant comme raison. »

François toucha les pétales délicats d'un bouquet de roses blanches enlacées de satin blanc et maintenues dans un bocal d'eau.

— N'y touchez pas, s'il vous plaît. Ces fleurs doivent être livrées pour un mariage aujourd'hui. Je viens juste de les préparer.

François se retourna pour observer la propriétaire du commerce qui entra dans la pièce.

— Et j'en ai encore beaucoup d'autres à faire, continua-t-elle. Alors pouvez-vous me dire rapidement de quoi il est question ?

François nota l'extrême nervosité de la femme, une Chinoise dans la cinquantaine, dont l'anglais était au moins compréhensible.

— Vous en faites beaucoup, de ces bouquets de mariage?

La vendeuse le regarda d'un air méfiant.

— Écoutez, je paie mes impôts et je n'ai rien à me reprocher.

Le policier comprit tout de suite que ses finances n'étaient pas transparentes, mais c'était courant dans cette région et de toute façon il n'était pas là pour la prendre en défaut. Il la rassura.

— Je ne suis pas ici pour enquêter sur votre comptabilité. Mais pour vous poser quelques questions sur un client en particulier. Si vous collaborez, vous ne serez pas inquiétée.

Il attendit quelques secondes pour constater l'effet de ses paroles, puis poursuivit, devant le regard soudain moins hostile de la propriétaire.

— Il y a un homme de forte corpulence, chauve ou avec une couronne de cheveux, portant peut-être un veston, et conduisant une camionnette noire, qui achète des bouquets de fleurs pour un mariage. Est-ce que par hasard...

— Des fleurs blanches. Toujours les mêmes. Il dit que c'est pour des œuvres de charité. Du bénévolat.

— Je vous demande pardon?

François, éberlué, ne cachait pas sa surprise.

— Je sais de qui vous parlez. Il vient souvent ici. Il est très poli. Il me paie toujours en argent et me donne un pourboire. Il ne reste pas longtemps. J'ai toujours un bouquet ou deux de prêt pour les demandes de dernière

minute. Alors je le sers tout de suite. Et je ne le vois plus avant plusieurs jours.

— Vous avez des factures?

— Non, pas de factures, répondit l'Asiatique, mal à l'aise. Mais vous avez dit...

— Je sais ce que j'ai dit. Ne vous en faites pas. Donc, cet homme paie comptant, c'est bien ça?

— Oui.

— Il vous a semblé nerveux?

— Pas spécialement. En fait, il est toujours mon dernier client, il arrive quelques minutes avant que je ferme. Et je suis bien contente, car il achète les fleurs que j'aurais perdues autrement. Je lui ai déjà dit ma reconnaissance pour cela et il m'a répondu : « Je vous rends service et vous m'aidez à rendre une femme pauvre très heureuse. » Il a parlé qu'il aimait bien délivrer les femmes pauvres de la misère. J'ai pensé que c'était un homme bien. Vous le recherchez pour quoi?

François ne répondit pas.

— Vous vous souvenez des journées où il passe ici? A-t-il des habitudes?

— Ce n'est jamais pareil. Mais là, ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu. Je dirais plus d'une semaine. Avant, il passait aux deux ou trois jours.

— Est-il toujours en veston lorsqu'il vient?

— Non, pas toujours, mais souvent. Je pense qu'il vient en finissant son travail.

— À quoi ressemblent les bouquets que vous lui vendez?

— À celui que vous regardiez il y a quelques minutes, dit la vendeuse, en montrant le bouquet de fleurs blanches.

— Je vais devoir prendre des photos et vous le confisquer. Je suis désolé.

— Bon. Je dois en préparer d'autres de toute façon. Écoutez, je suis vraiment en retard pour cette commande. Si vous ne voyez pas d'inconvénients, je vais devoir vous quitter.

— C'est bon. Pour l'instant. Mais je vais vous demander de demeurer disponible pour mon enquête et de ne pas quitter le quartier. Voici ma carte, si jamais vous avez des choses qui vous reviennent plus tard. Auriez-vous d'autres détails qui vous viennent maintenant à l'esprit?

— Non. Vous allez l'arrêter?

— ... c'est quelqu'un avec qui nous aimerions parler.

Mettant fin à l'entretien, François la salua et se dirigea vers la sortie, le bouquet de fleurs d'une main, son cellulaire de l'autre.

— Tony Adams à l'appareil...

— Je crois avoir trouvé la fleuriste où il se procure ses bouquets de fleurs...

François entra dans son véhicule tout en racontant tous les détails de sa dernière visite chez la fleuriste. Il salua distraitement de la main deux policiers qui venaient assister les ambulanciers au chevet de l'homme en détresse dans la ruelle.

— Je rentre au détachement. Je ferai mon rapport à l'équipe.

— Donc, ça fait plusieurs jours que la fleuriste ne l'a pas vu? Il prépare donc un prochain meurtre et ça lui prend plus de temps pour choisir sa victime, apparemment. Mais il peut revenir chercher des fleurs à tout instant. Je vais mettre le bâtiment sous surveillance.

— Oui, c'est imminent. Il peut revenir d'un moment à l'autre. Tu veux que j'attende la patrouille? Ils vont demeurer ici et surveiller continuellement cette boutique, si je comprends bien?

— Oui, exactement. Donne-moi quelques minutes pour mettre tout ça en place. J'ai deux agents dans le secteur. Je te les envoie. Et j'informe la police de Vancouver pour que l'on ait pas l'air de travailler sur ses plate-bandes.

— Bon. Très bien. J'attends leur arrivée.

— François... Excellent travail en passant.

Le policier raccrocha en souriant. Il sortit et observa l'étang en cherchant la libellule des yeux, mais elle avait disparu.

Dans la boutique, la propriétaire discutait avec animation avec sa mère et une autre employée qu'elle avait engagée pour la saison estivale. Elle les laissa avec les fleurs à préparer pour jeter un coup d'œil discret à l'extérieur.

Elle vit arriver un véhicule de la police de Vancouver qui s'arrêta près de la voiture du policier qui l'avait interrogée. Les deux agents sortirent pour discuter pendant qu'elle se précipitait dans l'arrière-boutique pour attraper son cellulaire. Elle composa un numéro qu'elle avait conservé soigneusement. Après la troisième sonnerie, quelqu'un répondit.

— Il ne faut pas revenir ici. Dans ma boutique. Des policiers vous recherchent. Je voulais que vous le sachiez.

Un long silence se fit à l'autre bout du fil. Puis l'homme répondit calmement :

— Merci. Ne me téléphonez plus jamais. Et effacez ce numéro de téléphone dès que j'aurai raccroché. Vous m'avez bien compris?

— Bien sûr. Je voulais juste vous prévenir. Car vous êtes quelqu'un de dévoué pour les autres. Je ne voudrais pas que vous ayez des ennuis.

— J'en aurai si vous ne faites pas ce que je vous dis.

Puis la ligne fut coupée. La vendeuse exécuta à la lettre ce qu'il lui avait demandé.



«Après tout, cet homme affable, qui lui donnait des pourboires généreux, pensa-t-elle, pouvait bien faire ce qu'il voulait avec ses fleurs. Mais mieux valait l'éloigner de son commerce avant que ces policiers mettent le nez dans ses affaires à elle, en demeurant trop longtemps autour de sa boutique.»

Un air satisfait sur son visage ridé, elle revint vers la fenêtre et vit qu'une seule patrouille demeurait sur place, plus loin dans la rue. Elle eut un petit sourire forcé. «Ils vont attendre ici pour rien. Il ne reviendra pas. Heureusement qu'il me téléphonait toujours avant de passer pour que je prépare ses commandes. Sinon je n'aurais jamais pu le prévenir.»

Elle rejoignit ses employées qui terminaient les bouquets à livrer dans l'après-midi. Les voyant occupées, elle se dirigea vers une serre dissimulée dans la pièce du fond pour y ajuster l'éclairage. Sur les murs, la moisissure formait des volutes noires.

Debby courait depuis une dizaine de minutes déjà et son souffle avait atteint un rythme régulier, alors que ses chaussures foulait avec souplesse le sentier Salish, qui traversait le centre du parc régional Pacific Spirit.

Son sens de l'orientation hors du commun, comme lui avait déjà mentionné son policier de mari, lui permettait de se diriger précisément en direction de l'Université de la Colombie-Britannique, située tout au bout de West Point Grey, un quartier huppé de Vancouver.

La jeune femme avait décidé de parcourir une dizaine de kilomètres dans cette forêt magnifique où les promeneurs et cyclistes étaient nombreux à profiter de la beauté des sentiers encastrés entre Marine Drive et University Boulevard. Elle avait recommencé à s'entraîner en vue d'une compétition qu'elle n'avait jamais réussi à remporter, une épreuve comportant une médaille qui manquait dans sa carrière de sprinteuse.

Mais il n'y avait pas foule ce matin-là, constata à regret la répartitrice, qui n'avait en fait rencontré qu'un seul promeneur depuis qu'elle s'était aventurée dans le parc.

Est-ce que la mauvaise réputation du parc avait fait son chemin ou était-ce simplement les examens annuels à l'université qui obligeaient les étudiants à rester confinés à l'intérieur, entre leurs bouquins et les classes de rattrapage?

Debby se rappela cette mère de famille, assassinée ici même dans le parc, avec un objet contondant. On avait retrouvé son corps dans un sentier. Peut-être celui-là même qu'elle foulait en ce moment. Un frisson la parcourut alors qu'elle regarda avec nervosité autour d'elle. La police n'avait jamais retrouvé son agresseur, qui était toujours libre huit ans après le crime.

Elle se souvint aussi de cette étudiante de UBC qui avait été agressée par un homme récemment, dont on avait pu faire un portrait-robot. L'homme ne l'avait pas violée, mais l'avait poussée par terre, avec suffisamment de force pour la blesser. L'étudiante s'en était tirée avec des contusions et une belle frayeur.

Debby, désormais inquiète et se sentant isolée, décida de bifurquer sur le sentier Council, afin de sortir plus vite de la forêt et de retrouver la civilisation dans un quartier résidentiel proche. « Tant pis pour les dix kilomètres, pensa-t-elle, je les ferai une autre fois, lorsqu'il y aura des promeneurs dans le parc. »

Elle longea une grande forêt pluviale ancestrale faiblement éclairée par les rayons du soleil qui traversaient péniblement la canopée, formée par une centaine d'arbres aux troncs enrobés de mousse verte. Ils surplombaient des carcasses d'arbres ensevelis sous un épais tapis de feuilles et de lichens, où grouillaient des bestioles de toutes les couleurs.

Debby, subjuguée par la beauté surréelle du paysage, oublia le parcours plein d'obstacles qu'elle empruntait et trébucha sur une racine. Elle rétablit son équilibre de justesse en s'accrochant à une branche d'arbre, mais s'écorcha le mollet au passage sur une arête saillante du rocher. Elle retint un juron et s'arrêta pour examiner l'égratignure. La blessure saignait, mais c'était superficiel. Debby se

redressa et allait poursuivre sa route lorsqu'elle constata un silence inhabituel dans la forêt. « Il y a quelques minutes, se dit-elle, les oiseaux chantaient. Ils se sont tus. Il y a un prédateur dans les environs, on dirait. »

Pas très rassurée, elle entendit soudain les cris stridents et répétés des geais de Steller, qui semblaient l'avertir d'un danger.

SHAAAK! SHAAAK! SHAAAK!

Puis le silence se fit. Profond, anormal, inquiétant. Comme si tous les animaux retenaient leur souffle en même temps.

La jeune femme ne sut jamais ce qui la décida à se terrer d'un seul bond dans un grand arbre creux, qui tournait dos au sentier, mais qu'elle avait aperçu un peu plus tôt au détour de la route. Était-ce l'envol soudain et inhabituel à cette heure du jour d'une chouette tachetée, pressée de quitter les lieux, ou l'ombre de ces deux aigles qui survolaient la forêt en fixant de leurs yeux perçants un point qu'elle ne pouvait pas voir de l'endroit où elle se trouvait? Au même instant, deux gros écureuils gris détalèrent à toute vitesse au sommet d'un grand arbre, cherchant à fuir un invisible danger en lançant des sifflements affolés et en remuant frénétiquement leur queue.

La forêt parlait.

Debby, obéissant à des réflexes inexplicables, s'enfonça plus profondément encore dans cette caverne naturelle. Puis elle ne bougea plus. Au bout de quelques minutes, retenant son souffle, elle entendit des branches craquer et des pas lourds s'enfoncer lentement dans le terreau du sentier. Un bruit de respiration tout près de l'arbre où elle se trouvait la pétrifia. L'homme, car il ne pouvait s'agir que d'un homme, s'était immobilisé.

Puis des sanglots retentirent sous le couvert des arbres. Des pleurs de gamin. D'un enfant perdu dans la forêt.

Elle faillit sortir de sa cachette pour fuir à toutes jambes. Mais son instinct lui disait qu'elle n'y arriverait pas. Les pas lourds qu'elle avait entendus n'étaient pas ceux d'un enfant, mais d'un adulte corpulent. Et ces pleurs désespérés ceux d'un homme mentalement dérangé. Il ne fallait pas qu'il la trouve. À aucun prix.

La forêt continuait d'être silencieuse. Même les grillons s'étaient tus. Une menace latente était bel et bien présente et planait sur le parc, où les ombres s'allongeaient avec le coucher du soleil. Debby sursauta. Des frottements sur le sol. L'homme devait être étendu par terre. Des haut-le-cœur, suivis de vomissements violents lui confirmèrent que cet homme était très malade. Tous les sens en éveil, Debby attendait la suite, tentait de comprendre ce qui se passait, divisée entre son désir de se porter à son secours et cette petite voix intérieure qui lui criait de ne pas se montrer.

Soudain, une sorte de puanteur inexplicable, venue de nulle part, envahit son habitacle. Mais d'où pouvait bien provenir cette odeur de décomposition? Terrorisée, Debby se préparait à devoir fuir et à courir de toutes ses forces. À deux pas maintenant de l'arbre où elle se terrait, elle entendit des gémissements, qui devinrent rapidement des hurlements atroces qui se répercutaient à travers la forêt.

Au bout de plusieurs minutes, alors que la nuit commençait à tomber, le silence revint.

Debby savait qu'il se faisait tard et que son mari devait commencer à s'inquiéter terriblement. Il ne savait même pas où elle était. Personne ne savait où elle était.

Alors qu'elle allait sortir prudemment de l'arbre, elle entendit un bruissement sur les feuilles du sentier : des pas se dirigeaient dans sa direction. Elle figea sur place.

Puis un murmure, une plainte, portée par le vent qui se levait.

« Je vais devoir encore me purger... »

Des cris lugubres de corbeaux jaillirent soudainement avec force des profondeurs de la forêt. Les sons stridents étouffèrent à moitié les dernières paroles menaçantes que l'homme proféra d'une voix rauque en maudissant le ciel et qui se répercutèrent entre les grands arbres.

« CROÂ... CROÂ... fois... CROÂ... mariée... CROÂ... tache... CROÂ...CROÂ... »

Dans la pénombre, le cœur battant avec violence dans sa poitrine, Debby vit un homme corpulent s'éloigner en titubant sur le sentier. Alors que le soleil se cachait complètement à l'ouest, la lourde silhouette lui rappela vaguement quelqu'un. La dernière chose qu'elle remarqua fut un bouquet de fleurs blanches qui dépassait de son sac à dos.

Jill attendait depuis un quart d'heure lorsque la réceptionniste vint s'excuser de la part du conseiller qu'elle devait rencontrer.

— Je suis vraiment désolée, madame Zeidler, dit-elle l'air ennuyé, mais nous allons devoir reporter votre rendez-vous. Monsieur Allan est indisposé. Il ne pourra vous recevoir.

— Bon. Très bien. Et quand pourrai-je le rencontrer?

— C'est difficile à dire. Je vais vous rappeler dès que je pourrai lui parler.

« C'est bien étrange, tout ça, pensa Jill, qui n'était pas du tout désolée de ne pas rencontrer le gros bonhomme désagréable. »

Elle se retrouva dehors avec bonheur, heureuse de pouvoir passer du temps avec Rachel, qui l'attendait dans un café voisin.

Les deux amies avaient projeté de se rendre à Vancouver pour magasiner un peu et se payer du bon temps, après des semaines d'épreuves difficiles, tant pour Jill qui tentait de refaire sa vie, que pour Rachel, qui ne savait plus trop où elle en était avec la sienne.

Jill poussa la porte du café et son visage s'illumina en apercevant celle qui était rapidement devenue sa meilleure amie.

— Tu veux un café ou on le prend à Vancouver ?

— J'en ai déjà pris deux, répondit en riant Jill. Je préfère attendre que l'on soit sur la rue Robson ou Grandville. Il y a tellement plus de commerces intéressants que dans cette ville de banlieue éloignée de Maple Ridge.

Les deux femmes discutèrent à bâtons rompus tout au long du trajet qui ne leur prit que trente-cinq minutes, puisqu'elles avaient choisi d'emprunter la Transcanadienne, bien après l'heure de pointe.

— As-tu pas mal tout rangé dans ton nouvel appartement ?

— Tu sais, je n'avais pas tellement de choses, répondit Jill en riant. Mais oui, les boîtes sont vidées et Loren va pouvoir s'installer demain soir dans sa nouvelle chambre. Je suis vraiment heureuse, ajouta-t-elle, les yeux brillants.

— J'emmènerai les filles demain après l'école et je pourrai ainsi voir comment tu as tout décoré avant de vous laisser, Loren et toi, profiter de votre première soirée en famille depuis longtemps, ajouta Rachel avec un sourire affectueux.

Elles arrivaient au centre-ville de Vancouver. Comme l'heure du lunch approchait, Rachel décida de stationner la voiture près des rues Burrard et Smithe. Elles se dirigèrent vers la roulotte du Japadog, qui offrait ses fameux hot-dogs version japonaise dont tous les Vancouvérois raffolaient, ou qu'ils avaient goûté au moins une fois, à défaut de les aimer. Un Térimayo à la main, Rachel et Jill allèrent s'asseoir sur un petit banc de parc, savourant chaque bouchée de saucisse débordant d'algues assaisonnées de sauce teriyaki et de mayonnaise.

Une fois rassasiées, les deux femmes marchèrent en direction de la rue Robson et se retrouvèrent en quelques minutes devant Robson Square, où l'on pouvait patiner



l'hiver sur la seule patinoire couverte, protégée de la pluie. Depuis plusieurs semaines, la glace avait fondu et les jeunes y pratiquaient leurs danses en vue des spectacles de fin d'année. Le soleil dardait ses rayons sur la partie piétonne de la rue Robson, entre les rues Howe et Hornby, au grand plaisir des passants qui aimaient flâner dans ce secteur de la ville, discuter avec les manifestants du jour qui exprimaient leurs revendications à grands coups de pancartes et de discours sur les marches du Musée des beaux-arts de Vancouver.

Jill et Rachel s'approchèrent d'une table occupée par un Autochtone qui vendait des bijoux aux promeneurs. Rachel vit un grand collier au bout duquel pendait une plume d'aigle, en bois sculpté.

— Ce collier est magnifique, dit Rachel avec un sourire au vieil homme au visage sillonné de rides.

— Vous devriez le prendre. Vous allez d'ailleurs en avoir besoin, ajouta-t-il, alors que le visage interloqué de Rachel trahissait sa surprise.

— Ah bon ? C'est un très bel ouvrage. Combien coûte-t-il ? demanda Rachel, qui sortait déjà son portefeuille.

— Je vous l'offre, en fait. Sinon l'aigle ne vous sera d'aucun secours, dans cette galère où vous vous êtes engagée. Je vous en fais cadeau. Vous m'achèterez autre chose plus tard. Ne vous inquiétez pas : l'univers compense toujours les dons. Rappelez-vous, dit-il rapidement en se tournant déjà vers une autre cliente, vous aurez à faire un choix. Et l'aigle vous donnera la force de vivre avec ce choix.

Rachel multipliait les remerciements, mais l'homme lui avait déjà tourné le dos. Elle chercha des yeux Jill qui était demeurée sur le banc et la rejoignit en lui racontant avec animation ce que le vieil homme lui avait dit.

— C'est étrange, c'est comme un peu mystique tout ça. Cet homme t'a parlé de ton avenir comme s'il le voyait. Ces Autochtones des Premières Nations ont des pouvoirs que nous ne comprenons pas toujours très bien.

Rachel, qui n'avait pas encore confié à son amie sa rencontre et son attirance pour Nicolas, n'ajouta rien de plus. Elle savait pertinemment qu'elle aurait bientôt un choix à faire. Et que cet homme avait non seulement le pouvoir de déceler ces choses, mais qu'il lui avait donné un talisman pour l'aider dans son périple amoureux.

Elle rangea le collier avec précaution dans son sac à main, puis les deux femmes se promenèrent sans but jusqu'aux marches qui conduisaient au café du musée, situé plus haut sur le toit. Une femme âgée, vêtue d'un pagne multicolore et coiffée d'un voile à paillettes dorées, les tira de leur rêverie.

— Dix dollars et je vous tire les lignes de la main.

— Merci, c'est gentil, peut-être une autre fois, dit Rachel, encore sous le choc des paroles de l'Autochtone.

Mais Jill sortait déjà dix dollars de son sac, avec un clin d'œil malicieux à l'endroit de Rachel. Elle tendit l'argent à la vieille femme qui lui agrippa la main avec ses longs doigts crochus. Dans le ciel, des mouettes criardes survolaient la place. La diseuse de bonne aventure prit soudain un air grave et tendu. Rachel et Jill se regardèrent sans mot dire.

— Je dois vous avertir. Une menace, une très grande menace s'approche de vous.

— Ça suffit, intervint rapidement Rachel. On en a assez eu pour la journée, dit-elle à l'intention de Jill. Comme si on avait besoin de se faire peur. Non, mais vraiment!

Rachel tira sur le bras de son amie, mais la vieille femme resserra sa poigne en regardant Jill qui regrettait déjà son argent.

— Évitez les endroits isolés. Évitez de vous retrouver seule. Oh mon dieu ! Il sait qui vous êtes ! Il est ici. Il vous voit toutes les deux. Vous n'êtes pas à l'abri !

Jill regarda autour d'elle, inquiète, alors que les promeneurs s'arrêtaient, intrigués par la scène, se demandant s'il y avait lieu d'appeler la police.

Jill réussit à libérer sa main et recula de quelques pas en regardant Rachel avec stupéfaction.

— Il sait où vous habitez ! Il vous a choisie. Fuyez... fuyez... Recherchez la protection des coyotes !

Jill et Rachel quittèrent rapidement la rue piétonne, bousculant au passage un homme corpulent qui renversa sa bouteille d'eau minérale sur la chaussée.

Après avoir retrouvé leur souffle et leurs esprits, alors qu'elles revenaient en marchant vers la voiture, elles furent soudainement prises d'un fou rire irréprensible devant la situation cocasse qui venait de se produire.

Rachel, pliée en deux, pleurant de rire, et Jill, se tenant les côtes, incapable d'arriver à parler, mirent plusieurs minutes à se calmer, devant les passants amusés.

— Elle disait : Fuyez... fuyez... fuyez...

— ... il vous a choisie... hahaha !

— Et les coyotes sont censés nous protéger...

Finalement, à bout de force, fatiguées d'avoir tellement ri, les deux amies se prirent par la taille et marchèrent enlacées jusqu'à la voiture.

Une fois au volant, Rachel, redevenue silencieuse, jeta un œil sur sa compagne, se demandant quelle crédibilité la jeune femme avait accordée aux paroles de la médium.

Elle n'a pas besoin de ça en ce moment, elle est déjà assez vulnérable avec ce qui lui arrive.

Rachel s'engagea sur l'autoroute, en songeant au vieil Autochtone, convaincue qu'il l'attendait pour la prévenir et lui offrir une protection spirituelle. Il l'avait confiée à l'aigle, la force et la clairvoyance durant les épreuves. Elle revit en pensée la voyante et ressentit un malaise. Car elle ne pouvait oublier un vieux dicton : si ces gens vous volent sans scrupules, ils annoncent habituellement des choses positives. Elle prit la direction de l'est, où se profilaient de gros nuages noirs, persuadée qu'il y avait bien plus qu'une parcelle de vérité dans toute cette histoire.

La pente était des plus escarpées dans cette portion du Grouse Grind que Nicolas avait décidé de grimper à la course pour se défouler. Le policier, bien qu'en excellente forme, transpirait à grosses gouttes, tout en maintenant le rythme, une ou deux marches à la fois. Le sentier montait sur près de 3 km de long pour atteindre une hauteur de 1127 mètres à l'arrivée sur la montagne Grouse. Un parcours de randonnée de haut niveau, mais accessible à tous les sportifs.

Des records de vitesse avaient été battus et Nicolas tentait de faire sa marque. Alors que la moyenne pour compléter la randonnée se situait autour d'une heure et demie, les athlètes grimpaient les 2 830 marches naturelles ou de bois et de pierre en l'espace de trente minutes.

Ce matin-là, le sentier était pratiquement désert. Nicolas se félicita de s'être levé très tôt et surtout d'avoir choisi une journée où la température incertaine en avait certainement découragé plusieurs. « Il ne fallait jamais faire cette randonnée, pensa le policier, par une journée ensoleillée, car alors il y avait une foule nombreuse tout le long du parcours. » Dieu sait comme il détestait être interrompu dans sa course. L'an dernier, se rappela-t-il, 150 000 personnes avaient escaladé le Grouse Grind. C'était devenu

un incontournable pour les visiteurs, dont la plupart, grimaça Nicolas, n'étaient ni entraînés ni correctement vêtus et chaussés pour tenter l'épreuve.

Il faillit glisser sur un tapis de mousse et retrouva son équilibre de justesse. Ce secteur est trempé, constata le policier, qui ralentit un peu. Il leva la tête pour admirer la canopée où des bouts de ciel gris apparaissaient. Paresseusement étendu sur une grosse branche de sapin, un raton laveur, de ses yeux masqués, le considérait avec attention. Une pluie fine vaporisait doucement les grands arbres qui, telles d'immenses sentinelles, régnaient sur les sentiers en contrebas, filtrant la lumière, créant des ombres fantastiques parsemées de petits rayons de soleil. Le brouillard surgissait parfois en longues nappes pour aller caresser les fougères gigantesques, créant dans l'air humide aux odeurs de résineux une ambiance unique : on se serait cru au tout début de la création du monde.

Nicolas aperçut une affiche qui indiquait la mi-parcours. Il jeta un bref coup d'œil à sa montre et poussa un juron. Il n'y arriverait pas. Pas de record personnel battu cette fois. Il avait encore mis trop de temps dans la première partie de la randonnée. « Tant pis. Je vais juste la compléter pour aujourd'hui », ragea le policier.

Au bout de quelques minutes, la tension qui l'avait porté pour réussir sa course diminua pour faire place à la satisfaction de courir pour le plaisir. Un grand bien-être l'envahit, alors que l'adrénaline continuait de pousser ses muscles à fond, telle une machine bien huilée. Comme il le faisait dès qu'il était désœuvré, il se mit à penser à Rachel, avec sa chevelure rousse, ses grands yeux verts tourmentés et son esprit combatif. Une image gravée dans son esprit qu'il ne voulait pas chasser. « Que faisait-elle en ce moment ? » se demanda-t-il. Il avait entendu dire qu'elle était de retour au

travail. Journaliste à la CBC. Il devait la revoir. Mais avec cette enquête, ses moments de liberté avaient été réduits au minimum. Il devait absolument trouver un moment pour la rencontrer à Vancouver. Ou ailleurs.

Une idée commença lentement à prendre forme dans son esprit. « Pourquoi ne pas l'inviter dans cette oasis de tranquillité aux eaux thermales de Harrison Hot Springs, ce charmant hôtel de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, installé dans la Vallée du Fraser. Ils se promèneraient tous les deux pendant des heures dans les montagnes avoisinantes, se détendraient dans les eaux sulfureuses des piscines de l'établissement, dégusteraient les mets savoureux du restaurant 5 étoiles Copper Room. En soirée, rêva-t-il, ils vivraient la magie du jardin aux statues dont la légende raconte qu'elles se retournent sur votre passage lorsqu'elles sont éclairées par des rayons de lune. Nicolas sourit à cette évocation. Il pressentait qu'il ne serait pas facile de la convaincre de l'accompagner dans ce village isolé. « Mais, conclut le policier, qui commençait à apercevoir le ciel et la fin du trajet, mieux vaut encore essayer un refus que de subir une série continue de jours éteints, sans passion. Comme ceux qui étaient les siens, pour le moment. »

L'ombre d'une femme passa devant la fenêtre.

Elle s'était assise sur un sofa du salon après avoir fermé les rideaux au tissu fin, qui ne la protégeait pas du tout des regards. Il se mit à rire méchamment. C'était souvent le cas. Les femmes se croyaient à l'abri, mais elles ne pensaient pas au spectacle qu'elles donnaient aux passants dans la rue, en se pavanant devant une fenêtre sans persiennes, vêtue d'un déshabillé léger, sous un éclairage tamisé. « Heureusement pour elle, ricana-t-il, des promeneurs, il n'y en avait pas ce soir dans cette rue isolée et mal éclairée. » Il était seul et il se délectait de ce qu'il voyait à travers la vitre.

Bien installé dans sa camionnette, protégé du regard du voisinage par le feuillage de grands arbres, il ne risquait pas d'être découvert. Et si jamais cela arrivait, il pourrait toujours dire qu'il faisait une petite sieste avant de reprendre la route.

Il reprit ses jumelles qu'il avait posées sur le siège pour avaler goulûment un sandwich attrapé dans un 7-Eleven. Elle était belle, cette fille mince aux longs cheveux. Une peau de soie. Et des yeux magnifiques qu'il ne voyait pas, mais qu'il se rappelait. Un morceau de choix.

Il avala d'un trait plusieurs rasades de Coke diet. Il lui fallait se mettre un peu au régime. Il avait pris du poids et



n'arrivait plus à reprendre son souffle lorsqu'il devait courir en forêt.

Un sourire mauvais étira son visage ingrat.

Il avait raté son coup la veille. La fille s'était volatilisée. Puis il avait fait une nouvelle crise. Il allait devoir trouver de l'aide pour calmer ces crises qui lui faisaient perdre le contact avec la réalité. Il perdait connaissance de plus en plus souvent. Il devait bien y avoir un médicament pour calmer ces crises d'anxiété. Il aurait dû écouter sa mère qui lui répétait d'aller voir un médecin. Mais voilà, elle n'allait plus jamais lui casser les oreilles avec ça. Car il l'avait fait taire pour de bon.

Un mouvement devant la fenêtre lui fit reprendre ses jumelles précipitamment. Une fillette était maintenant assise devant le téléviseur et semblait discuter avec animation.

« Voilà sa fille, dit-il à haute voix. Elle en parle tout le temps. Ça porte sur les nerfs. »

Il étudia la scène un moment, surpris de découvrir les marques d'affection qu'une mère pouvait accorder à une enfant. Il rit de les voir soudain s'amuser sur le divan, la mère chatouillant la petite fille qui tentait de s'enfuir en riant aux éclats. Il ne se souvenait pas d'avoir été taquiné ainsi pour le plaisir par ses parents. La suite des choses l'intéressa davantage, lorsqu'il vit la femme prendre sa fille par le bras, se pencher vers elle et l'embrasser doucement.

Il attendit, en vain. Elle ne la frappait pas... Il s'attendait à ce qu'elle lui décroche une taloche, ou encore qu'elle lui lance des objets ou lui crie des obscénités. Mais non, tout semblait très calme entre cette mère et sa fille. Il hocha la tête. Bon. Elles doivent avoir une bonne journée, ça arrive.

La mère et l'enfant quittèrent la pièce, la lumière s'éteignit. Il demeura seul, dans la camionnette, avec ses pensées. « Elle ne vaut sans doute pas mieux que toutes celles avec qui j'ai passé du temps avant elle », déclara-t-il. Et puis, pensa-t-il, cette fillette doit avoir aussi un père. Il s'occupera d'elle lorsque j'en aurai terminé avec sa mère.

Il démarra son véhicule et quitta le quartier, sans remarquer la voisine d'en face qui l'épiait depuis un moment.

Rachel, d'un regard circulaire, fit le tour de la salle des nouvelles, qui se réveillait lentement. Il était encore très tôt. Les premiers employés s'installaient machinalement à leur bureau, ouvraient rapidement tous les systèmes et commençaient à faire le tour de l'actualité sans grand enthousiasme. Sur les écrans, le bal des mauvaises nouvelles reprenait. Les chefs d'antenne des différentes stations de la province diffusaient déjà des chiffres alarmants concernant le nombre de fusillades qui s'étaient produites dans la région au cours des derniers mois. La ville la plus touchée : Surrey. Dans la salle, les journalistes avaient l'habitude de demander en plaisantant où étaient les vestes pare-balles avant de se rendre à Surrey pour y faire un reportage. Mais des villes comme Abbotsford, Mission, Langley et Coquitlam commençaient à détrôner la capitale des fusillades.

Les choses avaient changé en l'espace de très peu d'années et les membres de gangs s'établissaient un peu partout désormais, démenageant avec eux les règles du jeu de ce monde violent. Une photo du chef des Red Scorpions, qui attendait son procès en prison, apparut à l'écran de CTV News. Rachel reconnut aussitôt l'ex-mari de Jill et se demanda si elle regardait la télé en ce moment. « Il était

probablement trop tôt», se rassura-t-elle, et elle devait aller reconduire sa fille à l'arrêt d'autobus après avoir passé une belle soirée dans leur nouvel appartement.

Les écrans au plafond affichaient maintenant une nouvelle de dernière heure : une commerçante chinoise de Vancouver avait été retrouvée morte dans sa boutique de fleurs. Un fait divers parmi tant d'autres qui survivrait à peine jusqu'au lendemain.

Tous les agents étaient sur le qui-vive, car le tueur avait interrompu ses sinistres activités depuis maintenant plusieurs jours. Dans la salle s'élevait le bourdonnement incessant des discussions des enquêteurs, impatients de mettre la main au collet du tueur en série. La tension au sein des troupes était visible. Et personne n'avait la moindre idée de l'endroit où le tueur allait frapper, à quel moment il allait le faire et comment empêcher qu'il ne fasse une nouvelle victime. Mais c'était imminent. Tous le sentaient.

Un peu à l'écart, trois policiers discutaient vivement dans un coin de la salle.

— Elle est morte vraisemblablement par strangulation. Le rapport d'autopsie nous le dira. Mais les contusions qui se dessinent d'heure en heure autour de son cou sont assez évidentes, selon les médecins légistes.

François, dans un état second, tentait de maintenir son attention, alors que les voix discordantes de Tony et Marshall résonnaient dans son cerveau fatigué. C'est lui qui, le dernier, avait parlé à la propriétaire de la boutique de fleurs. Elle avait été tuée quelques heures plus tard, peut-être même en après-midi, alors que des policiers montaient la garde quelques mètres plus loin, devant son magasin.

— Elle n'était pourtant pas seule dans la boutique...

— On a rien pu obtenir de sa mère. Va falloir attendre l'interprète. Elle ne dit pas un mot d'anglais. Et elle est sous le choc, mais l'employée qui travaille pour elles affirme qu'elles ont toutes deux dû quitter la boutique pour aller livrer des fleurs et que la propriétaire s'est retrouvée seule pendant une heure et demie. C'était largement suffisant pour commettre un homicide.

— Mais comment le tueur a-t-il pu passer inaperçu devant les policiers de Vancouver ?

— Il s'est introduit par l'arrière-cour, répondit Tony. Il y a des traces d'effraction. La femme n'a eu aucune chance.

— Vous croyez que ç'a quelque chose à voir avec notre enquête, demanda François, qui avait peur de la réponse.

— Si j'en crois votre rapport, Racine, elle ne vous a pas tout dit. Elle semblait réticente et ne souhaitait pas que l'on enquête sur ses activités illégales. En tout cas, quelqu'un avait intérêt à la faire taire. Mon intuition me dit que cette femme en savait trop.

— On a d'ailleurs retrouvé une importante culture de cannabis au sous-sol de l'édifice, ajouta Marshall, avec tout l'éclairage artificiel et les ventilateurs nécessaires pour ces plantations.

— Disons que l'odeur qui sortait du soupirail nous avait déjà lancé sur une piste, avant même de découvrir le corps de la victime.

François se remémorait mentalement la conversation qu'il avait eue avec la marchande.

« Elle n'avait pas caché qu'elle ne faisait pas toujours de facture à certains clients. En fait, elle avait sans doute tenté de le lancer sur cette piste, histoire de camoufler ses autres activités, beaucoup plus lucratives. Mais pourquoi vouloir tuer cette femme ? Pas pour le cannabis », se dit François.

Comme s'il devinait ses pensées, Marshall poursuivit :

— Rien ne semble avoir été volé ou déplacé ni dans la cave ni sur l'étage. L'argent de la caisse était toujours là. Et le cannabis n'a pas été touché. Par contre, impossible de retrouver le cellulaire de la victime. L'employée m'a confirmé que la propriétaire le portait toujours sur elle.

— François, conclut Tony, il semble que ta visite ait quelque chose à voir avec la mort de cette femme. Elle connaissait peut-être mieux le client qui lui achetait des bouquets de fleurs blanches qu'elle a bien voulu te le dire.

— Même la manière avec laquelle elle a été assassinée semble porter la signature du tueur en série, ajouta Marshall. Il n'utilise que la strangulation ou l'asphyxie. Mis à part les couteaux. Il avait aucune raison de faire souffrir cette femme. Il l'a donc simplement éliminée, comme il savait le faire.

— Mais rien n'est certain. Comment pouvez-vous être convaincus qu'il y a un lien entre le tueur en série, notre enquête et cette commerçante ?

François refusait de croire qu'il avait pu involontairement entraîner la mort de la femme.

Tony jeta un regard appuyé en direction de Marshall avant de répondre :

— L'employée jure qu'elle a vu la propriétaire épingle ta carte de visite sur le tableau d'affichage derrière son comptoir avant de les rejoindre dans la salle pour y préparer des bouquets. Lorsqu'elles sont rentrées après les livraisons, elles ont découvert son corps inanimé et ont appelé la police. Les agents leur ont demandé de faire le tour pour voir si quelque chose manquait. L'employée a tout de suite remarqué que ta carte de visite n'y était plus.

— Oui, mais elle a pu tomber...

— Et elle n'était ni dans la poubelle ni sur le sol.

Il marqua un temps d'arrêt puis lança d'un trait :

— Sans compter, François, qu'il manquait un bouquet de fleurs blanches sur les présentoirs.

\* \*  
\*

La sergente Lucy Campbell de la police de Vancouver, assise à son bureau, avait écouté sans l'interrompre le sergent-major Greg McLeod, impressionnée par le sang-froid dont il faisait preuve, étant donné les événements malheureux survenus récemment dans sa famille et les situations dramatiques qui continuaient de se multiplier. Lorsqu'il eut terminé le long récit du cauchemar vécu par son épouse, qui avait dû se cacher d'un rôdeur en plein jour, dans un parc de Vancouver, elle réfléchit pendant quelques secondes, en mordillant le bout de son stylo.

— Je vais envoyer des patrouilles se promener dans le secteur, Greg, mais je ne crois pas que l'on reverra jamais cet individu dans le parc.

— Ma femme était vraiment sous le choc, vous savez, et les détails qu'elle a donnés sur les agissements de cet homme sont assez terrifiants. Il semble très malade, émotionnellement parlant. Ne pensez-vous pas qu'il pourrait être lié aux agressions survenues dans le parc Pacific Spirit ?

— Tout est possible, Greg, on ne peut rien écarter pour l'instant.

Greg, un peu courbé sur sa chaise par habitude, en raison de son imposante stature, semblait hésiter en observant la policière. Puis il décida de lui confier ses appréhensions.

— Ma femme a décrit cet homme exactement de la même manière que l'ont fait tous ceux qui ont approché de près le tueur en série que nous recherchons.



Il marqua un temps d'arrêt puis reprit, décidé à aller jusqu'au bout :

— Embonpoint, chauve ou couronne de cheveux, désorienté et avec des comportements bizarres. Rappelez-vous Sylvia, la prostituée qu'il allait enlever. Les mots qu'il lui a chuchotés à l'oreille, la bague qu'il lui a donnée. Rappelez-vous son carnet de route, que nous avons retrouvé près d'un cadavre.

— Attendez... vous allez trop vite. Clarifiez vos pensées, Greg. Qu'essayez-vous de me dire ?

— Cette expression qu'il a eue, tout près du tronc d'arbre où ma femme s'était cachée.

— Quelle expression ?

— Il a dit qu'il devrait encore se purger.

Lucy Campbell déposa son stylo sur le bureau, les yeux rivés sur son collègue de la GRC.

— Avant de quitter les lieux, il a dit que cette fois la mariée devait être parfaite. Heu non... attendez... il a dit autre chose. Sans tache. Voilà, c'est ça. Il a dit que cette fois la mariée serait sans tache.

Les yeux écarquillés, Lucy Campbell prit le récepteur du téléphone et composa un numéro pendant que McLeod ajoutait :

— Et ma femme dit avoir vu un bouquet de fleurs blanches qui dépassait de son sac à dos.

— Si ce que vous dites est exact, Greg, votre épouse a failli devenir la dernière victime de ce malade.

Le visage consterné, elle se mit à donner des ordres pour que des agents surveillent toutes les entrées du parc Pacific Spirit.

— Vérifiez tous ceux qui y pénètrent ou qui en sortent et qui correspondent au signalement que je vous fais parvenir dès que j'aurai raccroché. Mais d'abord, je veux d'ici

trente minutes une équipe d'enquêteurs sur les lieux où cet individu a été vu. Isolez cette partie du parc. Nous allons fouiller minutieusement le sol pour trouver des indices. Oh... attendez un instant, je vous reviens.

Greg McLeod allait se lever, mais elle l'interrompit d'un geste, sa main libre masquant le récepteur.

— Greg, vous comprenez que nous aurons besoin de votre femme pour nous indiquer précisément où elle a vu cet homme. Vous croyez qu'elle se sentira capable d'y retourner ?

— J'imagine, elle a l'habitude puisqu'elle travaille au détachement. Je la sentais très nerveuse ce matin, mais je vais l'accompagner là-bas.

Lucy le remercia d'un sourire, donna quelques instructions à son invisible interlocuteur, puis raccrocha. Greg s'était levé.

— Vous allez trouver mieux que des indices dans ce sentier. Debby dit que l'homme a vomi.

Lucy, debout derrière son bureau, accusa le coup.

— Nous avons donc des preuves d'ADN. On est sur sa trace. Et il va se retrouver bientôt dans un cul-de-sac.

— L'ADN ne nous est d'aucun secours, tant qu'il n'est pas arrêté pour un autre crime.

— Il n'est pas fiché, on le sait, mais il pourrait l'être éventuellement. Et ce jour-là, on disposera de preuves en béton de sa présence sur les lieux du crime, avec témoins à l'appui et tout ce qu'il faut pour l'envoyer croupir en prison pendant vingt-cinq ans.

Le policier, la main sur la poignée de la porte, se retourna et fixa sa collègue d'un air grave.

— Vous croyez que c'est un hasard la rencontre de ma femme avec ce type dans le parc ?

— Que voulez-vous dire ?

— Hé bien, il m'est venu à l'esprit que peut-être...

Il avala sa salive difficilement et dut s'interrompre.

— À moi aussi Greg. J'espère bien que non, qu'il ne l'avait pas suivie. Parce qu'alors on va devoir la mettre sous la protection de la police.

— Vous croyez qu'il a établi des cibles? Mais comment la connaîtrait-il?

Lucy se tourna vers la fenêtre et observa les cerisiers chétifs qui tendaient leurs bras dégarnis vers le ciel. Le temps des fleurs était passé.

— Greg, si vous voulez un bon conseil, ne la laissez plus sortir seule sous aucun prétexte. Et mettez une patrouille devant votre maison vingt-quatre heures par jour.

Elle se tourna vers lui.

— Oui, je crois qu'il a établi des cibles et que votre femme correspond au profil de la mariée sans tache. Mais vous avez raison : la question est plutôt de savoir comment elle s'est retrouvée sur sa liste, si c'est le cas.

Greg serra les lèvres et sortit sans dire un mot.

Jill conduisait depuis plusieurs minutes en direction nord-est sur la route Victoria, qui devient la route Quarry alors qu'elle croise le sentier Gilleys. La jeune femme, chaudement vêtue d'un pantalon de course noir doublé de nylon, d'une veste imperméable bleu ciel et de chaussures spécialement conçues pour la randonnée hors sentiers, se félicitait d'avoir pu récupérer ces vêtements dans sa résidence, juste avant d'en être expulsée à jamais. « Comment aurais-je pu me payer un tel équipement ? » se dit-elle en jetant un regard sur le sac à dos déposé sur la banquette, qu'elle s'était procuré, alors qu'elle était la femme du redoutable chef de gang des Red Scorpions. Elle gara, dans le stationnement du parc Minnekhada, le véhicule d'occasion acheté avec l'argent de sa première paie.

Jill sortit en s'étirant, le corps courbaturé par le déménagement. Elle respira un grand bol d'air frais en souriant de son bonheur retrouvé. Sa fille et elle étaient de nouveau réunies et rien d'autre ne comptait. La petite poursuivait sa deuxième année avec enthousiasme dans son école de Maple Ridge où elle avait pu continuer sa scolarité malgré son déménagement à Coquitlam.

Jill mit son sac à dos sur ses épaules et verrouilla les portières.

«Loren semble avoir retrouvé son équilibre», se dit-elle. Elle-même avait pris une nouvelle routine de vie, entre ses cours à l'université et son nouveau travail de traduction qu'elle effectuait de l'appartement et qui payait bien. Il lui restait même du temps pour s'entraîner, comme cet après-midi, alors que Loren demeurait à l'école pour une partie de soccer. Elle regarda sa montre. Elle avait trois bonnes heures à perdre dans cette forêt située près de Port Coquitlam avant d'aller la chercher. Du haut de la montagne, lui avait-on dit, la vue de la rivière Pitt qui se jetait dans le fleuve Fraser était superbe. Mais aujourd'hui, elle n'aurait sans doute pas le temps de s'y rendre. Une autre fois peut-être.

La randonneuse pénétra dans la forêt humide et marcha prudemment sur les larges racines recouvertes de mousse qui avaient surgi du sol le long du sentier au fil des ans et qui rendaient le trajet périlleux. De nombreux arbres, incapables de résister à la dernière tempête qui s'était abattue sur la côte, avaient été arrachés et s'empilaient les uns sur les autres, de part et d'autre de la piste, au grand plaisir des insectes et des rongeurs qui y avaient élu domicile. Les promeneurs étaient nombreux à profiter de cette journée un peu maussade, mais sans averses.

Jill saluait ceux qu'elle croisait tout en gardant les yeux au sol par précaution. Elle constata qu'elle ne pourrait certainement pas courir sur cette piste instable et glissante. Le risque de chute était trop élevé et tous les randonneurs, qui marchaient avec précaution, semblaient l'avoir compris.

La pente s'accroît encore pendant un quart d'heure et Jill regrettait maintenant de s'être aventurée si profondément dans ce parc et d'avoir escaladé cette colline. En se retournant, elle se demanda comment elle arriverait à redescendre la pente où les racines visqueuses risquaient

de lui faire perdre pied à tout instant. Si elle avait réussi à grimper en s'accrochant ici et là aux branches d'arbres, elle se dit que la descente serait moins facile.

Elle consulta sa montre et décida de s'arrêter quelques minutes dans la petite clairière qui se dessinait à quelques mètres pour y boire le café qu'elle avait versé dans un thermos, avant de quitter son appartement. Quelques promeneurs, assis sur des pierres, reprenaient leur souffle. Deux enfants, entre huit et dix ans, dévoraient des sandwiches sous l'œil attendri de leur père, qui les surveillait en nettoyant ses chaussures boueuses avec un morceau de bois.

Jill regarda avec consternation ses propres chaussures, tachées de mousse et maculées de terre.

Le père de famille, un homme dans la quarantaine, athlétique, cheveux noirs et yeux sombres, la voyant tenter de nettoyer maladroitement ses chaussures, lui lança une petite baguette de bois en se moquant gentiment :

— Bonjour, je m'appelle Nathan. Tenez, prenez ceci. Vous en enlèverez au moins une couche. Ici, il ne faut pas trop s'en faire avec le *look*. L'important, c'est de demeurer sur les sentiers. La boue, avec nos températures pluvieuses, il faut faire avec, si on veut marcher en montagne.

En disant ces mots, il tendit le bras vers ses deux garçons qui, leur repas avalé, jouaient au sol sans se préoccuper de salir leurs vêtements. Il fit un clin d'œil amusé à Jill qui le trouva tout de suite très sympathique. Elle aima les fossettes qui creusèrent ses joues lorsqu'il dit en rigolant :

— Il me faudra résister à l'envie de les mettre dans la lessiveuse avec leurs vêtements en rentrant...

Il intervint cependant lorsque les garçons commencèrent à se rouler par terre en se bagarrant.

— Hé, les gars... allez-y doucement avec vos chandails neufs. On rentre tout juste de l'Arizona, expliqua-t-il à Jill,

en désignant les gilets des garçons qui secouaient la terre du sigle de l'équipe bien connue de la Ligue nationale de hockey. J'ai le même, ajouta-t-il, avec un sourire rayonnant.

Jill examina l'emblème rouge des Coyotes. Elle sourit gentiment aux enfants qui lui parlèrent de la partie de hockey à laquelle ils venaient d'assister. Jill écoutait distraitement. « Qui lui avait récemment parlé des coyotes ? »

Quelques promeneurs arrivaient en haut de la pente et s'installèrent un peu à l'écart pour se restaurer. Une femme et sa fille grignotaient des crudités et des noix. Deux hommes discutaient en riant tout en buvant une boisson énergisante. Un autre, assis sur un vieux tronc d'arbre, buvait de l'eau tout en s'épongeant le front où la sueur perlait.

Jill demanda à Nathan s'il y avait un moyen de rentrer au stationnement en contournant la colline, afin de gagner du temps. Le père de famille, tout en ramassant ses affaires, lui dit qu'il ne connaissait pas trop le sentier et que lui-même allait poursuivre la randonnée avec ses garçons. Il hésita, sembla vouloir lui demander quelque chose, se ravisa et lui souhaita une bonne promenade de retour. Puis, avec ses enfants, il s'enfonça dans la forêt en lui faisant un signe de la main.

Jill, demeurée seule, sirotait son café, savourant cet instant de solitude, bercée par les chants décroissants d'un groupe de marcheurs qui reprenaient leur route.

TAC-TAC-TAC-TAC-TAC

Des coups répétés attirèrent son attention. Elle leva la tête.

Perché sur un grand sapin de Douglas, un pic flamboyant, qui avait décelé une colonie de fourmis, perçait des trous dans l'écorce épaisse. La jeune femme admira le grand oiseau et s'amusa à l'imaginer tel un aristocrate

vêtu pour un gala, avec une queue-de-pie à pois noirs, surmontée d'un jabot noir, coiffé d'un petit chapeau rouge, ses yeux noirs maquillés d'un brun orangé, l'air très sérieux avec ses longues moustaches.

WICKA...WICKA...WICKA...

Le pic-bois s'était immobilisé. Il regardait dans la direction de la randonneuse, en émettant une série de cris d'alarme. Jill sortit de sa rêverie et constata qu'elle avait perdu la notion du temps. Elle sursauta lorsqu'une main se posa sur son épaule. Elle se leva brusquement en se dégageant, le cœur battant. Et recula devant le masque porté par l'individu corpulent qui se tenait devant elle sans parler. Son regard affolé parcourut la clairière. Les promeneurs avaient quitté les lieux.

Tout se passa ensuite très rapidement.

Elle poussa un cri lorsqu'il s'approcha d'elle. Il agrippa fermement son poignet, l'emprisonnant comme dans une tenaille de fer avec sa grosse main poisseuse, pendant qu'il la retenait fermement contre sa poitrine. Sa main libre écrasait la bouche et le nez de Jill, qui étouffait et se débattait de l'autre main.

Il l'entraîna de force à la lisière de la forêt, la plaqua au sol, l'immobilisant avec son genou, une main écrasant son visage, tout en baissant son pantalon. Jill, sous le choc, paralysée par la peur, tenta de crier, mais ne put émettre aucun son. Elle tenta de se dégager, mais tout le poids du mastodonte reposait sur ses hanches.

Avec terreur, elle vit son agresseur entrer dans une sorte de transe en gémissant, la tête basculant d'avant en arrière.

La jeune femme cherchait son air désespérément et tenta de mordre la main de son agresseur. Le manque d'oxygène commençait à faire ses effets. Les pensées de la jeune femme devinrent incohérentes.



Le vol précipité d'une dizaine de tourterelles qui se jetèrent dans les boisés dans de grands battements d'ailes lui firent reprendre ses esprits. Un cri de colère la réveilla tout à fait.

— Hé! Lâche-là, salaud!

Un randonneur marchait à grandes enjambées dans leur direction.

L'agresseur recula en remontant fébrilement son pantalon et s'enfuit en déboulant la pente, trébuchant sur les racines. Il disparut au détour du sentier.

Jill se relevait péniblement lorsque le promeneur accourut à son chevet. Elle reconnut Nathan, qui avait perdu toute sa sérénité et qui criait à ses deux enfants de rester où ils étaient. Puis il se pencha vers elle.

— Vous êtes blessée? demanda-t-il, en examinant son visage exsangue.

Il tira une couverture de son sac dont il enveloppa la jeune femme qui tremblait.

Jill, assise sur le sol, la tête entre les genoux, retrouva peu à peu son souffle.

Les enfants, inquiets et las d'attendre, étaient accourus et multipliaient les questions pour savoir ce qui s'était passé.

— Les enfants, laissez-la reprendre ses esprits. Allez jouer près du tronc d'arbre, là-bas. Mais il faut que je vous voie en tout temps. Ne vous éloignez pas de cet endroit.

Le ton qu'il employa ne laissait planer aucun doute. Les enfants comprirent qu'il venait d'arriver quelque chose de grave.

— C'est sûrement un voleur, dit le plus âgé à son frère. On va faire comme papa a dit. Viens avec moi.

Nathan aida Jill à s'asseoir sur une vieille souche. Son visage reprenait des couleurs. Il lui tendit sa bouteille

d'eau. Levant sur lui ses yeux affolés, Jill lui dit, entre deux sanglots :

— Je crois qu'il aurait pu me tuer.

— Je vais appeler la police, dit-il, pendant qu'il vérifiait ses signes vitaux. Il faut qu'ils arrêtent cet agresseur. C'est un individu dangereux.

Jill demanda l'heure, la voix angoissée.

— Il faut absolument que je parte. Sinon, je serai en retard et ma fille va se demander pourquoi je ne suis pas à l'école.

— Écoutez, dit Nathan, sur un ton qu'il voulait apaisant. Vous venez de subir une agression. Vous devez vous reposer un peu. Je vais vous raccompagner à l'entrée du parc. Mais prenez quelques minutes pour respirer. Vous arriverez à temps pour aller chercher votre fille.

Il hésitait encore à appeler une ambulance, puis se dit qu'il pourrait toujours le faire sur le chemin du retour. Il lui raconta qu'il avait trouvé un sentier qui contournait la pente raide et qu'il avait finalement décidé de revenir sur ses pas pour lui indiquer un trajet plus facile pour le retour. Il espérait qu'elle serait toujours en train de relaxer dans la clairière. « Je suis content maintenant de l'avoir fait, pensa-t-il, car dieu sait ce que cet individu masqué était capable de faire. »

En passant une main dans sa chevelure abondante, il vit les enfants s'avancer vers lui, un sac à dos à la main.

— On l'a trouvé près du tronc d'arbre. Quelqu'un l'a oublié...

Laissant Jill avec les garçons qui n'arrêtaient pas de parler, il s'éloigna un peu pour inspecter le contenu du sac. Mis à part une bouteille d'eau minérale à moitié vide, il n'y trouva qu'un grand tissu roulé qu'il extirpa du sac et déposa

sur le terreau. Hésitant, jetant un œil du côté des enfants qui racontaient des blagues à la jeune femme, il déroula précautionneusement le tissu sur le sol. Des couteaux de cuisine, de différentes grosseurs. Il ouvrit ensuite une à une les poches du sac à dos qui s'avèrent toutes vides, sauf une. Elle contenait du ruban gommé et de grands sacs de plastique. Avec une moue horrifiée, il remit tout le contenu du sac à dos dans la partie centrale qu'il referma rapidement, pressé de quitter les lieux. Il composa le 911. Il fallait qu'ils signalent l'attaque au détachement de la GRC de Coquitlam immédiatement. Sur un ton ferme, il appela ses fils qui le précédèrent dans le sentier pendant qu'il expliquait le plus calmement possible à Jill ce qu'il avait trouvé dans le sac abandonné.

— Ce sac n'a peut-être aucun lien avec l'homme qui m'a attaquée, suggéra Jill en regardant Nathan qui ne répondit pas.

Lorsqu'ils débouchèrent dans le stationnement, Jill passa un coup de fil à Rachel pour lui demander si elle pouvait aller chercher sa fille à l'école et la garder chez elle jusqu'au lendemain. Deux véhicules de la GRC surgirent au même instant dans le stationnement, suivis d'une ambulance. Nathan s'avança vers les policiers pour leur remettre le sac à dos pendant que les ambulanciers s'approchaient de la jeune femme pour examiner ses blessures.

\* \*

\*

Plusieurs heures plus tard, lorsqu'ils sortirent du détachement de la GRC, où ils s'étaient rendus pour faire leur déposition, la nuit était tombée.

— Vous savez, je me suis rendu compte que notre rencontre n'était peut-être pas fortuite. Et je ne voulais pas partir sans m'assurer de prendre vos coordonnées pour vous revoir. Si, bien entendu, vous êtes d'accord. Voilà la vraie raison pour laquelle je suis revenu dans la clairière.

Jill sourit.

— Vous m'avez probablement sauvé la vie. Bien que la police ne puisse confirmer que ce sac appartient bel et bien à mon agresseur.

— Les randonneurs ramassent leurs affaires habituellement. Lui a dû s'enfuir très vite et les outils transportés dans ce sac ont un lien avec le genre de crimes commis par cet agresseur.

— La police envisage de me faire surveiller. C'est un peu exagéré comme précaution, ne pensez-vous pas ?

Jill mordillait sa lèvre inférieure, signe d'intense réflexion et de grande tension.

— Pensez-vous vraiment que cet homme me connaît, qu'il sait où j'habite et qu'il m'aurait suivie dans ce parc ? C'est dément comme idée. Je ne peux pas le croire.

— Jill, vous allez me promettre d'accepter toute l'aide que la police vous a proposée, y compris celle d'une psychologue.

— Je sais. Je vais aller voir la psychologue. Mais pour la police, je suis désolée, je ne leur fais pas vraiment confiance. J'ai beaucoup souffert à cause d'eux.

— Mais votre amie n'est pas la femme d'un policier ?

— Oui, mais avec eux, c'est différent. Ce sont de vrais amis. Je dois d'ailleurs rentrer sans tarder, car elle attend

mon appel. Elle sait qu'il m'est arrivé quelque chose de grave aujourd'hui. Je ne veux pas l'inquiéter davantage.

— Ce malade vous a fait une vilaine coupure sur la joue, dit-il, en effleurant son visage de son doigt.

— Ce n'est rien. Une égratignure. Mon dos me fait davantage souffrir et mes côtes sont douloureuses. Les ambulanciers veulent que j'aie fait un tour à l'hôpital pour voir s'il ne m'a pas brisé une côte. J'irai cette nuit ou demain matin.

— Jill, téléphonez-moi pour me rassurer, dit Nathan en lui tendant sa carte.

Jill lui promit de le rappeler au cours des jours suivants, puis elle se dirigea vers sa voiture en boitant un peu. Nathan resta là à la surveiller jusqu'à ce qu'il ne voie plus qu'un point lumineux au bout de la route.

Les policiers parlaient tous en même temps. Voyant la conversation s'envenimer, le sergent-major intervint et tenta de calmer les esprits échauffés.

— Du calme, messieurs. Du calme, je vous prie. Personne ne vous demande de surveiller tous les parcs de la région. C'est du domaine de l'impossible. Chacun le sait.

Il considéra pendant quelques secondes la trentaine d'agents exténués qui se tenaient debout devant lui, vaillants soldats disposés à servir dans toutes les circonstances, mais qui arrivaient maintenant au bout du rouleau.

— Nous sommes tous épuisés. Mais la vie d'une femme, la prochaine victime peut-être, est en jeu, et une autre vie après elle. Car ce tueur ne va pas s'arrêter volontairement. Il en est incapable, mais dans sa folie meurtrière, il nous livre des indices. Nous devons faire preuve d'intelligence, d'ingéniosité, de vision. Nous devons neutraliser ce psychopathe. Ces femmes, qui risquent d'appartenir à votre communauté, peut-être votre famille immédiate, sont à la merci de notre capacité à intercepter ce tueur avant qu'il ne frappe de nouveau.

Le temps s'était arrêté. Un silence presque intolérable régnait dans la pièce où seul le tic-tac de l'horloge rappelait la course contre la montre qui s'était engagée quelques heures plus tôt.

— C'est une guerre inégale que nous livrons en ce moment. La région est immense. Le tueur sait où nous sommes. Si nous savons où il est passé, nous n'avons aucune idée où il se trouve présentement, ni surtout vers quel endroit il se dirige.

McLeod regardait ses agents, un à un, notant les cernes de fatigue sous les yeux, les rides qui s'étaient accentuées sur certains visages, les barbes naissantes, les chignons où des mèches de cheveux avaient glissé, les cols de chemise tachés sur des uniformes bleus qui n'étaient plus irréprochables. Il leur sourit avec affection.

— Pour l'instant, reprit-il, le tueur détient l'avantage. Mais dans une partie d'échecs, la pire erreur à faire est de relâcher son attention. Et c'est exactement ce qu'il est en train de faire. Il relâche son attention et multiplie les erreurs qui lui ont déjà coûté ses cavaliers et qui pourraient bientôt lui coûter ses fous, ses tours... sa reine et son roi.

McLeod observa l'effet de ses paroles sur son équipe, puis se tourna vers l'un de ses hommes, celui qui depuis le début travaillait sans se plaindre, avec acharnement, sans jamais se départir de son calme.

— Reprenons depuis le début, pour que tout le monde sache tout sur tout. Levac, dites-nous où nous en sommes.

Tous les visages se tournèrent vers Pierre Levac, certains un peu envieux du policier qui venait de recevoir l'approbation inconditionnelle du chef.

Pierre Levac prit un dossier sur l'une des nombreuses tables du quartier général qui exposaient tous les indices recueillis jusqu'à présent dans l'affaire du tueur en série.

— Commençons par les derniers événements. Cette attaque d'une femme hier dans un parc de Port Coquitlam. Deux témoins dans cet incident. La femme a été agressée, mais sauvée d'un viol ou pire, d'un meurtre, par l'arrivée

d'un promeneur qui s'est interposé et a fait fuir l'agresseur. Un sac qui lui appartient peut-être a été trouvé sur les lieux par le sauveteur. Vous avez son contenu sur la table, dit le policier, en pointant du doigt les objets suspects.

Tous les regards se tournèrent vers les couteaux, le ruban gommé et les sacs de plastique.

— Cet agresseur portait un masque et correspond à la description du tueur que nous recherchons. Nous pensons que cette femme était une cible. Mais peut-être n'avait-il pas l'intention de la tuer ce jour-là, puisqu'il portait un masque pour cacher son identité.

— Je rappelle qu'il s'agit de l'épouse de l'ancien chef de gang des Red Scorpions, arrêté par mon équipe, réagit immédiatement Tony, vexé d'avoir été mis de côté au profit de Levac alors qu'il codirigeait cette enquête.

Les murmures reprurent de plus belle dans la pièce. Le chef se hâta d'intervenir d'un ton cassant.

— Cela n'a absolument aucun rapport avec le fait qu'elle s'est fait agresser, en plein jour, dans un parc de la ville, répondit-il, hors de lui devant ce genre de remarque. Dois-je vous rappeler que cette femme est une victime innocente des activités criminelles de son ex-mari et que ces commentaires sont donc malvenus et hors de propos ?

La salle était redevenue silencieuse. Tony se rembrunit pendant que Greg McLeod faisait signe à Levac de poursuivre.

— La journée d'avant, la femme de notre sergent-major ici présent a failli être attaquée, mais elle a été sauvée par ses réflexes et son sixième sens. Elle s'est cachée lorsqu'un homme, correspondant lui aussi à la description faite du tueur, a vécu à deux pas d'elle une sorte de psychose, préférant des menaces, mentionnant une mariée et un urgent besoin de se purger.



Dans la salle, les policiers secouaient la tête en se regardant les uns les autres.

— Nos experts ont prélevé des liquides biologiques sur la scène où a eu lieu l'incident, poursuit Levac, dont le contenu de son estomac après ses vomissements.

Il s'interrompt quelques secondes avant d'ajouter :

— Ils ont aussi retrouvé une bague, du même type que celles que nous avons retrouvées sur les corps des victimes. La bague, que vous voyez ici, est de couleur turquoise.

Un silence se fit.

— Je tiens à vous rappeler ici que nous avons peut-être affaire à un imitateur qui a entendu parler des bagues, puisque c'est le seul indice qui a été dévoilé dans cette affaire de meurtres en série, non par la police, mais par les résidents du quartier Downtown Eastside qui se sont confiés aux médias. Ne tirons donc pas trop rapidement des conclusions, insista-t-il.

Greg McLeod prit la parole à son tour.

— Ma femme a cru voir un bouquet de fleurs blanches qui dépassait du sac à dos de l'individu. Mais la nuit tombait. Elle a pu confondre avec autre chose, un objet pâle qui lui aura paru être des fleurs. Mais bien sûr on ne peut négliger aucun détail dans cette affaire.

Un policier se risqua à poser la question qui était sur toutes les lèvres, en évitant de regarder son chef dans les yeux :

— La police de Coquitlam croit que la victime de l'agresseur du parc Minnekhada pouvait être devenue la cible du tueur, qui semblait la connaître et l'avoir suivie.

Dans la salle, tout le monde avait compris où il voulait en venir. Certains baissaient la tête, mal à l'aise. Le policier fit une pause, puis poursuivit :

— Croyez-vous que l'on puisse faire la même déduction en ce qui concerne celle qui a été témoin de la psychose de cet individu, qui a mentionné une mariée, dans le parc Pacific Spirit?

Pierre Levac regardait Greg McLeod sans répondre à la question, car elle ne s'adressait pas à lui. Le sergent-major prit une profonde inspiration avant de se jeter à l'eau.

— Je vous disais tout à l'heure que le tueur pourrait choisir sa prochaine victime au sein de nos familles. Nous en sommes là. Nous savons qu'il a modifié ses façons de procéder. Qu'il ne s'attaque plus aux prostituées. Qu'il ne les assassine plus dans un endroit caché, connu de lui seul, mais qu'il les tue dans la nature. Il a procédé ainsi au moins une fois. Rappelez-vous cette prostituée, mère de deux enfants, qui a été tuée et retrouvée dans le quartier Downton Eastside. Mais si ce sac à dos retrouvé dans le parc Minnehada lui appartient, il se préparait à tuer sa prochaine victime sur place. Je crois que c'est évident. Maintenant, concernant ma femme...

McLeod s'interrompit et regarda l'assistance, suspendue à ses lèvres.

— Dans le cas de ma femme, je ne ferai pas de sentiments. J'analyserai les faits, et les faits seulement. A-t-elle été suivie, est-elle devenue une cible pour cet individu qui ressemble étrangement au portrait qu'on a fait du tueur? Je ne pourrais le dire avec certitude. Mais nous devons faire preuve de prudence. J'ai voulu mettre ma femme, contre son gré je dois l'admettre, sous surveillance policière 24 heures sur 24. Elle a refusé. Le détachement de Coquitlam a offert la même protection à la randonneuse qui a été agressée au parc Minnehada. Elle a également refusé. C'est leur droit. Je ne vous cache pas que je ne suis pas d'accord avec leur décision.

— Comment va votre épouse, sergent-major ?

— Le mieux possible, dans les circonstances. En fait, elle est à son poste aujourd'hui. Il n'y a probablement pas d'endroit mieux protégé sur terre pour elle en ce moment, ajouta-t-il, en tentant de sourire.

Les questions fusaient maintenant de tous les côtés.

— Devons-nous considérer que l'agresseur de Port Coquitlam et le suspect du parc Pacific Spirit sont une même et seule personne ?

— Devons-nous traquer un agresseur... ou deux agresseurs potentiels ?

— Est-ce même possible que ces deux individus n'aient rien à voir avec notre tueur, auquel cas nous avons donc trois individus dangereux à retrouver dans la région ?

La tension était redevenue palpable parmi les policiers. Les voix s'élevèrent et s'amplifièrent à nouveau. McLeod dut hausser le ton pour se faire entendre et rétablir le calme.

— Messieurs, nous avons fait le tour de ce que nous savons. Levac, si vous avez quelque chose à ajouter, c'est le moment de le faire.

— Nous ne connaissons pas le nombre d'agresseurs et de tueurs qui circulent dans la région. Mais suivons notre instinct de policier : les coïncidences du genre sont assez rares. La description du tueur, que nous n'avons pas publiée, est revenue trop souvent dans la bouche de témoins pour que nous puissions croire à de simples hasards. Tout le monde ne fait pas de l'embonpoint, tout en étant chauve, sentant mauvais, avec un comportement absolument anormal et inquiétant.

— J'ai une question, dit une agente en levant la main. Si nous parlons d'une seule et même personne, en l'occurrence le tueur, comment a-t-il bien pu trouver ses victimes, qui ne fréquentent pas le même milieu ? L'une est

répartitrice, dit-elle en regardant McLeod, et demeure à Burnaby, l'autre vit à Coquitlam et fréquente l'Université Simon Fraser. Quel est le lien entre ces deux femmes ?

— Il n'y en a qu'un seul et il est évident, si je puis me permettre, répondit Tony en regardant la policière. Elles font de la course toutes les deux et fréquentent les parcs. C'est le seul lien.

McLeod les remercia et mit fin à la réunion en appuyant sur chacun de ses mots :

— Un individu, qui présente toutes les caractéristiques du tueur que nous recherchons, a été aperçu dans des parcs à deux reprises en deux jours. Il n'a pas attaqué la première fois, faute de victime. Il a agressé une femme la seconde fois, une victime qu'il n'a pas eu le temps de tuer. L'aurait-il fait ? La question demeure entière. Mais qu'il ne subsiste aucun doute dans vos esprits. Il y a présentement un homme extrêmement dangereux qui circule dans les parcs de la région, avec du matériel de torture et des armes. Je vais lancer un appel à tous les détachements de la région pour augmenter la surveillance dans les parcs, de jour comme de nuit. J'ai aussi demandé du renfort. Parce que nous devons vous permettre de prendre des congés le plus tôt possible. En attendant de pouvoir vous reposer, je vous demande à tous une très grande vigilance. Cet homme est armé et n'a plus rien à perdre. En cas de doute, tirez à vue. Ne risquez pas votre vie.

Greg McLeod demanda à Tony Adams, Marshall Collins, Pierre Levac et François Racine de le rejoindre dans son bureau, puis il quitta la salle. Les autres retournèrent à leur poste, chacun se demandant combien de temps ils pourraient tenir à ce rythme infernal.

\* \*

\*

Greg poussa délicatement le corps de sa femme qui sommeillait doucement. Il écouta sa respiration lente et régulière pendant un moment et déposa un baiser très tendre sur son épaule. Attentif à ne pas la réveiller, il se retira sans bruit de la chambre et se dirigea vers la cuisine dans la noirceur, à tâtons.

Un mal de tête carabiné, qui l'avait fait souffrir toute la journée, l'empêchait maintenant de dormir. Il trouva les cachets dans l'armoire en fourrageant à l'aveuglette, puis fit couler l'eau du robinet et en remplit un verre qui traînait sur le comptoir. En avalant les comprimés, un mouvement dans la rue attira son attention. Sans bouger, il scruta les ténèbres de la nuit, soudain aux aguets. Un véhicule qu'il ne reconnaissait pas était stationné devant une maison du voisinage, presque en face de sa maison. Il examina les alentours, mais ne remarqua rien d'anormal.

Après quelques minutes de surveillance, sentant son mal de tête diminuer, il se dit qu'il s'agissait sans doute de visiteurs. Il allait retourner se coucher après avoir déposé son verre dans l'évier lorsqu'il discerna un visage qui bougeait dans la camionnette. Son sang ne fit qu'un tour.

Il se rua à l'extérieur en jurant et courut les quelques mètres qui le séparaient du véhicule en interpellant l'intrus. Le conducteur de la camionnette démarra en trombe et se lança sur la route à toute vitesse, passant à un cheveu de heurter le policier avec son engin. Lorsque le véhicule passa sous les lampadaires, il était désormais trop loin pour que Greg, qui s'était arrêté, essoufflé, puisse voir la plaque d'immatriculation. Mais il avait remarqué le seul

signe qu'il souhaitait ne jamais voir devant chez lui : l'aile gauche de la camionnette noire était cabossée.

Pendant que les lumières s'allumaient aux fenêtres de ses voisins, alertés par ses cris, il refit le chemin inverse, en tentant de cacher son visage dévasté à Debby, qui l'accueillit sur le porche, inquiète. Il s'excusa de l'avoir réveillée, prétextant avoir aperçu un voleur... qui s'était avéré être une mouffette fouillant dans les poubelles.

Debby fit semblant de le croire. Mais elle connaissait son mari. Plus tard, dans la nuit, elle l'entendit prononcer des mots incompréhensibles dans un sommeil particulièrement agité. Puis elle entendit distinctement les mots plastique et masque, qu'il répétait en litanie.

Tremblante de froid, elle se serra plus étroitement contre son mari, à la recherche de réconfort.

\* \*  
\*

Rachel, étendue sur son lit, discutait à voix basse au téléphone avec Jill qui n'arrivait pas à dormir depuis la veille, hantée par l'agression dans le parc.

— Au moins tu n'as rien de cassé. J'arrive pas à croire que tu as été attaquée. On ne peut vraiment plus aller nulle part seules ces temps-ci.

— Rachel, raconte-moi n'importe quoi. Mais on ne parle plus de cette histoire. J'ai besoin de penser à autre chose.

— Tu devrais prendre un somnifère, je t'assure. C'est un cas de somnifère cette situation. Tu dois absolument

prendre du repos. Moi aussi d'ailleurs. Sophie dort depuis longtemps, François travaille toute la nuit. Il est déjà parti.

Rachel sentait son amie sur le point de craquer. Elle regarda le réveille-matin et retint un soupir en voyant qu'il ne lui restait plus que quelques heures pour dormir. « Tant pis, se dit-elle, à quoi servent les amies si elles ne sont pas là dans les difficultés ? » Elle poursuivit donc son monologue, les yeux à demi ouverts, avant de bâiller profondément.

— Jill, tu dors ?

— Non. Pas la moindre envie. J'ai peur de faire des cauchemars et de revoir ce type. Mais essaie de dormir, toi.

Rachel protesta mollement. Elle sentait l'engourdissement l'envahir.

— Une dernière question : tu crois que le sac à dos lui appartenait ?

— J'espère bien que non. Mais avoue que ce serait assez surprenant que quelqu'un d'autre se soit arrêté au même endroit que l'agresseur, en se promenant avec des couteaux.

Un silence se fit.

Rachel regretta immédiatement ses paroles.

— Je veux dire...

— Je sais ce que tu veux dire. Je sais ce que tout le monde pense et je le pense également. Il avait des couteaux, il semblait me suivre et il m'a agressée. Et j'ai senti que la police craint que cet homme puisse être le tueur en série dont vous parlez depuis des mois...

— Tu exagères Jill... Des agresseurs, il y en a tout plein dans la région. C'est malheureux que tu te sois retrouvée sur le chemin de l'un d'entre eux et dieu merci le randonneur que tu as rencontré est revenu sur ses pas. Mais de là à imaginer que tu as rencontré le psychopathe qui s'attaque aux prostituées du Downtown Eastside ! Il aurait été loin de son territoire ! Et soit dit en passant, on en parle très

peu de ce tueur, car on reçoit très peu d'information de la police.

— Autre chose, Rachel, et après je te laisse dormir, c'est promis : cette histoire de coyotes...

— Oui, c'est sûrement une coïncidence, ces chandails. Je dois vraiment me coucher maintenant. On se reparle demain ?

Rachel raccrocha en songeant aux avertissements de la sorcière. En éteignant la lampe, elle se dit que cet homme qui portait un chandail avec un logo des coyotes avait tout de même protégé son amie. Donc les affirmations de la diseuse de bonne aventure s'étaient révélées justes. Mais jusqu'à quel point ? Jill pourrait-elle être menacée de mort ?



Mike avançait d'un pas rapide, frissonnant sous le vent à cette heure très matinale. Il avait stationné sa voiture de patrouille dans la rue Carrall afin de faire des vérifications dans le quartier Downtown Eastside. Il jeta un coup d'œil au ciel gris menaçant, en haussant les épaules. Il avait tout le temps de passer voir les revendeurs, installés le long de Hastings jusqu'à Columbia. Si l'orage tardait, il pourrait se rendre à pied au Tamura House pour aller saluer son ami.

« Il prend du mieux, ce vieux Raymond », songea le policier, soulagé de constater que tous les bons soins dont le personnel médical et lui l'entouraient portaient des fruits. La grisaille accentuait encore, si c'était possible, la désolation de cette rue occupée par les miséreux.

Déjà, sous des parasols et des tentes installés sur le trottoir, des hommes et des femmes, vêtus de plusieurs couches de vêtements disparates pour se protéger du froid, alignaient sur la chaussée des objets volés ou trouvés, comme ils le disaient, pour les vendre aux plus offrants.

Le policier examinait la marchandise sans que les vendeurs s'en formalisent. Ils avaient l'habitude de voir débarquer la police qui avait adopté une attitude de tolérance envers leurs activités, à défaut de pouvoir les empêcher de faire du commerce. Les autorités avaient bien pensé les

repousser plus loin, dans la rue Powell, mais la résistance des sans-abri les en avait découragés. Depuis, c'était le statu quo.

Des présentoirs de chandelles commençaient à prendre forme, des sous-vêtements s'empilaient sur la chaussée, des chaussures, des pots de médecine chinoise, de vieux appareils électroniques, mais aussi des téléphones cellulaires, des tablettes, des boîtes de cigares, des vélos, des bijoux, des paniers d'épicerie vides.

« On pouvait tout obtenir ici, pour quelques dollars, si on fermait les yeux sur le recel et si l'on acceptait de se frotter de près à cette foule bigarrée qui grouillait de punaises et d'infections. Et dans les poches de plusieurs vendeurs, il y avait aussi toutes les drogues, possiblement contaminées au fentanyl, dans tous les formats possibles : comprimés, poudre, rocks, pâte... pour être avalées, fumées, injectées ou reniflées. De quoi satisfaire l'appétit insatiable des toxicomanes dont la dépendance diminuait, à chaque dose, leur chance de survie », pensa Mike, impuissant.

La foule augmentait sur le trottoir, avec ses éclats de colère, d'impatience, ses mouvements de panique, ses batailles, ses cris, ses pleurs, ses odeurs, son bruit continu, sa présence infernale.

Mike cherchait un vendeur en particulier, qu'il n'aperçut nulle part. Ce revendeur, qui n'avait ni horaire ni domicile fixe était difficile à joindre. Il le trouverait peut-être plus loin sur Hastings, à l'angle de la rue Main, sur les marches du Centre communautaire Carnegie. Il se mêlait souvent aux indigents qui se rassemblaient devant l'édifice.

Mike passa devant l'Hôtel Balmoral et vit que les résidents étaient évacués. Il s'arrêta pour parler avec un pompier qu'il connaissait.

— Bonjour, Jeff. C'est aujourd'hui qu'ils sont expulsés ?

— Ouais. Cent quarante personnes à la rue. Ça fait pitié. L'hôtel est insalubre et la structure est instable. Les ingénieurs pensent que l'édifice risque de s'effondrer. Faut dire que le propriétaire n'a pas fait de travaux depuis des dizaines d'années. Il fallait qu'il sorte les chambreurs. Des personnes à mobilité réduite, des gens âgés, pour la plupart, et sans le sou.

— Où est-ce qu'on va les reloger ?

— Sais pas. La ville n'a pas trop l'air de savoir quoi faire. Le propriétaire leur donne un montant d'argent à chacun, mais ils l'auront vite dépensé. Environ 1 000 \$. De quoi vivre un mois misérable à Vancouver. Puis ils devront se trouver une autre chambre. Mais des logements sociaux, y en a pas. Ils iront gonfler les refuges, déjà remplis à pleine capacité.

— C'était un bel édifice, dans le temps, il paraît. Il est centenaire. Regarde-moi cette enseigne. On n'en fait plus des comme ça de nos jours.

Mike et le pompier examinaient le grand J rouillé en métal d'une autre époque qui annonçait fièrement l'Hôtel Balmoral en lettres noires et rouges.

Le regard du policier bifurqua sur l'immense enseigne peinte en noir et blanc sur le mur de briques du bâtiment, avant de glisser sur les fenêtres cassées des chambres où des rideaux, gonflés par le vent, pendaient des ouvertures béantes.

Des résidents sortaient des matelas, des téléviseurs, des boîtes remplies de guenilles, qui s'entassaient sur le trottoir dans la cohue générale, alors que des camions de déménagement tentaient de se faire une place le long des trottoirs.

— Ils ne vont pas regretter les rats qui couraient dans les corridors, reprit le pompier, en secouant la tête d'un

air découragé. Je suis monté voir dans les chambres, c'est horrible. À peine assez grandes pour un lit simple. Les murs sont gonflés d'eau, Toute la robinetterie fuit. Il y a des trous dans les plafonds, de la moisissure partout. Et tu devrais voir les lavabos et les douches. C'est pas acceptable d'avoir laissé ces gens-là vivre dans ce taudis. C'est inhumain.

La police tentait de faire circuler la foule qui s'était massée autour de l'édifice. Une vieille femme, poussant sa marchette, cherchait, affolée, la bénévoles qui devait l'aider à transporter ses effets personnels, mais qui avait disparu.

« Comment ce quartier, songea Mike, qui avait vu naître la ville de Vancouver, en était-il arrivé à dépendre entièrement du soutien de quelque deux cent soixante organismes qui offraient logement, repas, soins et services, au coût d'un million de dollars par jour? »

Devant l'immeuble, les organismes d'aide affichaient leur désapprobation avec des pancartes réclamant du logement social et condamnant l'inaction et la négligence des autorités.

Les deux hommes quittèrent les lieux, pendant que le vieil Hôtel Balmoral se vidait, un matelas à la fois, dans un climat de résistance.

\* \*  
\*

Sylvia mangeait avec appétit son premier repas depuis qu'elle était rentrée dans sa chambre d'hôpital. Un repas très léger composé d'une soupe, de biscuits soda et d'un jello avec un verre de jus de pomme.

Un repas d'hôpital, mais qui avait des allures de banquet pour l'ex-toxicomane qui n'avait pas mangé depuis des jours, et qui ne mangeait pas la plupart du temps lorsqu'elle vivait rue Cordova.

La jeune fille se sentait revivre. Depuis que ses vomissements avaient cessé, elle faisait des progrès rapides, reprenait des forces et un peu de poids. Son visage retrouvait petit à petit quelques rondeurs et ses joues étaient moins creuses. Les cernes sous les yeux s'effaçaient peu à peu.

Toujours branchée à une intraveineuse, elle essayait d'oublier la douleur de l'aiguille installée en permanence sur son bras et protégée par un pansement qui emmaillottait le dessus de sa main.

Une infirmière la salua gentiment en pénétrant dans la chambre, vérifiant les moniteurs, ajustant une valve, changeant les sacs de soluté suspendus sur la tringle en métal, prenant quelques notes sur une fiche.

Sylvia, repue, abaissa la tête de son lit pour se reposer et ferma les yeux. Pour la première fois depuis qu'elle avait quitté sa minable tanière du Downton Eastside, elle sentait qu'elle allait s'en sortir. Tous les visages menaçants qui avaient peuplé ses cauchemars au cours des derniers jours, Eddy, les clients, le tueur qui avait tenté de l'enlever après avoir tué sa meilleure amie, tous s'étaient évanouis comme s'ils n'avaient jamais existé. Des larmes perlèrent au coin de ses yeux, lorsqu'elle tenta de se rappeler le visage d'Inga, sa compagne de misère. Le souvenir de son visage ridé, plein de gentillesse, de ses yeux bleus et de sa voix compatissante devenait chaque jour un peu plus flou. Une parole, prononcée par la vieille prostituée restait cependant gravée dans son esprit. Lorsqu'elles s'étaient séparées rue Cordova, Inga lui avait dit gravement : « Je ne sais pas si ça va marcher ta détox, je te le souhaite puisque c'est ce que

tu veux. Mais moi, je serai toujours là pour t'accueillir si jamais tu as besoin. C'est toi qui pars. Moi, je reste ici. Et je t'aimerais toujours comme une petite sœur.»

L'infirmière s'approcha de la jeune fille qui sanglotait. Elle la réconforta brièvement en jetant un œil sur l'horloge, puis réajusta ses médicaments par intraveineuse. Bousculée par le temps, elle ne s'attarda pas. Il y avait tellement d'autres tâches à accomplir avant midi. Elle sortit à la hâte et ne vit pas la détresse qui envahissait peu à peu le cœur de Sylvia.

\* \*

\*

Mike s'approcha des marches menant à la bibliothèque Carnegie où des groupes discutaient à l'angle des rues Hastings et Main avec animation. « L'heure du déjeuner, se rappela le policier. C'est toujours foule aux heures de repas ici, car ça ne coûte pas cher et la nourriture est bonne. »

Il vit le revendeur qu'il cherchait se diriger vers la ruelle derrière l'édifice et le rejoignit à grandes enjambées.

— Hé, Christopher! Viens un peu par ici.

Sans enthousiasme, le grand efflanqué, vêtu d'une chemise à carreaux trop large pour lui, arborant des anneaux en caoutchouc dans ses lobes d'oreilles percés, revint sur ses pas.

— Salut! Personne ne m'appelle plus Christopher ici. Tu es le seul. Et flic en plus. On m'appelle Jésus. Parce que j'ai survécu à sept overdoses.

Il se mit à rire d'un air niais, en découvrant des dents cariées et déchaussées. Le policier se souvint qu'il n'avait

pas trente ans. Le toxicomane cherchait fébrilement, dans ses poches de jeans, un objet qui apparemment ne s'y trouvait plus.

— Tu me dois une information, Christopher, poursuivit Mike d'un ton sérieux. Je t'ai laissé aller l'autre jour, alors que j'aurais pu t'arrêter. Tu m'en dois une.

— Je sais... je sais... c'est quoi ton problème? Que veux-tu que je fasse pour toi? T'as pas un peu d'eau, j'ai la bouche sèche. Où je l'ai mis cette saleté?

Le regard anxieux, les mains tremblantes, il se massa la poitrine pour apaiser une invisible douleur.

— Merde, j'ai perdu ma pipe.

— T'en trouveras une autre.

— Tu comprends pas. J'y avais mis mon *ice*. Là, j'ai plus rien à fumer.

Il leva la tête et se mit à surveiller intensément la foule. Il désigna un homme dans la foule en le pointant du bras, tout en sautillant sur place.

— C'est ce gars, là-bas, qui me l'a volé. Tu le vois? Il vole tout le monde. Il me regarde! Il rit! Peux-tu imaginer? Il se fout de ma gueule! Il va falloir que je le bute.

— Wo... Wo... Wo... Calme-toi, Christopher. Tu ne vas tuer personne ici!

Mike connaissait le toxicomane depuis plusieurs années et ne l'avait jamais vu dans cet état. Sa dépendance au *crystal meth*\* avait détérioré sa santé en très peu de temps. Le policier voyait ses effets dévastateurs. L'anxiété et la paranoïa du jeune homme étaient manifestes, ses tremblements et ses douleurs, de même que son extrême maigre, étaient plus inquiétants.

---

\* Méthamphétamine : drogue de synthèse qui procure un sentiment d'euphorie intense et prolongé.

Le toxicomane s'éloigna du policier et se mit soudain à courir vers la ruelle. Le policier lui emboîta le pas. Le jeune homme se mit à fouiller un conteneur à déchets qui débordait de victuailles avariées. Mike se masqua le nez pour échapper à la puanteur des lieux.

— Je l'ai trouvée, ma pipe, cria le toxicomane, exhibant l'objet qu'il cherchait.

— Es-tu bien certain que c'est la tienne? Pourquoi l'aurais-tu mis dans la poubelle?

— Je sais pas, mais c'est la mienne, ça c'est certain. Regarde, j'ai gravé mes initiales, car je perds la mémoire tout le temps. Mais y a plus de *crystal* dedans, ajouta-t-il déçu.

— Peut-être que tu l'as déjà fumé, ton *crystal*, lui dit Mike. Tu viens de le dire, tu oublies tout.

Près du mur, sous une pile de couvertures, de boîtes de carton dépliées et de vieux sacs de plastique noirs, une voix retentit :

— Vous allez me laisser dormir?

Une tête grise, aux cheveux ébouriffés, jaillit de cette tente improvisée. Le sans-abri, aveuglé par la lumière, cligna des yeux plusieurs fois avant de reconnaître le toxicomane.

— C'est toi, Jésus! Parle moins fort. On dort ici.

— Je cherchais ma pipe... j'ai perdu mon *crystal*...

— Tu l'as pas perdu, tu l'as fumé hier soir. J'étais ici. Tu racontais la même histoire, il y a deux jours. Tu cherchais dans la poubelle. Tu te rends même plus compte quand tu prends tes doses. Ça va mal finir ton affaire...

Mike regarda le toxicomane sans parler, comprenant maintenant pourquoi il paraissait si mal en point. Il l'emmena hors de la ruelle pendant que l'itinérant se réinstallait sous son abri de fortune.



— Je vois que tu n'es pas en état de discuter, Christopher. Mais je sais que tu travaillais pour ce gars en chaise roulante que je n'ai plus revu depuis des mois.

Le toxicomane le regardait sans comprendre. Le regard perdu, l'air épuisé, il semblait ailleurs.

— Écoute, tu peux me dire où je pourrais le trouver cet homme en chaise roulante, celui qui t'avait confié avoir battu un vieux toxicomane? Ce type disait qu'il en savait trop sur la fille qui a été poussée par la fenêtre de sa chambre par des *dealers*... tu sais, elle s'appelait Hannah...

— Oui, Hannah, elle était jolie...

— Tu te rappelles de m'avoir dit ça?

— Non. Je ne me souviens pas. De qui tu parles?

Mike soupira. C'était inutile. Le toxicomane ne pourrait plus l'aider à retrouver le coupable de l'agression de son ami Raymond. Il avait lâché le morceau lorsqu'il était encore capable de faire appel à sa mémoire, mais le temps avait passé et son cerveau était visiblement très endommagé.

— Bon, va manger un peu au Centre Carnegie. Ça va te faire du bien. Tu veux que je t'emmène?

Le toxicomane, le regard fixe, se balançant d'un pied sur l'autre, fit un signe d'assentiment de la tête. Le policier le prit par le bras et le soutint jusqu'au haut des marches où ils pénétrèrent dans le bâtiment.

— Ça sent la bonne soupe, sourit le toxicomane.

— Tu te trompes. Ça sent plutôt les rôties et les œufs au jambon. On est le matin, tu te souviens?

Le policier le fit asseoir à une table et n'eut pas à faire la file. Une préposée, qui servait le repas, lui tendit, avec un sourire, une assiette déjà remplie. Il la remercia et déposa le repas devant le toxicomane qui dévora le tout rapidement.

— Bon, faut que je te laisse, Christopher.

— Ne m'appelle pas Christopher...

— Si jamais tu te rappelles où je peux trouver le gars à la chaise roulante...

— Il l'a plus, sa chaise roulante, je l'ai vendue, il n'en a jamais eu besoin. C'était *fake*. Il marche comme toi et moi.

— Ah oui?

Mike, surpris, n'osait interrompre ce flot de paroles sorti d'un pan endormi de sa mémoire, où le courant semblait rétabli.

— Il a déménagé à Surrey, dans le quartier Walley, sur la Strip, tu sais... le village de tentes...

La fameuse rue 135A, pensa Mike, qui s'y était rendu quelques fois. Parsemée de tentes d'un côté, avec tous les services offerts aux toxicomanes de l'autre, dont le dernier : le nouveau site d'injection Safepoint.

— Il a voulu se sauver de la police pendant l'enquête sur la torture. Alors, il se cache dans ce quartier, loin de Vancouver.

Mike se souvint de cette prostituée, Jennifer qu'elle s'appelait, dans la trentaine, qui avait accepté de se faire torturer devant public pour une somme de 10 000 \$. Mais qui étaient ces gens, riches sans aucun doute, prêts à payer des milliers de dollars pour voir une pauvre femme se faire torturer? Et ce faux jeton, qui prétendait être handicapé, leur fournissait les victimes.

Mike, dégoûté, prêta attention aux paroles du toxicomane.

— Il a peur de ses clients aussi. Des gens importants. Des Chinois qui possèdent de gros bateaux dans la marina. Je les ai vus...

Soudain, le toxicomane porta la main à sa poitrine. Le visage tout rouge, il fut pris d'une violente secousse, puis s'effondra sur son assiette. Mike se précipita vers lui,

vérifia ses signes vitaux et, avec sa radio, appela les secours, sous les regards médusés des clients, figés sur leur chaise. Puis il l'étendit sur le sol, vérifia si ses voies respiratoires étaient obstruées, avant de commencer les manœuvres de réanimation. La sirène de l'ambulance retentit, suivie de pas rapides dans le corridor. Les ambulanciers entrèrent en coup de vent dans la pièce. Pendant près de quinze minutes, les secouristes tentèrent en vain de réanimer le toxicomane.

défibrillateur... pas de signes vitaux... crise cardiaque...

Lorsque les ambulanciers transportèrent le jeune homme sur une civière, hors de l'édifice, la foule se sépara en deux pour les laisser passer, formant une sorte de haie d'honneur devant le toxicomane, qui venait de grossir les statistiques des décès liés aux surdoses.

\* \*  
\*

Les mouettes se disputaient les restes d'un repas de la veille, abandonné sur le trottoir par un touriste de passage ou un promeneur insouciant. Raymond observa les oiseaux pendant un moment, puis reprit sa route, poussant allègrement son panier d'épicerie dans la rue Main, avant de prendre à droite sur Waterfront. Visage tuméfié fouetté par le vent, le vieil homme humait l'air marin en se dirigeant vers le parc Crab, une petite oasis verte située entre la zone portuaire et les voies ferrées de la gare de trains. À l'entrée du parc, il regarda les enfants s'amuser sur le terrain de jeux.

Curieux, un petit garçon de trois ou quatre ans s'approcha de lui et lui demanda ce qu'il y avait dans son panier. La *nanny*, une Asiatique, le regarda d'un air craintif et ramena l'enfant parmi ses amis, avant que Raymond n'ait pu répondre.

L'itinérant alla s'asseoir sur un petit banc en rangeant son panier tout à côté de lui, après en avoir retiré un sandwich, qu'il s'était confectionné lui-même. Tout en admirant la vue sur les montagnes de North Vancouver, où il n'avait jamais mis les pieds, il entama son pique-nique, en pensant que Mike serait fier de le voir manger avec appétit.

Il tourna la tête vers les installations du port, espérant y voir quelque activité. Mais rien ne bougeait dans ce secteur. Il s'en désintéressa rapidement. Désœuvré, il décida de pousser son panier jusqu'au quai qui avançait dans l'anse Burrard. De là, on pouvait apercevoir les grandes voiles de Canada Place et les jolis gratte-ciel de la ville, qu'il ne se lassait pas de regarder.

Il s'arrêtait parfois pour ramasser un objet ici, un autre là, sur le sol, autour des poubelles et parfois aussi à travers les déchets. Il se penchait alors avec difficulté, une main frottant de temps à autre ses côtes meurtries. En se retenant à son panier pour ne pas faire de chute, il déposait délicatement son butin au fond du chariot.

Il s'installa sur un banc du quai pour se reposer et faire le compte des trouvailles qu'il avait faites. Un stylo, une paire de lunettes de soleil pour enfants, un bas, il pourrait peut-être trouver l'autre plus loin, une petite boîte vide de pastilles à la menthe en métal bleu, sa couleur préférée, qu'il pourrait remplir avec quelque chose, un collier de plastique rose cassé qu'il aurait le temps de réparer, un gant, qu'il enfila, un parapluie, qui ne s'ouvrait plus, un ourson en peluche détrempé, une clé... et une petite boîte à bijoux

qu'il ouvrit, émerveillé, en découvrant son contenu. Il avait trouvé un véritable trésor. Des bijoux comme ceux qu'il avait déjà admirés dans la vitrine d'une bijouterie avant d'être chassé par un vendeur. Il se rappelait les bagues aux pierres brillantes, exactement comme celles-ci, qu'il ramassa d'une main tremblante au fond de la boîte. Il en compta dix et chacune avait une couleur différente et brillait dans la lumière du jour. Avec précaution, il remit les bagues dans le petit coffre qu'il referma et déposa dans son panier.

Arborant le sourire de celui qui a gagné à la loterie, il regardait le centre-ville de Vancouver, se sentant pour une fois comme tout le monde. Il se tenait cependant sur ses gardes, gardant toujours une main sur son panier, de peur que quelqu'un ne lui vole ses affaires.

Au bout d'un moment, comme il s'ennuyait un peu, et surtout parce qu'il se sentait fatigué de cette longue sortie, il reprit le chemin du retour, sachant qu'il verrait son ami, le policier, plus tard dans la matinée.

Le visage de Donald Trump apparaissait sur les écrans depuis les premières lueurs de l'aube.

Rachel n'eut même pas à consulter son compte Twitter pour connaître la dernière bévue du président. Les médias jouaient en boucle ses déclarations, attentifs à ne laisser échapper aucun détail, comme si la vie de la planète en dépendait.

Erreur magistrale, pensa Rachel, en se détournant, déjà lasse de ce cirque. Elle sortit pour le lunch, sans destination précise, en remontant lentement la rue Robson. Une odeur de pain et de fromage grillé la conduisit à l'angle de la rue Howe, où elle s'installa dans la longue file d'attente de Mom's Grilled Cheese, dont la roulotte offrait de savoureux sandwichs de renommée internationale, servis dans des cornets en papier carrelé rouge et blanc.

Rachel passa le temps à lire les affiches installées sur la roulotte. L'une d'elles la fit sourire :

Faits à la main  
Pas de gras trans  
Pas de cholestérol  
RIEN D'ARTIFICIEL

Du grand Vancouver, tout ça, pensa la jeune femme, amusée. Quand finalement vint son tour, Rachel commanda un sandwich grillé au fromage traditionnel en choisissant son pain, son fromage et sa garniture. Lorsqu'elle fut enfin servie, il lui restait une petite demi-heure libre qu'elle décida de passer près de la mer.

Elle alla flâner dans le quartier Yaletown et mangea son lunch au Centre communautaire RoundHouse, situé tout près de False Creek, où elle profita des plaisirs d'un accès à la mer en plein centre-ville.

Alors qu'elle marchait sur le bord de l'eau, dépassant le parc Cooper, elle vit que des promeneurs avaient gravé des inscriptions sur le sable. Le mot *smile* avait été inscrit sur la berge, pensée éphémère léchée par la vague.

Comme le ciel était incertain, elle avait apporté un parapluie qu'elle fut ravie d'utiliser lorsque les premières grosses gouttes commencèrent à tomber. Elle se réfugia en courant sous le pont Cambie, où une patinoire et des jeux pour enfants avaient été installés. En observant les jeunes jouer au hockey avec leurs parents, elle ne remarqua pas l'individu corpulent, coiffé d'une casquette et les yeux cachés derrière des lunettes de soleil noires, qui l'observait avec intérêt.

Mais un autre homme, le visage soucieux, l'avait remarqué. Il sortit son cellulaire et l'examina pendant quelques minutes en prenant des photos du gros bonhomme, qui battit en retraite. Il rangea alors son téléphone et s'approcha lentement de Rachel.

La jeune femme, saluant les enfants qui s'apprêtaient à quitter les lieux, se retourna et c'est alors qu'elle le vit, à deux mètres d'elle. Campé sur ses longues jambes, les mains dans les poches, il lui souriait, plissant ses yeux bruns d'un air amusé.

— Nicolas... murmura Rachel, prise de court.

Il se mit à rire en entendant sa voix. Rachel regarda autour d'elle, incertaine de ce qu'elle devait faire. Elle revit le dernier geste que Nicolas avait fait en sa direction, plusieurs semaines auparavant, alors qu'elle s'éloignait de leur lieu de rendez-vous, la conscience torturée, incapable d'avancer vers le jeune homme. « Il a attendu le bon moment pour me surprendre. Lorsque je m'y attendrai le moins. Et cette fois, il n'y a pas de bateau pour changer de rive », pensa-t-elle, en frissonnant un peu sous la brise humide.

Grand, décontracté, il triturait maintenant le bracelet de cuir noir qu'il portait au poignet. Il ne souriait plus, la regardant intensément. « Je n'ai pas envie de jouer à quoi que ce soit avec elle, pensait Nicolas, en scrutant le visage pâle de la jeune femme. Ce que je ressens pour elle est authentique. Et je sais qu'elle ressent la même chose. »

Nicolas se passa une main sur le front. Ses yeux débordaient d'une tendresse qui faisait rayonner son visage. Sans même s'en rendre compte, ses gestes naturels dégageaient un magnétisme qui imprégnait Rachel de bien-être. Elle tentait de résister à ce courant qui l'avait déjà fait sombrer et qui l'attirait de nouveau. Elle réfléchissait à toute allure. Pour gagner du temps. Il l'avait suivie. Il savait non seulement où elle travaillait, mais à quelle heure elle sortait en pause. Un éclair de colère traversa ses yeux verts, ce qui le fit rire aux éclats.

Il s'approcha d'elle. Tout en lui faisant un clin d'œil moqueur, il avança sa main et retira une poussière sur sa joue. Puis il glissa lentement ses mains sur la nuque de la jeune femme, qui retenait son souffle, soulevant délicatement sa chevelure, massant la base de son crâne, dans un mouvement tendre et intime qui la paralysait.



La pluie redoublait de chaque côté de leur abri de béton déserté. Perchées sous le pont, des colombes poussaient de longs roucoulements tristes.

Il lui parla d'un petit village de la Vallée du Fraser, un endroit magique où les amours naissantes recevaient la bénédiction de l'esprit de la terre, sous les odeurs de soufre qui venaient sceller leur alliance.

Lorsqu'il la raccompagna en silence jusqu'à la rue Hamilton, réfugié avec elle sous le parapluie malmené par le vent et l'averse, le policier comprit que la situation lui échappait encore une fois. Rachel tourna vers Nicolas un regard impénétrable, puis s'éloigna de lui. Trempé, il la vit disparaître, une expression douloureuse sur le visage.

Elle ne lui avait pas dit si elle le rejoindrait à Harrison Hot Springs.

— Il s'est enfui lorsque j'ai tenté de l'intercepter.

Greg McLeod regarda tour à tour Tony, Marshall, Pierre et François, tous muets, avant d'exploser :

— Bon Dieu, pourquoi vous ne réagissez pas? Que vous faut-il de plus? Ce prédateur surveille ma femme devant ma maison, après l'avoir agressée...

— Il ne l'a pas agressée, vous le savez, sergent-major. Il n'a même pas vu qu'il y avait quelqu'un dans la forêt, répondit prudemment Marshall, avant de poursuivre d'une voix fatiguée : avec tout le respect que je vous dois, vous savez aussi que nous n'avons pas fait de lien véritable entre l'individu du parc Pacific Spirit et le tueur en série. Alors de là à le qualifier de prédateur...

— Nous n'avons aucune preuve non plus que le rôdeur stationné devant votre maison a quoi que ce soit à voir avec l'homme que votre femme a vu dans le parc, ajouta courageusement Pierre Levac. Ça pourrait être n'importe qui d'autre, même quelqu'un qui n'a absolument rien à se reprocher.

— Alors pourquoi s'est-il enfui?

Les policiers ne répondirent pas, plongés dans leurs pensées.

— D'ailleurs, le véhicule qu'il conduisait est un indice de poids. Une camionnette noire, du même modèle que

celle décrite par les témoins du Downtown Eastside. Et cabossée en plus sur l'aile gauche. Je voulais d'ailleurs en discuter avec Higgins. Quelqu'un a vu Nicolas? demandait-il en se dirigeant vers la porte.

Ils hochèrent la tête négativement.

— Bon. Envoyez-le-moi dès que vous le verrez.

— Entendu, chef.

— Je crains pour la sécurité de ma femme, reprit McLeod, et je n'attendrai pas qu'il lui arrive quelque chose de grave.

— On peut la mettre sous surveillance, si vous le souhaitez. Mais on est à court de personnel comme vous le savez.

— Je sais... je sais... Croyez-vous que je ne sais pas ce qui se passe ici? Et de toute façon ma femme refuse la surveillance, rugit le chef de police, en quittant la pièce, excédé.

Ses hommes se regardèrent en silence, puis baissèrent la tête, découragés.

— Si McLeod se met à voir des tueurs partout, on est pas sortis du bois, dit enfin Levac d'un ton ironique.

— On est tous épuisés, dit Tony, se portant à la défense de son supérieur. Et Greg McLeod a tout de même des raisons de voir des tueurs partout, en jetant un regard mécontent à Pierre Levac. Sa femme a été témoin d'une scène effrayante qui aurait pu avoir des conséquences graves. Je comprends son attitude.

— Moi, je crois qu'il réagit trop fortement. Son événement d'hier soir mérite certainement un signalement, mais pas une surveillance policière.

— On ne peut rien négliger à ce stade-ci de l'enquête, dit Tony.

Puis, se tournant vers François :

— Demandez que des patrouilleurs passent régulièrement dans le quartier des McLeod jusqu'à nouvel ordre.

François obtempéra et sortit. Demeurés seuls, les trois policiers reprirent leurs discussions à zéro, tentant de faire des recoupements entre les événements survenus au cours des derniers jours.

\* \*

\*

Beaucoup plus tard, ce soir-là, Nicolas observa attentivement chacune des images qu'il avait prises avec son cellulaire sous le pont Cambie.

Il ne remarqua rien de particulier sur cet homme dans la trentaine qui semblait observer Rachel et qui avait manifestement quelques kilos en trop. Il était habillé de vêtements ordinaires et portait les cheveux courts ou souffrait de calvitie. Il remarqua le logo argenté à tête de bélier sur la casquette noire. Rien à noter non plus sur le visage de l'homme, camouflé derrière de grandes lunettes de soleil. Bref, « le Canadien moyen », se dit Nicolas, en déposant son cellulaire sur sa table de nuit.

« Mais cet homme était là pour Rachel, je pourrais en jurer », pensa le policier, qui se demanda s'il y avait lieu d'en parler à la jeune femme. « Je devrai alors reconnaître que je la surveillais depuis un bon moment moi-même. Et lui expliquer que pendant que j'attendais qu'elle sorte de l'édifice où elle travaille, j'ai remarqué un homme qui semblait attendre également à quelques mètres de moi. Lorsque Rachel est enfin sortie, je l'ai vu avec surprise lui emboîter le pas immédiatement. Il l'a suivie ainsi jusqu'au

pont, s'arrêtant lorsqu'elle a pris son lunch. Puis sous le pont, lorsqu'il m'a vu prendre des photos, il a rapidement quitté les lieux. Je sais donc qu'il suivait Rachel. Mais pour quelle raison ? Est-ce que cet individu pouvait menacer sa sécurité ? Avait-il les traits d'un prédateur ? Il ressemblait tout de même pas mal à la description du tueur en série... »

« Que faire avec ces photos, se demanda Nicolas, qui tombait de fatigue. Devrais-je les montrer à Rachel ou non ? »

Il décida de n'en rien faire, ne souhaitant pas qu'elle s'interroge sur ses propres agissements à lui, cette façon qu'il avait de la suivre et de la surprendre, qui pourrait lui paraître inquiétante.

« Suis-je vraiment obsédé par Rachel ? » se demanda Nicolas, avant de sombrer dans un sommeil agité, sans trouver de réponse.

— Regarde mes trouvailles! Tu as vu, j'ai réparé le parapluie et aussi le collier avec des attaches.

Mike se réjouissait du bonheur tout simple de son ami, assis sur son petit lit, les bras encore couverts d'ecchymoses qui tournaient au brun. Le policier s'approcha et prit quelques objets pour lui faire plaisir. Une petite boîte imprimée de fleurs roses attira son attention. Il l'ouvrit et découvrit avec amusement ce qui avait tellement l'air de plaire à son protégé. Des bagues bon marché, aux brillants de toutes les couleurs, luisaient dans la pénombre.

Mike vit qu'un bout de carton blanc dépassait du tissu soyeux qui recouvrait le fond de la boîte. Il le souleva avec ses ongles et découvrit les feuilles qui y avaient été insérées. Le policier sursauta.

Des photos prises avec un polaroid, pliées en quatre, s'entrouvrirent légèrement, laissant voir des visages de femmes, hideux, défigurés par la peur et les blessures sanglantes, des femmes qui vivaient toujours au moment où les photos avaient été prises.

Horriifié, le policier examinait les clichés et commençait à réaliser l'ampleur de la découverte de son protégé.

— Dis-moi, Raymond, demanda Mike, le visage soudain très sérieux, où as-tu trouvé cette boîte?

— Dans la poubelle au parc. Tu sais, le parc Crab, où il y a un beau quai, et il y a aussi plein de poubelles à côté des bancs.

Puis, soudain inquiet, il demanda :

— Tu crois que c'est mal, que ça appartenait à quelqu'un ?

— Mais, non. Quelqu'un l'avait jetée, tu pouvais la prendre.

« Manifestement, son vieil ami n'avait pas vu les photos », se dit Mike.

Soulagé et souriant de nouveau, Raymond tendit la main pour reprendre son trésor.

— Je suis désolé, Raymond, mais je crois que ce que tu as trouvé va intéresser la police. C'est peut-être lié à une enquête. Je vais devoir l'apporter avec moi.

Le policier jeta un dernier coup d'œil aux bagues et examina longuement la dernière photo, puis referma la boîte avec précaution.

— Je vais devoir m'en aller, Raymond.

Devant l'air triste de son copain, il lui promit de lui rapporter une autre boîte à bijoux à sa prochaine visite. Puis il quitta la rue Powell, son cellulaire à l'oreille, demandant à parler d'urgence au sergent Lucy Campbell.

Il plia délicatement le tissu soyeux de la robe de mariée, soucieux de ne pas la froisser, alors qu'il la déposait au fond d'un grand sac de sport qu'il s'était procuré le matin même.

Il vérifia que la petite boîte à bijoux se trouvait toujours dans l'une des poches du sac, là où il l'avait mise. Il la prit et l'ouvrit pour contempler la bague en or blanc avec un diamant, un vrai cette fois, qu'il s'était offert pour ce dernier sacrifice. La pierre brillait sous l'éclairage de la lucarne. Il y avait mis une bonne partie de ses économies, mais ça valait le coup. Un diamant de deux carats. Un luxe inouï pour éblouir celle qui allait enfin le libérer de tous ses démons. Il ne pouvait pas en être autrement. Il regretta d'avoir perdu tellement de temps et de ne pas l'avoir compris plus tôt. « À grands péchés, grands sacrifices », se dit-il, en rangeant soigneusement la bague dans la boîte qu'il déposa dans la poche avant de faire glisser la fermeture éclair.

« Cette femme mérite la plus belle des cérémonies. Elle sera magnifique, vêtue d'une robe somptueuse et parée d'une bague de rêve, ses longs cheveux retombant en vagues sur le tissu délicat. » Il sourit en passant aux vœux qu'ils se feraient mutuellement. Il se demanda si elle avait deviné qu'il l'avait choisie. « Probablement pas,



se dit-il, puisqu'elle m'adresse à peine la parole et m'évite tant qu'elle peut.»

Un sourire féroce transforma ses traits. Il éclata d'un rire dément, le regard fixe, la pupille disparaissant presque complètement dans ses yeux bleu glacier pour devenir un point minuscule.

« Elle va bientôt regretter d'avoir tellement fait la fière avec lui. J'obtiendrai même ses excuses, au bout d'un moment. Il faut savoir être patient », se dit-il, en fermant le sac, après avoir vérifié si tout son matériel de purification était bien dans un étui à part.

Il regarda sa montre et décida qu'il était temps pour lui de se préparer. Dans quelques heures, si tout allait comme prévu, il tiendrait tendrement dans ses bras sa belle promise, qui gémirait de plaisir auprès de son époux. Vite, il ne faut jamais faire attendre la mariée.

Il monta d'un pas lourd les marches qui menaient au premier étage.

Rachel se balançait dans la vieille chaise trouvée chez un brocanteur.

Elle revit le regard enflammé de Nicolas, son sourire tendre, ses gestes sensuels, remplis d'une passion contenue, cette façon unique qu'il avait de lui manifester son désir... et cette patience, cette assurance de conquérant, qui ne doute pas un instant du dénouement.

Elle se leva et regarda l'heure. Il était encore tôt, mais elle avait grand besoin d'un verre de vin qu'elle se servit dans une grande coupe avant d'aller s'asseoir sur le patio, en prenant soin de signaler sa présence aux animaux.

Le visage inquiet de François revenait sans cesse dans son esprit, alternant avec celui de Nicolas. François, l'ami fidèle, le père aimant de sa fille, l'amoureux gentil, sans histoires, sans éclats. L'amant sans fièvre et routinier. Elle avala une gorgée de vin pour chasser cette image de Nicolas qui devait être volcanique, impétueux et insatiable lorsqu'il s'agissait de faire l'amour avec la femme qu'il avait choisie.

Rachel secoua sa longue chevelure aux reflets dorés et retint un sanglot. Parce qu'elle venait de constater qu'elle les aimait tous les deux. L'un pour la sécurité, les habitudes et le confort ; l'autre pour l'aventure, l'inattendu, l'incertitude de la passion.

Elle eut une pensée pour sa douce Sophie qui était partie en début de matinée, tout excitée par les deux jours d'un camp de leadership auquel elle participait en compagnie de ses amies. François lui avait dit qu'il ne rentrerait pas le soir. Il ne rentrait d'ailleurs plus tellement souvent. Elle-même ne devait se rendre à son travail ce jour-là que pour y chercher son cellulaire et signer son contrat. Elle serait libre à partir de quinze heures. Nicolas avait dit qu'il l'attendrait en fin de journée à la station d'eaux thermales Harrison Hot Springs où il avait réservé une chambre.

Une porte s'ouvrit sur la terrasse de son voisin et une vieille femme sortit lentement sur le porche, le dos courbé, poussant sa marchette devant elle, pour se rendre dans son jardin de fleurs. Elle s'arrêta quelques mètres plus loin, essoufflée et sans forces. Elle tenta d'enlever une mauvaise herbe, se pencha, faillit basculer et se retint précipitamment à sa marchette, en fixant la mauvaise herbe, incapable de l'atteindre. Rachel, le cœur serré, demeurait cachée à l'abri d'un cèdre, se souvenant de leurs conversations à son arrivée dans le quartier.

Elle s'appelait Joe. Originaire de la Saskatchewan, l'espace, les silos, la ferme lui manquaient, avait-elle raconté à la jeune femme. Elle avait suivi son mari en Colombie-Britannique et laissé ses enfants dans les prairies, derrière elle. Ils lui manquaient. Comme les silos, la ferme, l'espace. Il y a quelques semaines encore, elle s'occupait de son jardin, plantait ses graines, s'amusait de voir voler les papillons autour des pots de fleurs qu'elle avait installés. Puis Rachel ne l'avait plus revue. On lui avait dit qu'elle était à l'hôpital.

Rachel rentra discrètement et déposa sa coupe dans l'évier. Elle avait pris sa décision.

Pressée de fermer le téléviseur pour aller préparer ses bagages, elle ne vit pas l'alerte météo qui apparaissait à l'écran en continu. Une violente tempête s'approchait des côtes de la province. Des pluies abondantes, des inondations et des bourrasques puissantes étaient attendues dans toute la région jusqu'à Hope et sur l'île de Vancouver. On demandait à la population de demeurer à l'abri.

Ses doigts pianotaient joyeusement sur les touches de son clavier, alors qu'apparaissaient des paysages turquoise splendides sur son écran d'ordinateur. « Porteau Cove, un véritable petit bijou dans un écrin », pensa Jill, admirative.

Enfermée dans les montagnes, cette petite alcôve, nichée entre West Vancouver et Squamish, donnait aux campeurs accès à une plage de galets et de sable, baignée par des eaux d'un vert translucide. C'était aussi un véritable paradis pour les plongeurs, attirés par une épave immergée il y a quelques années dans les profondeurs de la baie Howe, dans les eaux salées de la mer Salish du détroit de Georgia.

Et c'est là qu'il avait choisie de l'emmener pour leur première sortie officielle. Jill sourit en pensant à Nathan, qu'elle connaissait à peine, mais avec qui elle se sentait en confiance.

Elle anticipait ce rendez-vous avec excitation. Loren était partie, pour quelques jours, dans un camp organisé par l'école. Elle y allait avec sa meilleure amie Sophie, ce qui avait encouragé les deux mères à les laisser participer. « Jill songea qu'elle aurait l'esprit tranquille et tout son temps pour apprendre à connaître celui qui deviendrait peut-être, se dit-elle avec une hésitation, son nouvel amoureux. »

Elle jeta un dernier regard aux paysages de Porteau Cove, la Porte de l'eau selon la signification de son nom en français. Elle éteignit son ordinateur à regret. Elle avait encore beaucoup à faire, car elle avait décidé de se rendre sur le terrain de camping quelques heures à l'avance, histoire d'être un peu seule avant que Nathan ne la rejoigne. Il n'arriverait que le soir, après avoir reconduit ses enfants chez leur mère.

Jill commença à emballer ses affaires, n'emportant que son oreiller et une couverture. Nathan se chargerait de la tente et de tout l'équipement nécessaire.

Dehors, les corbeaux fonçaient en croassant féroce-ment sur le toit, effrayant un couple de geais de Steller qui s'enfuirent avec des cris rageurs.

Jill, occupée à remplir ses sacs à dos de vêtements et d'objets divers, ne vit pas que le ciel se couvrait à l'horizon. Des volées d'oiseaux s'enfuyaient, pressés de se mettre hors de portée de l'orage qui menaçait.

Le sergent-major Greg McLeod s'apprêtait à aller voir son épouse dans la salle des répartiteurs lorsqu'il croisa un sergent dans le corridor.

— Vos patrouilles sont prêtes pour la tempête qui s'annonce ce soir ?

— Oui, absolument. On s'attend à faire face aux choses habituelles. Il y aura des pannes d'électricité, sans doute quelques arbres tombés sur les routes, et ceux qui habitent au bord du fleuve Fraser risquent des inondations. On va faire ce qu'on peut pour éteindre les feux, un à la fois. Je n'ai pas beaucoup d'hommes en poste ce soir. Il faudra peut-être demander du renfort.

— Jeff, toute la région va être dans le même bateau. C'est une bête géante qui va s'abattre, de Victoria à Hope. Faites de votre mieux, mais n'espérez pas de renforts. Toutes les équipes seront sur le terrain pour faire face à la tempête.

McLeod entra dans la salle où crépitaient les ondes radio. Il jeta un œil sur le grand écran où un météorologue très énervé expliquait la dépression atmosphérique à l'origine de cette cellule orageuse qui avait déjà commencé à faire des dégâts près de Tofino, sur l'île de Vancouver. McLeod maugréa en observant l'animateur. Celui-là,

pensa-t-il, ne tiendrait pas dix minutes dans la tempête, avec ses cheveux bien peignés, son complet, vestige d'une autre époque, qu'il s'obstinait sans doute à vouloir porter en ondes. « On voit bien que tu as les fesses bien au sec dans ta salle des nouvelles, toi », lui jeta avec mépris le policier, avant de contourner la salle.

Il s'arrêta, surpris. Georges Finley était assis là où aurait dû se trouver sa femme.

— Je croyais que c'était le quart de travail de Debby, lança le policier d'un ton à peine aimable.

Il n'aimait décidément pas ce gros bonhomme aux yeux bleus enfoncés dans les orbites, à l'air fourbe, qui semblait toujours cacher quelque chose.

L'employé bafouilla et bredouilla quelque chose d'incompréhensible. McLeod se rapprocha et le vit repousser du pied son sac à dos sous le bureau. La même odeur forte et déplaisante de l'autre jour le fit reculer d'un pas.

— Vous pouvez répéter ?

— Debby m'a demandé d'échanger nos quarts de travail. Je termine dans quelques minutes. Elle a travaillé ce matin.

— Mais elle est où ?

L'employé eut un petit sourire ironique.

— Mais comment voulez-vous que je le sache. C'est votre femme, non ?

Des regards outrés se levèrent immédiatement vers le sergent-major, qui demeura silencieux. Il toisa d'un œil soupçonneux le répartiteur, se promettant d'enquêter sur ses comportements irrespectueux dès qu'il aurait un moment. Il allait sortir de la salle lorsqu'une collègue de sa femme lui fit signe de s'approcher du poste qu'elle occupait et qu'elle ne pouvait pas quitter.



— Sergent-major, Debby ne voulait pas vous inquiéter. Elle voulait absolument aller courir en après-midi pour éviter de se retrouver dans la tempête ce soir. Alors elle a commencé très tôt ce matin...

Le visage de McLeod avait tourné au cramoisi. Contenant à peine son énervement, il interrompit la répartitrice :

— Vous savez où elle est allée ?

— Elle a parlé du parc Kanaka Creek...

— Aussi loin que ça ? Mais qu'est-ce qu'il lui a pris de se rendre à Maple Ridge une journée pareille ?

La répartitrice hésitait. Puis, prenant son courage à deux mains :

— Elle en a besoin, sergent-major. Elle m'a dit qu'elle n'en peut plus de se faire surveiller 24 heures sur 24, au détachement, à la maison, partout où elle va, en fait.

La jeune femme reprit son souffle et poursuivit :

— Elle m'a dit qu'elle doit absolument retourner courir dans un parc pour reprendre confiance, pour ne plus considérer tous les coureurs comme des prédateurs potentiels. Voilà.

— De quel côté du parc s'est-elle dirigée ? demanda anxieusement McLeod.

— Je crois qu'elle parlait du fleuve, donc du côté où le ruisseau Kanaka se jette. De l'autre côté de la voie ferrée. C'est aussi la partie du parc la plus passante, vous savez...

Mais Greg ne l'écoutait plus. Il sortit brusquement de la salle, sous le regard consterné des répartiteurs.

— Il va sûrement se rendre là-bas, dit l'un d'entre eux, en secouant la tête.

— Il la surprotège un peu, mais qui pourrait lui en vouloir ?

Au bureau habituellement occupé par la femme de McLeod, le répartiteur qui la remplaçait n'avait pas perdu

un mot de la conversation. Il regarda sa montre. Il quittait dans un quart d'heure. Un sourire malsain aux lèvres, il passa ses doigts gourds sur son crâne pour lisser les quelques cheveux épars qui lui restaient.

Rachel avait rangé son bureau et réglé plusieurs affaires en attendant son nouveau cellulaire qui n'était toujours pas prêt. Satisfaite, elle se disait qu'elle faisait désormais partie de l'équipe des reporters. Son nom apparaissait dans l'horaire de la semaine suivante. Avec une légère appréhension, elle se demanda si elle ne serait pas un peu rouillée les premiers jours. Sans doute, se dit-elle, mais je ne serai pas la première journaliste à devoir s'habituer aux nouvelles méthodes de travail.

Elle sursauta lorsqu'elle sentit une présence derrière elle. Scott Lewis, se balançant d'un pied sur l'autre, mal à l'aise, la regardait la bouche entrouverte. La jeune femme retint un fou rire en le voyant si maladroit lorsqu'il s'adressait à des femmes. Des collègues de travail lui avaient dit, en se moquant, qu'il passait des heures dans les toilettes des hommes, dieu sait pour faire quoi, se plaignaient-elles, en insistant sur le fait que ce gars était bizarre.

— Je vous ai apporté votre cellulaire, dit-il en écarquillant les yeux.

Le pauvre homme, pensa Rachel, ne serait pas si mal, s'il se prenait en main et améliorerait son apparence. Il a de beaux yeux bleus, vaguement tristes. Il semble avoir

ni amis ni petite amie. Elle décida de prendre quelques minutes pour discuter avec lui.

— Je vous connais très peu, Scott. Avez-vous une famille, des enfants ?

Le spécialiste en informatique sembla soudain figé dans le même type de bogue qui paralyse parfois les ordinateurs. Rachel dut attendre plus d'une minute avant qu'il ne se mette à parler.

— J'ai perdu ma mère récemment. Non, je suis pas marié... et j'ai pas l'intention d'avoir d'enfants.

— Ah bon ? Désolée pour votre mère. Elle est décédée de quoi, si je ne suis pas indiscrete ?

— Surdose de médicaments.

— C'est vraiment triste. Toutes mes sympathies, répondit Rachel, qui ne savait plus quoi dire.

Voyant qu'il n'avait pas l'intention de poursuivre la conversation, elle tenta une dernière approche :

— Vous savez, des enfants, ça arrive lorsqu'on s'y attend le moins. Une fois qu'on est en couple...

Rachel sursauta lorsqu'il l'interrompit brusquement.

— Je ne serai jamais en couple. Le mariage, ça ne dure pas longtemps. Pas assez en tout cas pour avoir des enfants, termina-t-il avec un sourire que Rachel trouva déplacé et anormal.

« À l'évidence, pensa-t-elle, cet homme a de sérieux problèmes de personnalité. Mes collègues ont sans doute raison. J'ai fait de mon mieux pour lui parler, conclut-elle, mais je n'aurai heureusement plus d'autres contacts avec ce type, une fois que j'aurai commencé à travailler. »

Elle lui sourit en le remerciant pour le cellulaire. Elle allait lui dire qu'elle devait s'en aller lorsqu'il lui posa une question qui la mit en alerte.

— Vous allez souvent à Harrison Hot Springs ?

Interdite, elle suivit son regard et vit qu'elle avait laissé son ordinateur branché sur le site du célèbre hôtel du lac Harrison. Elle répondit brièvement qu'elle n'y était jamais allée et qu'elle pensait s'y rendre un de ces jours.

— Lorsque vous arriverez là-bas, dit-il en fixant un point invisible dans l'écran, faites attention de ne pas vous perdre dans le jardin aux statues. Elles ont l'air gentilles, au premier abord, mais lorsque vous leur tournez le dos, elles se mettent en mouvement et vous encerclent, pour que vous ne puissiez plus jamais sortir du jardin.

— Comment ça jamais? demanda Rachel, incrédule.

Ébranlée par ces paroles étranges, elle voulait croire à une blague en se disant qu'il allait certainement ajouter quelque chose et lui dire que tout ceci n'était qu'une plaisanterie.

Lorsqu'il lui tourna le dos sans la saluer, avant de quitter la salle, les poings serrés, elle sut que cet homme avait des problèmes mentaux graves.

« Cet homme est fou à lier, soupira Rachel. Et ce n'est pas moi qui vais pouvoir l'aider. »

Une heure plus tard, alors qu'elle roulait en direction est pour se rendre à Harrison Hot Springs et passait devant la petite municipalité de Mission, elle rejouait dans sa tête cette inquiétante conversation avec cet employé, digne d'un film d'Alfred Hitchcock. « En tout cas, pensa-t-elle, il est hors de question que j'aille dans ce fameux jardin aux statues, si jamais il existe. » Elle se concentra sur la route et la vue magnifique des montagnes, masquées en partie par les nuages sombres qui s'amoncelaient.

Un ciel en colère l'accueillit au cœur de la Vallée du Fraser.

Tony, Marshall et Lucy Campbell, penchés au-dessus d'une table, examinaient les photos apportées par Mike tout en écoutant l'expert médico-légal qui, les mains gantées, manipulaient les clichés.

— Il y a une multitude de traces d'ADN sur ces photos, dont les vôtres, Mike, et celles d'un individu qui est probablement le sans-abri qui les a trouvées. Il faudra vérifier. Cela dit, c'est très difficile d'établir l'empreinte de celui qui a probablement pris les photos et s'en est ensuite débarrassé dans la poubelle. Mes hommes fouillent présentement toutes les poubelles du parc, mais je ne crois pas que nous trouverons autre chose.

— Vous avez identifié les visages de ces filles ? demanda Lucy.

— Oui, toutes sans exception. On a retrouvé les corps de chacune de ces filles, sauf l'une d'entre elles.

— Ces filles sont mortes, on ne peut plus rien pour elles, mais ce n'est peut-être pas le cas des deux autres femmes qui apparaissent sur cette photo, reprit Lucy, en pointant les deux visages souriants du doigt. La photo semble avoir été prise devant le Musée des beaux-arts, ajouta-t-elle. Je reconnais l'escalier.

— C'est la femme d'un policier. Il va falloir lui en parler le plus vite possible, dit Tony, d'une voix blanche, en regardant Marshall.

— Ah oui? Vous en êtes certain? questionna Lucy, surprise.

Marshall s'éloignait déjà pour téléphoner au policier pendant que Tony, ignorant la question, s'adressa à l'expert médico-légal :

— Que croyez-vous que cela signifie?

— C'est très simple : une photo de ces deux femmes se retrouvant entre les mains d'un tueur en série, à travers les photos des femmes qu'il a déjà tuées... Avez-vous vraiment besoin que je vous confirme quoi que ce soit?

— Elles sont en danger. Il les a ciblées et veut en faire ses prochaines victimes, dit lentement Tony, ébranlé.

— Mais pourquoi s'être débarrassé de ces photos et de ces bagues en ce moment précis, insista Lucy, cherchant à comprendre les motivations du psychopathe.

Tony la regarda d'un air découragé.

— Vous savez bien pour quelle raison. Il va faire un coup d'éclat. Il n'a plus besoin de trophées, de photos, de bagues. Il va tuer une femme connue, dont la moralité est à toute épreuve. Il va le faire parce qu'il croit que ça va le purifier. Une fois pour toutes.

— L'agneau sacrificiel. Une femme sans tache, murmura Mike.

— La mariée, cette fois, sera sans tache, récita lentement Lucy. Le tueur et l'homme du parc Pacific Spirit ne font donc qu'un.

— Oh mon Dieu! Alors, la femme de McLeod court également un grand danger, dit Marshall qui était

revenu. Il avait donc raison. Vous savez où elle se trouve présentement ?

— Je téléphone à McLeod tout de suite, dit Tony, en les quittant.

— Il n'y a pas qu'elle qui pourrait se retrouver entre les mains du psychopathe, insista l'expert. Vous semblez reconnaître la femme de gauche sur la photo. Mais qui est celle de droite ? dit-il en pointant un crayon sur les deux visages.

François, qui venait d'entrer dans le quartier général et s'approchait du groupe au même instant, poussa un cri de stupéfaction.

— D'où tenez-vous cette photo ?

Marshall posa la main sur l'épaule du policier.

— C'est pour ça que je t'ai appelé. Cette photo a été trouvée par un sans-abri dans une poubelle, avec d'autres photos de victimes et aussi des bagues. François, nous croyons que le tueur s'est débarrassé de ses photos...

Un silence très lourd se fit dans la pièce.

— Vous connaissez ces femmes ? demanda l'expert en regardant tour à tour François et les autres policiers.

— L'une s'appelle Jill, dit le policier effondré, la femme qui a été attaquée dans le parc Minnehada à Port Coquitlam.

Il eut du mal à déglutir avant de lancer :

— Et celle qui se trouve à ses côtés... c'est ma femme.



Jill s'enfonçait à un rythme régulier dans la forêt humide, grisée par la paix de ce sanctuaire qui longeait la mer et l'oxygène frais qui pénétrait dans son organisme.

Elle avait perdu contact avec le temps et la réalité. Seule comptait cette merveilleuse sensation de liberté, l'ivresse de cet endroit magique, aux sons enchantés. Le vent faisait grincer les branches, les écureuils sifflaient, juchés dans les hauteurs, des chants exotiques jaillissaient de tous les recoins de ce royaume aux couleurs d'Amazonie. L'air embaumait le sapin et chacun de ses pas s'enfonçait doucement dans le confortable tapis d'aiguilles. Elle aurait pu courir ainsi indéfiniment.

Lorsqu'elle était arrivée à Porteau Cove, en après-midi, elle s'était d'abord rendue sur le quai pour observer les plongeurs qui rinçaient leurs équipements et faisaient sécher leurs combinaisons de plongée en néoprène. « Il faut quitter les lieux avant la tempête, clamaient-ils à la ronde. On ne plonge pas lorsque les vents se déchaînent. »

Jill avait jeté un regard au ciel tourmenté qui prenait des teintes violacées, mais trouva leurs avertissements exagérés et ne comprit pas leurs craintes. Lasse de les voir déposer avec des gestes méticuleux les bouteilles d'air comprimé dans les camionnettes, elle avait longé la plage, traversé le terrain de camping, pour finalement se retrouver sur un

sentier très invitant. Elle avait donc décidé de faire quelques kilomètres à la course, ignorant le ciel qui s'assombrissait.

Un train siffla dans la forêt. Elle se rappela que le chemin de fer passait tout près du terrain de camping et qu'il longeait la côte. Tout en foulant la piste, droite et sans ornières, de ses longues jambes, d'un rythme régulier et apaisant, Jill repensa à la route beaucoup plus cahoteuse qu'elle avait parcourue ces dernières semaines, en se retrouvant sur le pavé, sans ressources, alors que tout son monde, construit sur le vol et le mensonge, s'effondrait d'un seul coup.

Les pas de la coureuse, assourdis par le sentier spongieux, résonnaient faiblement dans la forêt. Jill songea que dans une heure ou deux elle serait avec Nathan et qu'ils se raconteraient leurs vies au coin du feu.

Les feuillus se courbaient maintenant sous la force des vents. Le ciel avait pris un aspect fantastique avec ses gros nuages de cendres tordues qui s'enroulaient sur la cime des arbres.

« À quel moment les oiseaux s'étaient-ils tus ? » se demanda Jill, alors qu'un silence lugubre accompagnait maintenant sa respiration.

Lorsque les premières gouttes de pluie commencèrent à tomber lourdement sur le sol, elle ajusta le capuchon de sa veste imperméable et se dit qu'il valait peut-être mieux faire demi-tour.

Elle entendit soudain l'écho de ses pas et s'arrêta, peu rassurée.

Il se faisait tard. Elle aurait dû rentrer plus tôt. Elle regretta sa négligence et regarda autour d'elle. La canopée laissait filtrer de moins en moins de lumière dans cette forêt dense. Il ferait bientôt nuit. Elle décida de rentrer

sans tarder. Elle attendrait Nathan dans sa voiture, à l'abri des intempéries.

Elle se mit à courir en augmentant instinctivement sa vitesse, nerveuse, tous les sens en alerte. Le cri d'une chouette déchira le silence. Elle sursauta. La pluie avait cessé, comme elle était venue. C'était courant dans les forêts de la côte. Jill rejeta en arrière son capuchon qui la gênait. Ses cheveux bonds flottaient librement sur ses épaules, tout son corps tendu en avant, dans une course contre la brunante.

Des lames de brumes avançaient maintenant vers la jeune femme entre les grands arbres. Les ombres s'allongeaient, donnant au paysage un air sinistre. Des formes étranges, menaçantes, apparaissaient à chaque détour.

La jeune femme continuait d'avancer, fouillant des yeux les environs. Le camping devait maintenant être très proche. Lorsqu'elle dut contourner un tronc d'arbre tombé sur le sentier, elle s'arrêta net. Cet arbre n'était pas là lorsqu'elle courait dans le sens opposé. S'était-elle trompée de direction ? Mais où se trouvait-elle donc ?

Des bourrasques arrachèrent quelques branches qui s'abattirent sur le sentier. Les averses reprurent de plus belle, accompagnées cette fois de coups de tonnerre violents. Jill poussa un cri en se bouchant les oreilles. Lorsque des éclairs zébrèrent le ciel, illuminant l'épaisse forêt, la coureuse eut un choc : le sentier avait disparu.

Dans son affolement, elle avait dû quitter le sentier, car elle ne reconnaissait pas les lieux. Elle s'était égarée dans le sous-bois. « Comment avait-elle pu partir sans avertir qui que ce soit ? » gémit-elle, en retenant ses larmes. Elle eut une pensée pour Nathan qui devait être occupé avec ses enfants et encore loin de la côte.

Personne, sauf lui, ne savait où elle se trouvait.

De grands hérons bleus, perchés sur des troncs d'arbres qui s'amoncelaient le long du ruisseau Kanaka, nettoyaient leurs longues plumes avec leurs becs effilés. « Quelle paix, ce parc ! » pensa Debby, qui avait roulé une petite demi-heure pour venir respirer un peu d'air pur. Elle contourna le ruisseau et suivit le sentier de gravier pour se rendre jusqu'au bord du fleuve Fraser. Des aigles à tête blanche observaient le secteur, du haut de la cime de grands pins Ponderosa. Debby s'approcha du fleuve, dont l'eau était assombrie par un ciel de plus en plus menaçant.

La jeune femme décida de se rendre au pas de course jusqu'à l'observatoire de bois, plus loin dans la forêt. Elle aurait le temps de rentrer avant l'orage. « Si orage il y a, car la météo est sans doute la science la plus inexacte qui puisse exister », se dit-elle amusée.

Debby courut pendant un moment, rencontrant parfois des promeneurs qui se dirigeaient d'un pas pressé vers la sortie du sentier.

Elle ralentit lorsqu'elle aperçut le promontoire qui surplombait le fleuve pour permettre aux randonneurs d'admirer le paysage. Le vent s'était levé sur le fleuve, agité par des vagues de plus en plus fortes qui venaient lécher les

pilotis du quai. Une famille de canards, à la queue leu leu, tentait de se mettre à l'abri des remous.

Debby poussa un cri admiratif devant le ciel obscurci par les asperatus, ces nuages effrayants aux formes tourmentées, ressemblant à une mer agitée vue par en dessous, qui formaient un plafond très bas de fin du monde. Elle voulut immortaliser le phénomène en prenant une photo, mais s'aperçut qu'elle avait laissé son téléphone dans la voiture.

Soudainement, la pluie commença à tomber, drue et cinglante, crépitant contre les grands arbres, fouettant Debby au visage alors qu'elle s'engageait dans le sentier du retour. Lorsqu'elle arriva à la fourche qui menait à un pont suspendu pour rejoindre l'autre rive du Kanaka Creek, elle hésita quelques secondes, se demandant quel trajet serait le plus rapide pour revenir au stationnement. Elle se lança en direction du pont suspendu qui enjambait le cours d'eau, se disant qu'elle pourrait couper à travers la forêt une fois de l'autre côté, au lieu de faire le grand tour par le sanctuaire des Grands hérons bleus.

Alors que la pluie se changeait en grêle, derrière elle, des claquements secs retentirent sur les lattes de bois du pont qu'elle venait de traverser. Debby trouva plus sage de se protéger sous un grand cèdre rouge dont la base creuse formait une petite caverne. Elle attendit quelques minutes dans cet abri de fortune, qui sentait bon l'écorce et la mousse. Elle se sentait revivre et respira à pleins poumons l'air frais déplacé par l'orage. Des rafales s'engouffraient maintenant dans sa cabane improvisée. Debby, complètement trempée, se demanda si la température pouvait encore empirer. Elle allait sortir, lorsqu'un violent coup de tonnerre retentit et secoua le sol autour d'elle.

Abasourdie, la jeune femme se rappela qu'il ne fallait jamais rester sous un arbre pendant un orage. Elle allait prendre ses jambes à son cou lorsqu'elle entendit des pas s'approcher dans sa direction, puis s'arrêter. Debby s'immobilisa. Elle tendit l'oreille. Rien. Seul le sifflement du vent qui courbait les branches et la grêle qui s'abattait sur le sol.

Puis un bruit sourd. Un rire, à peine perceptible, à travers la tourmente.

Terrée au fond de l'arbre, illuminée par les éclairs qui fendaient le ciel, Debby retenait son souffle.

Terrorisée, elle se demanda si l'homme l'avait retrouvée.

Greg McLeod, qui tentait de rejoindre sa femme sur son cellulaire pour la dixième fois, proféra un juron en donnant un coup de pied dans sa poubelle qui alla atterrir dans le mur, éparpillant son contenu sur le plancher.

Il s'approcha de la fenêtre. Des rafales d'eau venaient frapper la vitre avec violence. De l'autre côté de la rue, dans le parc Deer Lake, des arbres, secoués par les vents furieux, avaient été déracinés et déplacés sur plusieurs mètres. Le sergent-major hocha la tête en serrant les lèvres.

Des branches cassées recouvraient les routes partout dans la région. Les pannes de courant se multipliaient. Les niveaux d'eau étaient dangereusement élevés dans la vallée du Fraser : les ruisseaux débordaient, le fleuve avait déjà gonflé de plusieurs centimètres en l'espace de deux heures. Le policier frappa son poing sur la table.

— Bon Dieu, Debby, mais qu'est-ce que t'avais en tête pour te mettre dans un pareil pétrin ?

La sonnerie de son cellulaire retentit. Greg s'empara du téléphone.

— McLeod...

— Greg, on a envoyé une patrouille dans le parc. On l'a pas trouvée.

Le policier hésitait.

— Mais on a trouvé sa voiture dans le stationnement.

— Bon Dieu de merde!

— Elle a pu se mettre à l'abri. Il y a eu de la grêle dans le secteur et des arbres sont tombés.

— Mais qu'est-ce vous attendez pour lancer une opération de secours?

— On attend du renfort, chef. Mais quand les vents se seront calmés sur le bord du fleuve, on va y retourner nous-mêmes.

— J'arrive tout de suite...

— Impossible, chef. La route Lougheed est bloquée. Un grand arbre est tombé en travers de la voie. La circulation ne sera pas rétablie avant des heures. Les pompiers sont sur place avec les équipes de BC Hydro. Ils vont dégager la route, mais ça peut prendre du temps. Nous, on est pris du côté de Maple Ridge.

— Donnez-moi des nouvelles dès que vous la retrouverez.

— Chef, tout ira bien. Chef?

Le policier regarda son collègue d'un air désolé. McLeod avait raccroché. De leur véhicule, stationné sur le sentier et hors de portée des arbres qui menaçaient de s'effondrer, les deux agents observaient, impuissants, la tempête ravager le secteur, soulevant les eaux noires du fleuve qui engloutissaient des portions de la rive, pendant que la forêt tentait de résister à la puissance des éléments. Chaque bourrasque soufflait des débris de feuilles, de branches, de morceaux d'écorce arrachés, emportés dans des tourbillons déchaînés.

Autant de signes d'une résistance qui diminuait peu à peu devant le monstre.



Sur le bord de la route, des lignes électriques, menaçantes, s'étaient affaissées et crépitaient de petits éclairs brillants.

Le Kanaka Creek avait quitté son lit et ruisselait sur la route Lougheed, désertée.

\* \*  
\*

À Burnaby, au détachement, le sergent-major, la tête entre les mains, les coudes appuyés sur son bureau, pensait à sa femme : seule dans cette tempête, où il l'avait probablement poussée lui-même, à force de n'avoir pas compris son immense besoin de liberté.

Le policier soupira. Il avait voulu la surprotéger. Par esprit de rébellion, elle s'était mise volontairement dans une situation où il ne pouvait plus intervenir. Greg McLeod redressa les épaules. Il tendit la main vers le téléphone et prit le récepteur. Tout en composant un numéro, il se rappela que si Debby avait des talents particuliers pour s'enliser dans des situations impossibles, elle avait aussi des forces insoupçonnées pour s'en sortir toute seule.

Le sergent-major parla quelques minutes avec la gardienne pour s'assurer qu'elle était bien avec sa fille, en sécurité dans la maison. Une fois calmé, il fit ce qu'il n'avait pas eu le temps de faire depuis longtemps. Il se mit à prier, espérant que les psychopathes, comme les voleurs, restaient chez eux les jours de pluie.

Rachel, éblouie, admirait le grand lac Harrison, serti dans les montagnes de la chaîne côtière.

Ses eaux, turquoise lorsque la jeune femme était descendue sur la plage du petit village de Harrison Hot Springs, avaient tourné au violet sombre lorsque le ciel s'était couvert de nuages orageux alors qu'elle déambulait sur la plage de sable doré.

« La petite localité de 1 500 habitants, qui vivait à 120 km à l'est de Vancouver, pouvait être fière, pensa Rachel, de ce qu'elle avait fait de ce lieu de villégiature. » Un peu plus tôt, lorsqu'elle était finalement arrivée à destination, en empruntant la route Hot Springs qui traversait le village jusqu'aux rives du lac en contrebas, elle avait admiré le paysage montagneux, les maisons bien entretenues, les bosquets de fleurs qui enjolivaient tous les terrains, jusqu'à l'avenue de l'Esplanade, dont le charme rappelait celui des stations balnéaires européennes, avec ses boutiques, ses restaurants et ses trottoirs fleuris.

Avec l'arrivée du chemin de fer dans cette contrée perdue, on avait bâti à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle le très populaire Hôtel St-Alice, où affluaient les touristes qui souhaitaient profiter de ses eaux chaudes sulfureuses, aux vertus étonnantes.

L'hôtel, se rappela Rachel, avait été détruit par un incendie, puis remplacé par le désormais célèbre Hôtel Harrison. Le complexe comptait cinq piscines d'eaux thermales, un centre de soins spécialisé et deux restaurants, dont le fameux Copper Room, qui rappelait près d'un siècle d'histoire avec ses plafonniers de cuivre et son orchestre qui rassemblait les danseurs sur une piste de danse aux carreaux illuminés.

La jeune femme sourit de plaisir en songeant qu'elle allait découvrir sous peu ce *resort* dont tout le monde lui parlait depuis son arrivée en Colombie-Britannique. Son regard s'assombrit un peu en songeant à sa fille et à son mari qui ne connaissaient rien de ses projets. Faisant taire sa conscience torturée, elle revint lentement vers l'avenue de l'Esplanade, longeant le parc aquatique, ses quais et ses embarcations et se dirigea vers le grand hôtel, où elle avait déjà garé sa voiture.

Elle pénétra avec un peu d'appréhension dans le hall de l'hôtel, incertaine de ce qu'elle devait faire exactement. Nicolas lui avait demandé de la rejoindre à l'hôtel, mais sans autre précision. Elle monta quelques marches et se retrouva dans un grand salon, sorte de lieu de rencontre des clients de l'hôtel qui, de là, pouvaient soit monter au Lakeside Café ou descendre aux piscines thermales.

Rachel admira les belles colonnes qui s'élevaient un peu partout, projetant leur halo de lumière au plafond. Un tapis rouge vif à motifs persans égayait l'endroit, très classe, où trônait un grand piano à queue en cuivre.

En examinant les lieux, la jeune femme marcha jusqu'au buffet où du thé avait été servi à l'anglaise. Quelques rares biscuits épars témoignaient de l'appétit des visiteurs. Elle en prit un, le porta à sa bouche et jeta un regard à la ronde. Tous les fauteuils étaient occupés par des invités, âgés, qui

profitaient de la chaleur des flammes, en cette journée orageuse.

Puis elle le vit.

Debout près du grand foyer en pierres des champs où brûlaient quelques bûches, il la regardait depuis un moment, souriant, les mains dans les poches de son jeans.

Rachel se figea, déposa son biscuit sur la table, résistant à l'envie soudaine de s'enfuir pendant qu'il en était encore temps. Devinant ses pensées, il s'approcha d'un pas rapide et fut devant elle avant même qu'elle n'arrive à mettre de l'ordre dans ses idées.

— Vais-je devoir toujours prévenir la fuite de celle qui vient quand même à mes rendez-vous ? dit-il d'un ton moqueur, en s'emparant du biscuit qu'elle avait laissé sur la table.

Il l'avalait d'une bouchée, sans détacher ses yeux de la jeune femme, redoutant intérieurement de la perdre de nouveau.

— Je n'aurais pas dû venir ici...

— Nous le savons tous les deux, répondit doucement Nicolas en se penchant vers elle. Mais il ne s'agit plus de contrôler les événements, Rachel. Il s'agit de limiter les dommages. Tu as compris comme moi que notre rencontre est inévitable et qu'elle se fera, peu importe nos efforts pour y échapper.

Rachel le considéra longuement avant de répondre d'un ton cinglant :

— Ta théorie ne tient pas. Toi, tu ne fais rien pour y échapper. Tu fais au contraire tout ce qu'il faut pour que cette rencontre ait lieu.

Nicolas éclata d'un long rire qui fit se retourner quelques têtes blanches. Il prit quelques minutes pour

admirer la beauté de la femme qui se tenait devant lui. « Elle est magnifique », pensa-t-il.

Sous le charme, il poursuivit dans un dernier effort pour la convaincre :

— Rachel, la vie doit se vivre. Pendant qu'il est encore temps. Si tu vivais réellement une vie enrichissante, stimulante, ajouta-t-il, tu ne serais pas ici avec moi.

Rachel redressa la tête, frappée en plein cœur.

— Mais comment oses-tu...

Nicolas, dans un geste d'une infinie tendresse, déposa ses doigts sur les lèvres de la jeune femme qui s'interrompit, interdite, avant d'avoir eu le temps de lui lancer à la figure tout ce qu'elle avait sur le cœur depuis des semaines. Qu'il tentait de l'écarter de sa petite vie ordinaire certes, mais tranquille. Elle aurait voulu lui jeter au visage combien elle était heureuse de son sort, avec un homme équilibré, constant, fiable, honnête...

Mais elle ne prononça jamais ces paroles qui auraient pu mettre fin une fois pour toutes à une relation qui s'annonçait tumultueuse et épuisante.

Tous les regards étaient tournés vers le répartiteur qui avait fait irruption dans le quartier général de l'enquête sur les meurtres en série.

— C'est à quel sujet? demanda Tony, en grande discussion avec son équipe.

— Un rôdeur qui s'est stationné plusieurs nuits consécutives dans la même rue.

— On a un département qui s'occupe de ça, il me semble, répondit Levac, d'un ton tranchant, sans se retourner. Vous êtes au QG de l'enquête sur un meurtrier en série. Je crois pas...

— La dame dit qu'elle a noté un numéro de plaque d'immatriculation sur une camionnette noire dont l'aile gauche est cabossée. La description du conducteur concorde avec celle du tueur en série. Il est revenu plusieurs fois à cette adresse, ce qui a éveillé son intérêt. Je crois que ça devrait éveiller le vôtre aussi.

— Quelle adresse? demandèrent en chœur Tony, Marshall et Pierre Levac qui levèrent la tête des documents d'analyse d'ADN que leur présentait un spécialiste des scènes de crime.

— Vous allez être surpris, dit l'employé en leur tendant le document.

Les trois hommes mirent quelques minutes avant de réaliser l'importance de ce qu'ils avaient devant les yeux.

— Qui appelle Racine? demanda Marshall d'une voix éteinte.

\* \*  
\*

La première chose qu'il vit fut le sac à dos de Sophie, abandonné au pied de l'escalier. François se souvint que sa fille était partie à un camp de leadership dans le centre de la province et qu'elle serait absente pour les deux prochains jours. Il grimpa les escaliers en appelant sa femme. Pas de réponse.

Dans la chambre des maîtres, tout était parfaitement en ordre, comme à l'ordinaire. Le policier s'étendit sur le lit, prit son cellulaire et composa le numéro de Rachel. Toujours pas de réponse. Il avait tenté de la joindre à plusieurs reprises. Il décida de ne pas laisser de message.

Il réfléchit un instant, puis composa le numéro de la salle des nouvelles de la CBC. Un affectateur répondit.

— Bonjour, j'aimerais parler à Rachel St-Laurent, s'il vous plaît.

— Elle ne travaille pas aujourd'hui. Elle est passée dans la salle, mais elle a quitté en fin d'après-midi. Vous voulez laisser un message?

— Non, merci. Ça ira.

François, inquiet, tentait de se souvenir de ce qu'elle lui avait dit la veille, avant qu'il ne parte pour son quart de travail. Avait-elle l'intention de se rendre quelque part, alors que leur fille était à l'extérieur et que lui-même travaillait

au détachement ? Il n'arrivait pas à se rappeler ce qu'elle lui avait dit. La fatigue, les inquiétudes liées à l'enquête lui faisaient-elles perdre le sens des réalités ?

François soupira tristement en regardant, sur la table de nuit, une photo de leur couple. Cette enquête les avait éloignés l'un de l'autre. Il fit un effort, mais ne se souvenait plus de la dernière fois où ils avaient eu du temps libre ensemble. « Était-ce lorsqu'ils avaient fait l'amour, après un barbecue particulièrement réussi ? C'était donc il y a deux semaines, se dit-il, étonné et honteux. Depuis ce temps, pensa le policier, Rachel a suivi des formations dont je n'ai aucune idée et qu'elle a dû vivre seule, probablement stressée par tous ces défis. »

Et voilà qu'elle se retrouvait sur une photo prise par le psychopathe que lui et une équipe d'inspecteurs traquaient sans relâche. Avec son amie Jill. « Laquelle des deux femmes était en danger ? » se demanda le policier. McLeod semblait croire que sa femme, Debby, avait été ciblée par le tueur également.

En se relevant avec peine, François se rendit à la salle de bain où, pour retrouver ses idées, il s'aspergea le visage d'eau froide. Il lui fallait d'abord trouver sa femme, lui parler, la prévenir d'un danger potentiel, sans l'alarmer. Et il fallait aussi que sa femme avertisse son amie Jill. « Peut-être étaient-elles allées faire des courses ensemble, alors que rien ne les retenait à la maison », pensa-t-il, pour se rassurer.

S'étant ressaisi, il consulta sa montre et décida de se rendre sans délai à Chilliwack pour y interroger un détenu, comme Tony lui avait demandé. C'était peut-être lié à l'enquête. Il allait devoir y passer la nuit.

Il descendit au garage pour prendre un sac de voyage. Il fouilla sur les étagères, mais la valise qu'il cherchait ne



s'y trouvait pas. Un doute traversa alors son esprit. Il revint dans la chambre et inspecta les produits de soins de sa femme. L'évidence lui sauta aux yeux lorsqu'il ouvrit son armoire : Rachel était en déplacement quelque part. Et il n'avait aucune idée où elle pouvait bien être.

Son cellulaire se mit à vibrer. C'était Marshall. Il prit l'appel.

Rachel referma lentement la moustiquaire du petit balcon qui donnait sur les piscines. La pénombre enveloppait les montagnes qui surplombaient le site, accentuant la magie de l'éclairage des luminaires disposés dans les arbres autour des piscines d'eau sulfureuse.

La chambre, située dans la Tour ouest de l'établissement, était spacieuse et confortable.

Nicolas avait débouché une bouteille de grand cru, un syrah français, et versait délicatement le vin dans les coupes qu'il n'avait pas oubliées d'apporter. Rachel sentait fondre sa résistance peu à peu et se laissait bercer par cette voix grave qui lui parlait de vignes et de vignobles.

— Assieds-toi ici près de moi, lui dit-il, en s'installant confortablement sur le lit, après avoir déposé son verre sur une table de nuit.

Après quelques gorgées de vin, Rachel se sentit plus détendue. Pendant une heure, ils parlèrent de leurs projets de vie, de leurs espoirs déçus, d'aventures, de voyages, de spiritualité.

Puis ils transportèrent leur conversation dans les eaux turquoises de la piscine la plus calme du site, celle réservée aux adultes, d'où émanaient des soupirs et des chuchotements qui firent rire la jeune femme. Ils descendirent

lentement dans le bassin, s'habituant peu à peu à la chaleur de ces eaux qui provenaient des profondeurs de la terre.

Nicolas l'emmena s'asseoir sur le bord de la piscine, tout contre la rivière de galets, où l'eau ruisselait continuellement. Il prit la main de Rachel, interrogea son regard et tous les deux se réfugièrent dans un silence apaisant. Beaucoup plus tard, lorsque les premières gouttes de pluie commencèrent à tomber, ils attrapèrent leurs robes de chambre et coururent se mettre à l'abri.

Ils pénétrèrent dans leur chambre sous les rugissements de la tempête, dans le fracas des coups de tonnerre et de la pluie torrentielle qui fouettait les portes vitrées de la terrasse.

Une dizaine de véhicules de la police de Vancouver et de la GRC, lumières clignotantes, avaient envahi la petite rue de ce quartier tranquille de Pitt Meadows, où les gens inquiets sortaient pour s'enquérir de ce qui se passait.

— Dégagez! Ne vous approchez pas! Retournez chez vous!

Un policier interdisait l'entrée de la maison où un bataillon de policiers armés avaient débarqué quelques minutes auparavant, mandat en main, en défonçant la porte d'entrée. Le témoignage de la résidente qui avait pris soin de noter le numéro de la plaque d'immatriculation d'un rôdeur, et qui l'avait transmis à la police, avait mené jusqu'à cette petite maison, entourée de grands cerisiers japonais et située un peu en retrait, au fond d'un cul-de-sac.

À l'intérieur, les agents avaient entrepris une fouille minutieuse des lieux, en l'absence du propriétaire. Tony et Marshall se tenaient à l'écart pendant qu'un spécialiste en informatique tentait de pénétrer dans la base de données d'un ordinateur personnel installé sur un bureau. Levac ouvrit un tiroir et s'empara d'une carte d'accès pour lecteur biométrique qu'il tendit à Tony en grimaçant.

— Hé, les gars, venez un peu par ici.

La voix venait du sous-sol. Les deux policiers, suivis de Levac, s'engouffrèrent dans les escaliers.

Ils arrivèrent dans une petite pièce aux murs et au plancher de ciment, faiblement éclairée par une ampoule suspendue à un fil électrique. Une lucarne grillagée et couverte de crasse devait offrir un peu d'éclairage pendant la journée. Pour le moment, la pluie martelait avec force son unique carreau.

Une odeur très forte flottait dans l'air.

« Un mélange de pourriture et d'eau de javel, pensa Tony, qui reconnaissait l'air vicié de la morgue, à la différence qu'il n'y avait pas de purificateur d'air dans cette cave. »

Il examina en silence cette petite pièce, ressentant une sorte de malaise, comme chaque fois qu'il pénétrait dans une maison avec un mandat, violant les lieux et découvrant la vie secrète de ceux qui occupaient l'endroit.

« Cette cave me donne la chair de poule. »

Il nota le crucifix, seul ornement de la pièce, qui détonnait dans cet endroit lugubre et sombre. Par terre, un petit matelas en mousse, déformé par le poids de son utilisateur, était affaissé par endroit. Des taches marquaient le matériel spongieux. Des policiers, vêtus de combinaisons stériles, accroupis autour de ce lit improvisé, examinaient le sol, des pinces à la main. Les trois policiers demeuraient immobiles dans les escaliers, soucieux de ne pas contaminer un lieu qui, à l'évidence, devenait une scène de crime. L'un des policiers glissa quelques cheveux dans un sac, comme pièces à conviction.

Les agents travaillaient en silence, soucieux d'agir avec le plus grand respect, alors qu'ils commençaient à mesurer l'ampleur des drames qui s'étaient déroulés dans cette cave.

Les murs, qui avaient emprisonné les cris des victimes, parlaient. Un expert médico-légal les parcourait à la loupe, cherchant des traces du passage des femmes assassinées.

Le regard de Levac s'arrêta dans un coin de la cave.

Des roses blanches séchées avaient été abandonnées au pied d'un porte-manteau. Sur une petite chaise, des vêtements de femme étaient soigneusement empilés.

— Une salle des tortures, commenta Levac. Nous sommes dans sa tanière. Il les a tuées ici.

Sous l'escalier, un agent prenait des photos d'un congélateur vide... aux parois souillées de sang.

Les policiers en combinaison avancèrent vers un petit établi installé contre un mur. Ils se regardèrent sans faire de commentaires. Des tenailles, des pinces, des couteaux de différentes grosseurs y étaient suspendus.

— Des traces de sang sur ce couteau, je crois, dit l'expert, qui, de sa main gantée, s'empressa de saisir l'arme.

Sur la table, des menottes, des rouleaux de corde, des sacs de plastique, du ruban gommé et des housses à vêtements. Un policier retira d'une poubelle une housse souillée de sang et de liquides qu'il mit avec précaution dans un grand sac stérile. Au fond du panier à déchets, un objet en plastique attira son attention. Il le prit, incrédule, et le montra à Tony en disant :

— Ça vous rappelle quelque chose?

Ils furent interrompus par un enquêteur qui peinait à ouvrir une grande cuve en métal trouvée sous l'étagère. Le couvercle résista pendant un moment, puis fut éjecté sur le sol sous la pression. Le policier recula en étouffant un juron.

Une tête de femme, couverte de longs cheveux noirs, les yeux vitreux et la bouche ouverte, baignait dans une solution visqueuse.

— Du méthanol, dit l'expert sans manifester aucune émotion, alors qu'il se penchait pour sentir la solution.

— Envoyez ça au labo, dit Tony, d'un air dégoûté. Et avertissez-moi de toute nouvelle trouvaille que vous ferez ici.

Puis, regardant Marshall, il ajouta :

— Nous avons identifié le tueur en série. Mais il ne reviendra pas ici. Et il lui reste un meurtre à commettre. Il faut l'empêcher d'atteindre sa cible par tous les moyens.

Il fit une pause en regardant la carte d'accès avec la photo du détenteur, puis reprit :

— Et nous savons qui est sa cible désormais. Il nous faut la trouver... avant lui.

Il remonta les escaliers en toute hâte, suivi de ses hommes.

La pluie martelait la porte vitrée de la terrasse d'un claquement sourd, continu, apaisant.

Rachel, lovée contre le dos de Nicolas, écoutait sa respiration régulière, bercée par son rythme. Somnolente, elle mit quelques minutes avant de prendre conscience du lieu où elle se trouvait. Les yeux à demi fermés, elle fixait le ventilateur du plafond. Puis elle se souvint. Elle tourna la tête vers celui qui aurait pu devenir son amant et qui avait fait preuve de beaucoup de maturité lorsqu'il l'avait sentie déchirée et perdue. Elle lui avait demandé plus de temps. Il avait répondu qu'il la désirait entièrement, corps et âme. Il attendrait donc le temps qu'il faudrait.

Rachel se dégagea lentement de Nicolas, attentive à ne pas le réveiller. Elle marcha vers la porte pour sortir sans bruit. Elle parcourut les corridors de l'hôtel rapidement. Il lui fallait respirer de l'air pur et surtout réfléchir à la suite des choses. Elle franchit la porte qui menait aux piscines, sous le regard surpris d'un employé trempé, qui venait de rentrer. Dehors, elle fut assaillie par la tempête qui faisait rage.

L'éclairage tamisé du restaurant Copper Room se reflétait dans l'eau de la piscine d'entraînement. Quelques notes de musique, jouées par l'orchestre, dispersées par



intermittence entre les hurlements de la tempête, arrivaient jusqu'à la jeune femme.

Rachel se dirigea vers la piscine familiale, désertée par les baigneurs depuis longtemps. Les pluies diluviennes, qui les avaient chassés, avaient augmenté, de façon importante, le niveau d'eau des bassins.

La jeune femme se glissa dans les eaux chaudes, qui lui firent l'effet d'un baume sur la peine immense qu'elle commençait à ressentir. S'asseyant contre la chute d'eau, elle offrit son visage aux intempéries, trouvant un certain réconfort à laisser la pluie lui fouetter la peau. Puis, elle se mit à pleurer. Prostrée, roulée en boule contre la paroi de céramique, elle sanglotait sans pouvoir s'arrêter.

Debby, terrée au creux de l'arbre, sur le qui-vive, se préparait à prendre la fuite. Elle n'avait plus entendu un seul bruit dans la forêt, hormis celui du vent et des branches qui tombaient sur le sentier. Elle se souvenait avoir lu quelque part que, dans toutes les situations d'agressions, la plupart des victimes qui s'étaient défendues avaient survécu. Elle sentait qu'elle était sur le point d'affronter une situation dangereuse et que les minutes comptaient. Et pour sauver sa vie, elle allait devoir utiliser sa meilleure arme : la course.

\* \*  
\*

Les portes de la voiture claquèrent. Les deux policiers, surveillant le ciel, avancèrent vers la forêt du parc Kanaka Creek. La pluie avait cessé, mais le vent secouait toujours les arbres avec force. Ils pénétrèrent dans le bois avec appréhension, se demandant dans quel état ils allaient retrouver la femme de McLeod, alors que la tempête avait déjà fait de nombreuses victimes un peu partout dans la province.

Nicolas s'étira et étendit le bras. Sa main glissa sur les draps soyeux jusqu'au bord du lit. Surpris, il ouvrit les yeux. La place était vide. Il s'appuya sur un coude, consulta sa montre. Il était tôt. « Ils avaient dormi un peu, mais pouvaient certainement aller souper au casse-croûte de l'hôtel, ce petit bar qui devait fermer assez tard », pensa le policier.

Il jeta un œil dans la salle de bain, se rendit sur la terrasse, sans s'inquiéter outre mesure. Rachel avait sûrement décidé d'aller se baigner. Le cœur léger, il prit sa clé et se dirigea vers la porte. Devenant soudain plus sérieux, il songea que Rachel avait déjà fait sa marque en lui, comme un tatouage indélébile qui le rendait désormais très vulnérable.

Le désespoir l'envahit lorsqu'elle constata qu'elle avait encore une fois tourné en rond : le même tronc d'arbre qui lui barrait la route il y a une demi-heure était de nouveau en travers de son chemin.

Épuisée, Jill s'assit sur ce banc improvisé, se demandant anxieusement que faire pour rejoindre le camping. « Nathan devait être arrivé à cette heure tardive », pensa la jeune femme, en consultant son cellulaire, qui fonctionnait de nouveau. Elle avait perdu la connexion Internet par intermittence depuis qu'elle était entrée dans ce parc.

De plus en plus inquiète, elle composa le numéro de cellulaire de son ami. Il ne répondit pas.

« Mais peut-être, pensa Jill, n'y a-t-il tout simplement aucune tour de transmission dans le secteur. C'est inutile, je vais devoir passer la nuit ici. »

Elle décida de s'installer contre le tronc d'arbre, pour prendre un peu de repos et chercha fébrilement ses gants dans ses poches. L'humidité et le froid pénétrant accentuaient son malaise. Un craquement dans le sous-bois la figea sur place. Elle ne bougea plus, tous ses muscles bandés, fixant intensément le manteau obscur qui recouvrait la forêt. Une autre branche craqua. Son sang ne fit qu'un tour.

Il y avait quelqu'un, tout près d'elle, dans les bois.

\* \*

\*

— Allo, Allo, Jill, c'est toi ?

Nathan raccrocha, perplexe. Il avança vers la voiture de la jeune femme tout en regardant autour de lui. « Mais où était-elle donc passée ? » se demanda-t-il, inquiet. Il était arrivé beaucoup plus tôt que prévu pour lui faire une surprise, mais c'est maintenant lui qui l'attendait depuis bientôt deux longues heures. Il avait questionné des plongeurs qui s'apprêtaient à quitter les lieux. Plusieurs avaient remarqué la jeune femme blonde qui semblait se diriger vers le terrain de camping. Mais là-bas, personne ne l'avait vue.

Les plongeurs avaient conseillé à Nathan de ne pas installer de tente sur le terrain ce soir-là, alors que tous les visiteurs décampaient. La tempête, avaient-ils insisté, arracherait très vite une simple toile retenue par quelques cordes au sol.

Depuis, désœuvré, il avait attendu Jill dans son véhicule, regardant la pluie fouetter le capot, avant de recevoir cet appel muet.

Il se demanda s'il n'était pas temps d'aviser la police de la disparition de son amie.

Elle était là, à quelques mètres de lui. Plus belle que jamais dans cette vulnérabilité qu'il ne lui connaissait pas. Il se frotta les mains de plaisir. Il retint un petit rire. « Ce n'était pas encore le temps de l'effrayer à mort », se dit-il. Cela viendrait. Mais pour l'instant, il devait faire durer cet instant sublime, celui où il se sentait tout puissant. Celui où lui seul pouvait encore changer le cours des événements. La laisser vivre... ou la faire mourir.

Il se rappela qu'il n'avait jamais choisi la première option.

Il recula lentement, faisant craquer une branche sous son poids. Il s'immobilisa, tous ses muscles tendus. Il la vit sursauter. Elle regardait de tous les côtés. Mais elle ne s'enfuit pas. Il se détendit et l'observa. Il discernait sur son visage les premiers signes de la peur, à travers ses larmes. Cette peur qui se transformerait vite en terreur lorsqu'elle comprendrait ce qui l'attendait.

En se cachant au fond du bosquet, il commença à faire le guet, ses doigts frottant doucement le métal froid des menottes.

Tête basse, Rachel pleura pendant plusieurs minutes, avant de s'apercevoir que la pluie avait cessé. Les vents violents avaient chassé les nuages qui surplombaient le site. Au loin, dans les montagnes, la tempête faisait toujours rage.

Tétanisée par la peine, elle redressa la tête, se leva et, comme une automate, se dirigea en frissonnant sous une pergola surmontée de rosiers sauvages grimpants. De petites gouttes d'eau tombaient de ce plafond naturel suspendu, en scintillant sous l'éclat des réverbères d'un autre temps. Elle traversa l'allée fleurie qui menait aux jardins de l'hôtel.

Une brume montait du sol et étendait ses vapeurs blanches entre les fontaines et les bosquets, donnant au paysage un air d'éternité. Un chérubin en pierre sculptée visait de son arc les poissons d'un petit étang, avec un air machiavélique. Rachel retrouvait peu à peu ses esprits. Elle se rappela les paroles de son collègue de la CBC qui avait qualifié d'effrayantes les statues de l'hôtel.

« Me voilà donc dans le fameux Jardin des statues », se dit la jeune femme, pas très rassurée. « Bien malgré moi », pensa-t-elle, hésitant à s'enfoncer plus loin dans le sentier.

Un craquement derrière une rangée d'arbres lui fit tourner la tête. Elle scruta les environs en se disant qu'un

écureuil devait avoir dévalé un tronc d'arbre. Sur le qui-vive, elle entoura sa poitrine de ses bras, cherchant à se donner un peu de courage.

Elle avançait maintenant sur le petit sentier sinueux, faiblement éclairé par les lanternes de métal disposées sur des socles et qui fonctionnaient sans doute à l'énergie solaire.

Au tournant de l'allée, apparut devant elle une statue magnifique, d'une extrême blancheur. Rachel s'arrêta, fascinée.

La déesse, le visage fier aux traits aristocratiques, tendait ses bras à demi coupés vers un bosquet, dans un geste vain pour cueillir une fleur. Coiffée et habillée d'une robe légère de la Grèce antique, la belle dame fixait de ses yeux éteints un lieu qu'elle seule pouvait voir.

Rachel l'observa pendant un moment, puis poursuivit sa marche. Elle croisa ainsi une dizaine de statues, toutes finement sculptées dans la pierre, chacune amputée d'un membre, un bras, une jambe et même la tête. Rachel tendit l'oreille. Elle avait cru entendre des chuchotements. « Ridicule », pensa la jeune femme, soudain aux aguets.

Le vent, dont la vigueur avait diminué, reprit de plus belle et avec lui la pluie qui se mit à tomber, drue et glacée. Rachel, qui avait froid dans son maillot de bain trempé, décida de retourner dans la chaleur des eaux thermales. Elle voulut prendre un raccourci lorsqu'elle constata qu'elle ne pouvait rejoindre l'hôtel sans repasser sous la pergola.

En marchant rapidement sous l'averse, grelottante, elle passa devant la statue aux bras coupés sans la voir, désireuse de rentrer au plus vite. Lorsqu'elle dépassa le petit étang, elle se retourna d'un seul coup, interdite. Le chérubin n'y était plus. Tournant la tête de tous les côtés, elle dut se rendre à l'évidence : il n'était pas là.



Rachel lissa ses cheveux, essorant le surplus d'eau qui lui dégoulinait sur le visage. Puis, les mains jointes devant son visage, elle dit à haute voix :

— Ce n'est pas possible. Ce petit ange était là, exactement où je me trouve. Et il n'y est plus. Mais le socle y est toujours. Je rêve, ce n'est pas possible...

Le vent sifflait maintenant de façon stridente, émettant des sons tristes, douloureux.

« Traître... Menteuse... »

Rachel s'immobilisa, sous le choc. Avait-elle entendu ces mots accusateurs ? Ou était-ce sa propre conscience tourmentée ?

Un bruit dans le bosquet lui fit pousser un cri. Elle se mit à courir sur la chaussée glissante, manquant de perdre pied, se retourna et vit avec stupéfaction que les lanternes s'éteignaient les unes après les autres, derrière son passage.

Rachel aperçut au loin la pergola de roses, sous l'éclat des réverbères. Tel un phare lumineux dans la nuit noire, elle guidait la jeune femme dans ce labyrinthe tortueux qui semblait maintenant beaucoup plus long à parcourir que dans son souvenir. Tout en courant, Rachel ne quittait pas des yeux l'étroit passage qui devait lui permettre de quitter ce jardin étrange.

Un coup de tonnerre la fit sursauter. Au tournant du sentier, un éclair déchira le ciel et illumina le jardin. Avec horreur, Rachel vit la statue aux bras coupés, plantée près d'un massif de fleurs multicolores, le visage tourné cette fois dans sa direction.

« Traître... Menteuse... »

Un rire d'enfant éclata derrière la jeune femme qui s'enfuit, morte de peur, vers la pergola, désormais hors d'atteinte.

La dernière chose que Rachel vit, avant d'être poussée violemment contre le sol, fut un groupe de femmes, vêtues de longues robes blanches, qui marchaient à sa rencontre en la pointant de leurs bras mutilés.

\* \*

\*

Il avait inspecté chacune des piscines. Peine perdue. Rachel n'y était pas. Il pénétra dans le bâtiment en forme de tipi autochtone qui abritait un grand jacuzzi.

Nicolas s'approcha des poutrelles de bois qui entouraient le bassin d'eaux thermales.

Surmonté d'un dôme avec un puits de lumière, l'endroit reproduisait à merveille les lieux de guérison naturels utilisés par les Premières Nations depuis des siècles.

Le policier descendit quelques marches, puis s'immergea jusqu'au cou dans la chaleur des eaux minérales. Il réfléchit rapidement. Rachel ne pouvait pas avoir quitté le village. Ses clés et son sac étaient toujours dans la chambre. Il tenta de se rassurer. « Elle est peut-être partie en randonnée », se dit-il sans y croire vraiment, sachant qu'elle avait quitté la chambre en maillot de bain. « Ou elle a décidé de ne pas m'attendre pour aller manger », pensa-t-il. « Elle est peut-être passée à la chambre prendre des vêtements. J'aurais dû commencer par aller voir dans les restaurants si elle n'était pas là. »

Le jeune homme hésitait. « Si je ne rentre pas tout de suite à l'hôtel, Rachel peut partir sans dire au revoir, pour dieu sait quelle raison. » Il commençait à la connaître un

peu. « Par contre, si elle se promène dehors par ce temps, et s'il lui arrive quelque chose, elle risque l'hypothermie. »

Tant pis, pensa Nicolas, je suis déjà dehors et la pluie ne me mouillera pas plus que je ne le suis déjà. Je vais marcher dans les limites de la station... elle ne doit pas être bien loin, avec ses sandales aux pieds.

Un rire dément résonna soudain dans la forêt... le rire d'un fou...

En hurlant de terreur, elle propulsa son corps en avant, s'écorchant au passage les bras dans les ronces. Elle faillit trébucher sur une grosse racine et se rattrapa de justesse.

Son esprit réfléchissait à toute allure... Elle s'enfonçait dans la forêt.

En zigzaguant entre les arbres, elle comprit qu'elle était perdue. Au bord de la panique, elle se mit à pleurer.

Elle courait maintenant de toutes ses forces, essoufflée, contournant les obstacles, sans se retourner.

Car il la suivait de près, son pas lourd écrasant avec force le sol spongieux.

Elle pouvait l'entendre respirer bruyamment derrière elle.

L'air brûlait ses poumons, sa gorge lui faisait mal.

Le sang qui affluait à toute vitesse dans son cerveau lui martelait les tempes. Mais elle n'allait pas s'arrêter.

Il n'était plus qu'à quelques mètres. Elle courait maintenant pour sa vie.

— Services d'urgence. Comment puis-je vous aider ?

— J'aimerais signaler une disparition dans la forêt de Porteau Cove. Il s'agit de mon amie.

Pendant les minutes qui suivirent, de précieuses minutes, Nathan donna les coordonnées du parc où il se trouvait, puis il raccrocha, de plus en plus inquiet, observant la course folle des nuages dans le ciel obscur.

McLeod, envahi par un étrange pressentiment, attrapa son cellulaire et tenta une nouvelle fois de joindre son équipe bloquée à Kanaka Creek.

Il remit l'appareil dans sa poche et s'approcha de la fenêtre, cherchant dans le ciel des nouvelles encourageantes.

— Maudite tempête ! Fallait-il que tu nous tombes dessus précisément le jour où on allait mettre la main sur cette foutue vermine de psychopathe !

Quelques coups frappés à la porte suffirent à le mettre hors de lui.

— Qu'est-ce qu'il y a encore, aboya-t-il en se retournant.

Marshall entra prudemment dans la pièce, nota le désordre, les déchets près de la poubelle renversée, puis il lança :

— Chef, comme l'identité du tueur est désormais confirmée...

McLeod le regarda sans mot dire, puis devant l'hésitation du policier, explosa :

— Vous me dérangez pour me dire quoi ?

Marshall poursuivit, en choisissant chacun de ses mots :

— Si les liens que nous avons établis entre le tueur et les femmes qu'il peut avoir ciblées sont exacts, la vie de trois femmes est menacée à l'heure où je vous parle.

— Qu'essayez-vous de me dire cette fois Marshall ?

— Que votre femme, Debby... parce qu'elle l'a déjà côtoyé de près... parce qu'il a pu la suivre ce jour-là au parc Pacific Spirit...

McLeod continua la phrase du policier :

— ... et qu'il a aussi pu la suivre aujourd'hui... qu'il est peut-être en ce moment même avec elle, à l'heure où l'on se parle, alors que je n'arrive même pas à joindre les deux imbéciles de policiers qui sont censés la retrouver dans le parc Kanaka Creek...

Greg McLeod perdait son calme légendaire. Marshall tenta d'intervenir, mais le sergent-major ne lui en laissa pas le temps.

— Vous croyez que je ne me fais pas du sang d'encre depuis des heures, sachant qu'un tueur en série circule dans la tempête pour attraper de pauvres innocentes sans cervelle assez stupides pour aller se promener dans une forêt pendant la tornade !

Le sergent-major se tut brusquement, conscient de s'être laissé emporter par la colère bien au-delà de sa pensée.

— Chef, il n'y a pas que votre épouse. Le tueur serait aussi en lien avec les deux autres femmes. Tout le monde vous attend en réunion pour que nous puissions intervenir...

— Il est trop tard, Marshall, répondit McLeod, le visage défait en marchant vers la fenêtre.

Le policier regardait un érable qui venait de céder sous la pression du vent, fendu en son centre, cassé en deux.

— La seule façon de sauver cette femme, peu importe de qui il s'agit, reprit le sergent-major, en se tournant brièvement, c'est par un miracle. Ou parce que cette femme saura se défendre toute seule.

Il tourna le dos au policier et reprit sa contemplation de la tempête qui faisait rage.



Sa voix s'était brisée à force de supplier l'homme de la laisser s'en aller.

Elle avait d'abord combattu avec rage lorsqu'il l'avait attrapée par le cou, le frappant de toutes ses forces, criant, se débattant avec l'énergie du désespoir, le griffant au visage, le frappant dans les parties génitales.

Dans une colère extrême et avec une force décuplée, le mastodonte l'avait finalement plaquée au sol, mettant fin à la bataille en la menottant.

Depuis, soumise, elle avait tenté de le persuader de ne pas la tuer, lui promettant de ne pas le dénoncer, lui parlant de sa fille qu'elle aimait, tentant par tous les moyens de raviver le peu d'empathie qui avait jamais subsisté dans le cerveau malade de son agresseur.

C'était peine perdue, et elle le savait.

Il chantonnait des mélodies pour ne pas l'entendre, avec un accent irlandais, sortant de son sac des outils qui avaient presque fait défaillir la jeune femme.

Il l'avait ensuite dévêtue entièrement. Insensible à son désespoir, il l'avait assise contre un arbre, s'amusant de la voir trembler de froid, nue sous la pluie battante.

Puis il avait sorti de son sac, devant le regard médusé de sa victime, une magnifique robe de mariée de mousseline

de soie perlée ivoire qui luisait faiblement dans la pénombre de la forêt.

Il l'avait alors forcée à revêtir la robe, rapidement trempée sous l'averse, déverrouillant ses menottes pendant quelques secondes, le temps d'enfiler les manches, la tenant fermement d'une main par les cheveux, la serrant de l'autre par le cou, à l'étrangler.

Il l'avait ensuite fait asseoir délicatement au pied de l'arbre, étalant les pans de la robe gonflée d'eau autour de la jeune femme.

Lorsqu'elle le vit s'obstiner à lui faire chauffer des souliers de satin blanc, manifestement trop petits pour sa taille, elle se mit à rire sans pouvoir s'arrêter. Ses nerfs craquaient devant une telle folie.

Il la frappa alors violemment de toutes ses forces au visage. La jeune femme hurla de douleur et sentit un liquide chaud couler sur ses lèvres.

Sans plus s'occuper d'elle, le mastodonte se pencha au-dessus du sac pour récupérer un voile de tulle ivoire serti de magnifiques cristaux Swarovski qui retombait en longues vagues jusqu'au sol. Il le déposa près de l'arbre, à l'abri de la pluie.

Il s'agenouilla ensuite près de la jeune femme qui tremblait maintenant, sans pouvoir s'arrêter. Avec une grande tendresse, il lissa d'abord les longs cheveux de sa fiancée de chaque côté de son visage où un hématome commençait à gonfler. Puis il déposa le voile délicatement sur la tête de la jeune femme et lui tendit un bouquet de fleurs. Il se rappela alors qu'elle avait les mains liées. Il installa donc le bouquet en travers des menottes.

Il recula d'un pas, admirant son œuvre.

Puis, il prit quelques photos de la mariée, qui pleurait, désespérée. Dans la forêt, le flash de la caméra crépitait, éclairant la macabre scène.

En état de choc, la jeune femme tentait de réfléchir, évaluant les chances qu'elle avait contre son agresseur.

Il remarqua soudain que son nez saignait et se précipita pour essuyer la rigole de sang qui allait souiller la dentelle de son corsage. À cet instant précis, elle le regarda dans les yeux, déterminée à utiliser la moindre erreur qu'il commettrait dans les prochaines minutes.

Elle sentait instinctivement qu'il ne lui ferait pas de mal tant et aussi longtemps qu'elle porterait cette robe de mariée, à laquelle il semblait tellement tenir. « Cette robe, se dit-elle, est mon salut. »

Elle sursauta lorsqu'il lui cria de se mettre à genoux, en l'empoignant par les cheveux pour qu'elle obéisse.

Avec difficulté, il s'agenouilla de nouveau, lui prit les mains et la regarda fixement en lui demandant de répéter après lui :

— Par cette cérémonie sacrée...

La jeune femme, surveillant ses moindres gestes et donnant l'impression de n'offrir aucune résistance, eut recours aux dernières forces qui lui restaient pour réciter les vœux d'une voix blanche.

— Par... cette... cérémonie sacrée...

— Je m'engage à prendre pour époux pour l'éternité...

— ... je m'engage à prendre... pour époux... pour l'éternité...

— Mon fiancé ici présent...

— ... mon... fiancé... ici... présent...

— Edward Allan...

— ... Edward... Allan...

— Par le principe ordonné avant la fondation du monde et institué sur cette terre avant que la mort n'y soit introduite...

— ... principe... fondation du monde... la mort...

— Comme Adam et Ève ont été donnés l'un à l'autre en mariage par Dieu dans le Jardin d'Éden avant la chute dans le péché...

— ... Adam et Ève... en mariage... le péché...

— Je m'engage à devenir une seule chair avec mon mari, à m'attacher à lui, à l'aimer et à le chérir, jusqu'à ce que la mort nous sépare.

— ... devenir une seule chair... à l'aimer... la mort nous sépare...

Il fouilla alors dans sa poche et en sortit une petite boîte, l'ouvrit avec précaution et en retira la bague en or blanc, au diamant véritable, qu'il avait apportée pour sceller leur union.

Terrorisée au-delà de l'imaginable par cette scène de délire, la jeune femme le laissa docilement glisser la bague à son annulaire, en pensant brièvement à toutes ces femmes qui avaient dû subir le même rituel grotesque.

Elle vit alors le regard de son bourreau changer, la pupille de son œil rétrécir jusqu'à devenir minuscule.

Elle savait qu'il ne lui restait que très peu de temps à vivre.

— Il peut s'attaquer à n'importe laquelle d'entre elles, rugit Tony en parcourant le document qui donnait toutes les informations recueillies sur le banquier de Maple Ridge.

— C'est Jill qui fait affaire avec lui, dois-je vous le rappeler, insista Marshall, il est son conseiller personnel à la banque. C'est Racine qui m'a confirmé ces informations. Il les tient de sa femme, qui fréquente Jill. Et c'est encore Jill qui a été attaquée au parc de Coquitlam. Son agresseur portait un masque... masque que nous avons retrouvé dans la poubelle de la cave du présumé tueur en série. Et c'est aussi devant chez elle que le tueur a été aperçu plusieurs nuits consécutives, faisant le guet. Une résidente nous a communiqué ces informations.

— À ce stade-ci, rappela un enquêteur, on ne parle plus de présumé tueur : des analyses en laboratoire viennent de confirmer que l'ADN retrouvé sur les outils de la cave correspond aux traces d'ADN enregistrées sur les scènes de crime, sur le carnet oublié près de la voie ferrée de Maple Ridge, de même que sur certaines des photos et sur le coffre à bijoux confisqué au sans-abri. On parle donc du tueur en série.

— Merci, John, dit Tony à l'intention du policier. Cela dit, reprit-il en regardant Marshall, c'est vrai que nous

avons tout de suite pensé à Jill en constatant l'identité du banquier. Mais ça ne veut pas dire que le tueur n'ait pas décidé de changer de victime, après avoir essuyé une défaite au parc. Il détenait une photographie sur laquelle apparaîtrait non seulement Jill, mais aussi la femme de François, Rachel... sans compter qu'il a sans doute suivi l'épouse de McLeod, Debby, dans le parc Pacific Spirit. Ces deux femmes sont donc potentiellement en danger également.

— François, je suis désolé, reprit-il à l'intention du policier qui venait d'arriver. Je sais que cette situation doit être extrêmement inquiétante pour vous. Elle l'est également pour notre chef, McLeod, qui n'a pas réussi à parler à sa femme ni aux agents sur le terrain.

— Qu'en est-il de vous ? Vous savez si votre femme se trouve avec Jill ? Elles sont amies, si je ne me trompe ?

François, l'air fatigué et triste, les regarda pendant un instant sans répondre. Puis il répondit, d'un ton las :

— Je ne sais pas où elle est. Je ne sais pas si elle est avec Jill. Mais je crois qu'elle a décidé de prendre quelques jours de vacances sans moi. Elle est partie avec une valise.

Les hommes se regardèrent, gênés. Un silence se fit. Puis un répartiteur entra en coup de vent dans la salle en criant :

— Nous venons de recevoir un appel de Porteau Cove. Un véhicule et une ambulance sont en route. Une femme dans la trentaine est portée disparue. Elle s'appelle Jill Zeidler. Vous savez, l'ex-femme du Chef des Red Scorpions.

Il s'interrompit devant le regard sévère des policiers.

— Heu... il semble qu'elle ait disparu depuis plusieurs heures. Son ami devait la rejoindre au camping. Sa voiture est sur place, mais aucune trace d'elle. Nous avons demandé l'aide de l'équipe de recherche et de sauvetage de la rive nord de Vancouver.

\* \*

\*

Nathan, à moitié endormi, sursauta aux coups frappés à sa fenêtre. Une demi-douzaine de véhicules de la police et des équipes de sauvetage venaient d'arriver dans le stationnement, désert il y a quelques minutes. Une ambulance, tous feux allumés, se rangeait devant l'entrée du camping.

Il se couvrit la tête avec le capuchon de sa veste pour se protéger des intempéries et sortit pour parler avec le policier de la GRC. L'agent s'adressa ensuite aux secouristes qui venaient vers eux.

— Nous devons vous demander d'attendre que nous puissions sécuriser les lieux avant de pénétrer en forêt.

— Mais que se passe-t-il ici ? demanda Nathan, qui ne comprenait plus rien. Vous ne les laissez pas commencer les recherches ?

— Monsieur, votre amie court un grave danger. Il semble qu'elle ne se soit peut-être pas simplement égarée en forêt. Nous devons nous assurer qu'elle n'est pas entre les mains d'un dangereux criminel que nous recherchons. Nous devons assurer la sécurité des secouristes. Cet homme est armé et dangereux.

— Attendez... que voulez-vous dire ? Est-ce lié à cette attaque qu'elle a subie au parc récemment ? Est-ce que cet homme...

— Je ne peux vous en dire davantage pour le moment. Laissez-nous faire notre travail. Chaque minute compte, l'interrompit le policier, en s'éloignant avec les équipes de sauvetage.

Fortement ébranlé, Nathan regarda en direction des grands arbres, espérant de tout son cœur que la police ait fait une erreur.



Avec des gestes tendres, il aidait sa fiancée à retirer sa robe, en délaçant les rubans noués au dos, un à un. « La cérémonie est terminée. C'est dommage. Je l'aimais bien celle-là. »

Il la tourna vers lui et prit ses poignets dans ses mains et les trouva doux. Il commença à caresser la peau de la jeune femme, frottant de plus en plus fort, sans se rendre compte que sa victime pinçait les lèvres pour ne pas crier.

Elle n'avait d'yeux que pour la clé qu'il tenait dans sa main droite et qui était sa dernière chance de s'échapper.

— Vous savez, dit-elle en tremblant de froid, nous sommes mariés maintenant. Vous ne m'embrassez pas ?

Décontenancé, le molosse ne sut quoi répondre. Il se mit à réfléchir. Elle devenait gentille. Peut-être après tout avait-il finalement trouvé la perle rare, celle qui allait le délivrer de ses démons... et dont il n'aurait pas à se débarrasser.

Il leva les yeux vers elle. Elle lui sourit, un sourire plein d'innocence, comme il n'en existait plus, se dit-il, troublé. C'est parce qu'elle est une âme pure...

Tout à ses pensées, il introduisit la clé dans la serrure des menottes et, tout en libérant la main de la jeune femme, il commit l'erreur que sa victime attendait. Il ne la retint pas prisonnière de sa main libre.

Elle s'esquiva d'un mouvement souple, prenant le large avec toute la vitesse que lui permettait sa robe de mariée lourde de toute la pluie qu'elle avait absorbée, s'empêtrant dans les volants, arrachant le tissu qui s'accrochait aux ronces.

Pris par surprise, il ne bougea pas pendant quelques secondes, les secondes qui allaient lui coûter sa prise : son sacrifice s'éloignait de lui à grandes enjambées. Déjà, il ne percevait plus que le reflet du satin flottant sur le tapis de fougère.

Furieux d'avoir été trompé, il se lança éperdument à sa poursuite, tremblant d'une rage qu'il n'arrivait plus à contenir. « Tu seras méconnaissable lorsque j'en aurai terminé avec toi, sale garce », pensa-t-il, en courant derrière sa proie.

Deux cents mètres plus loin, la jeune femme jouait le sprint final, celui qu'elle n'avait jamais remporté au cours de ses multiples tentatives pour remporter des courses. « Mais celle-là, se dit-elle, je la remporte... ou je disparaïs de cette planète. »

À bout de souffle, elle entendit tout à coup le son qui allait lui sauver la vie.

Elle hésita quelques secondes, entraperçut les lignes violet et jaune qui filaient dans sa direction à pleine vapeur, ne sachant pas si elle aurait le temps de traverser la voie ferrée. Puis elle le sentit derrière elle, à quelques mètres. Elle n'avait plus d'autre option. Dans le hurlement de la machine qui tentait de s'arrêter, elle se propulsa littéralement sur le versant opposé, roula jusqu'en bas du talus et se retrouva dans un petit ruisseau. En se redressant péniblement, elle vit le train qui s'immobilisait quelques mètres plus loin, dans un affreux grincement de freins.

Le conducteur se rua hors de la locomotive.

Il s'arrêta net. Devant lui, une vision cauchemardesque.

Une femme épuisée, le visage tuméfié, remontait le talus, les cheveux en bataille, en relevant les pans de sa robe de mariée souillée et déchirée, les mains en sang, le regard perdu.

Elle faillit s'effondrer devant l'horrible spectacle qui l'attendait : sur le bord de la voie ferrée, son agresseur gisait dans une mare de sang, le corps coupé en deux par le géant de fer.

Elle s'allongea sur le sol, en gémissant. Elle avait remporté le 500 mètres. Mais le seul spectateur qui aurait pu applaudir sa performance la regardait, hébété, en état de choc.

Elle entendit un murmure qui devint de plus en plus fort.

— Rachel, Rachel, que s'est-il passé? Je t'ai cherchée partout. Tu as dû faire une mauvaise chute. Tiens, appuie-toi sur mon épaule. Je vais te ramener.

La jeune femme porta une main à sa jambe en grimaçant de douleur.

— Tu es blessée. Ne force rien. Je vais te porter.

Nicolas, rempli d'attention, la souleva sans difficulté. Pendant qu'il marchait vers la sortie, il l'observa avec inquiétude. Elle semblait fiévreuse, en proie à une sorte de délire.

— La pergola de roses... est-ce que tu la vois? Je dois l'atteindre, je dois quitter ces lieux...

— Rachel, calme-toi. C'est la tempête qui t'a sonnée comme ça. Tu n'aurais pas dû venir ici toute seule. Quelle pergola de roses? Il n'y a pas de roses ni de pergola dans ce jardin.

— Les statues... tu as vu les statues, dit péniblement Rachel en tentant de se dégager pour se retourner.

Nicolas la déposa lentement sur ses pieds.

— Tu parles de cette statue, là-bas, près de l'étang?

Rachel remarqua que la statue avait retrouvé sa place près du bosquet de fleurs, fixant toujours de ses yeux

vides cet étrange lieu où elle seule avait accès. Elle nota également que le chérubin était à nouveau sur son socle. Peut-être avec un petit air moqueur plus accentué que dans son souvenir cependant.

Elle chercha des yeux les autres statues, mais ne les vit nulle part.

Nicolas, que son comportement bizarre commençait à inquiéter, insista pour qu'ils rentrent à la chambre.

Sur le chemin du retour, un couple d'aigles à tête blanche apparut et traça de longs cercles au-dessus des montagnes, en se laissant porter par le vent. Rachel leva les yeux et songea aux paroles du vieil Autochtone.

En passant devant la piscine familiale, les yeux baissés, elle ne remarqua pas la dizaine de statues en robe blanche installées, telles des sentinelles, près du restaurant Copper Room et qui la fixaient de leurs yeux sans vie.



Les pales de l'hélicoptère qui s'était posé sur la piste du parc Kanaka Creek tournoyaient au-dessus de la tête des hommes qui en sortirent avec un brancard. Devant eux, l'air dévasté, un policier marchait le plus vite qu'il pouvait en se courbant de son mieux pour passer sous l'appareil.

Plus loin, sur le bord du talus, des ambulanciers avaient déjà installé une perfusion au bras de la jeune femme affaiblie et en état de choc. Ils avaient pansé ses blessures, superficielles, principalement des ecchymoses et des égratignures.

Lorsqu'elle vit accourir son mari, la blessée se mit à pleurer à chaudes larmes, en tendant ses bras égratignés. McLeod se jeta littéralement par terre, l'embrassant furieusement, fou de joie qu'on l'ait retrouvée vivante.

Ses hommes avaient fini par lui téléphoner à la fin du jour, lui annonçant qu'ils avaient retrouvé sa femme, qu'elle l'avait échappé belle, et que le tueur qui l'avait maintenue prisonnière pendant plusieurs heures était désormais hors d'état de nuire.

Étendue sur le brancard dans sa robe de mariée en lambeaux couverte de boue et tachée de sang, ses cheveux noirs emmêlés de ronces, Debby offrait un spectacle surréel. La jeune femme tendit son poignet bandé vers son

mari qui le prit doucement. À son doigt, enflé, brillait un diamant que les ambulanciers avaient tenté d'enlever sans succès.

— Greg, dit Debby d'une voix éraillée, j'ai fait le 500 mètres et j'ai gagné.

Elle lui sourit avec douceur, les yeux pleins d'eau, la joue déformée par l'hématome qui avait doublé de volume.

À côté de la voie ferrée, des policiers prenaient en photo les parties du corps du psychopathe, éparpillées des deux côtés du chemin de fer.

— Tu sais, reprit-elle difficilement, je le connaissais, cet homme. Je le rencontrais souvent dans les parcs où j'allais courir. Il me faisait un peu peur. Je ne lui ai jamais vraiment parlé.

— Greg, nous devons l'hélicoptère immédiatement à l'hôpital général de Vancouver, intervient l'ambulancier qui venait d'arriver avec la civière. Son pouls est faible, elle a vécu une situation extrêmement stressante. Mais elle s'en sortira. Ne t'inquiète pas. Vite, les gars, il faut y aller.

Greg lâcha la main de sa femme, suivit les secouristes et les observa pendant qu'ils transportaient Debby dans l'appareil. En jetant un dernier regard sur la forêt, avant que le copilote ne ferme la porte et que l'engin s'élève dans les airs, le sergent-major se dit que leur couple, au cours des dernières semaines, avait fortement déjoué les statistiques.



Dans le quartier général, l'agitation était à son comble. Tony exigea le silence avec autorité. Les policiers se turent.

— Vous savez que la femme du sergent-major a survécu à une terrible attaque et qu'elle doit son salut à sa seule volonté. J'aimerais pouvoir dire que nous l'avons sauvée des griffes du tueur, mais ce serait inexact. Nos hommes se sont portés à son secours lorsqu'elle était en sécurité, de l'autre côté du chemin de fer. Elle aura été finalement sauvée par sa présence d'esprit... et par un train.

Tony fit une pause avant de reprendre :

— Le West Coast Express, qui avait été retardé à la gare Water Front en raison de la tempête, est passé précisément au moment où le tueur tentait d'attraper sa victime qui lui échappait.

— Le train de banlieue aura donc été sa planche de salut.

— Je tiens à vous dire combien je suis désolé d'avoir été trompé par les apparences, avoua Marshall, extrêmement mal à l'aise. J'ai toujours cru que le psychopathe avait ciblé Jill ou son amie Rachel, mais je n'ai jamais vraiment cru que la femme de McLeod pouvait courir des risques.

— Et que s'est-il passé avec Jill ? demanda un policier.

— Elle a déjà reçu son congé de l'hôpital, répondit Tony, mais le détachement l'a contactée pour qu'elle puisse témoigner, car elle a vu le tueur de près. Elle a encaissé le coup en apprenant qu'il avait tenté de tuer la femme d'un policier. Elle sait maintenant qu'elle a bien failli y passer elle aussi le jour où il l'a attaquée.

— Et qu'en est-il de la femme de Racine, qui avait disparu? demanda un enquêteur.

— La femme de François n'a pas été impliquée dans cette affaire. François a finalement pu communiquer avec elle.

Tony se tourna vers son grand tableau, annonçant ainsi que la réunion venait de prendre fin.

Sur la table devant lui, un enquêteur inscrivait «AFFAIRE CLASSÉE» sur un dossier. Tony regarda la photo d'une des victimes, celle dont la tête avait finalement été retrouvée dans la cave du tueur en série.

Le policier détacha une à une les photographies des femmes assassinées par le tueur et les déposa dans une grande enveloppe blanche. Leur disparition était résolue.

Seuls demeuraient sur le tableau les visages tristes et moroses des femmes qui avaient disparu le long de l'auto-route 16, l'auto-route des larmes, en majorité des femmes autochtones.

Car ce dossier-là, qui avait empoisonné la vie de dizaines d'enquêteurs depuis plus de trente ans, était loin d'être classé.

\* \*

\*

François, étendu sur le lit, examinait la pièce et tous les petits objets qu'elle avait choisis un à un et disposés ici et là pour créer une ambiance antillaise. La chambre était ainsi devenue une sorte de station balnéaire aux couleurs de mer et de sable, la collection de coquillages régnant désormais sur une plage désertée.

Il avait raccroché l'appareil sans prononcer un seul mot. Il n'avait eu aucune réaction lorsqu'elle lui avait dit à quel endroit elle était... et avec qui elle était.

Il aurait pensé, il y a quelques jours, être terrassé de chagrin par la nouvelle ou alors dévoré par une colère destructrice.

Très calme, il prit conscience tout à coup qu'il ne ressentait rien. Absolument rien.

Était-ce son extrême fatigue, le fait qu'il venait de côtoyer l'aspect le plus laid et le plus primitif de l'être l'humain au cours des dernières heures... ou parce qu'il savait depuis longtemps qu'il avait perdu Rachel ?

L'inaccessible Rachel, qu'il n'avait pas perdue... puisqu'il ne l'avait jamais conquise.

Il se leva et éteignit la lumière, le cœur vide, l'esprit abattu, puis se réfugia sous les couvertures du lit qui dégageaient son parfum au thé vert.

Épuisé, il ferma les yeux et sombra dans un sommeil sans rêves.

Dans le Downtown Eastside, au coin des rues Gore et East Hasting, la foule s'était rassemblée devant l'église de la First United Church, pour célébrer la nouvelle de la mort du tueur en série, celui qui avait assassiné des dizaines de femmes qui habitaient le quartier.

Une drag-queen, blonde, très excitée, coiffée à la mode des années 50 et vêtue d'une robe blanche comme celle que portait Marylin au-dessus de la bouche du métro de New York, papillonnait d'un groupe à l'autre, distribuait des baisers et gloussait aux blagues de ces impies qui la troussaient au passage, faisant le plein d'amour au sein de son meilleur public.

— Silver, j'ai vu ta petite culotte...

Elle dansait alors et levait sa robe vulgairement sous les acclamations des toxicomanes, des revendeurs de drogue, des proxénètes et des prostituées, tous unis sous la même bannière, ayant oublié pour un instant leurs divisions, le temps de se réjouir de la mort d'un psychopathe. Pardonnés les abus des uns, les dépendances des autres, les violences et les menaces. Solidaires devant la mort de celles qui avaient été leurs amies, leurs esclaves, leurs clientes. Celles qui pouvaient être battues, violées, tuées au fentanyl, mais certainement pas assassinées par la main d'un tueur en série.

Un peu en retrait, un homme âgé s'était immobilisé, la main sur son panier.

Il observait cette foule trop bruyante, à laquelle il n'avait jamais appartenu et qui lui faisait un peu peur.

Il se pencha sur son panier et en retira une jolie boîte à bijoux rose, offerte par son ami le policier. Il sourit en ouvrant la boîte, anticipant la douce musique qui en sortirait, pendant qu'une petite ballerine tournait en dansant sur son socle. Raymond se mit à caresser du doigt les bagues brillantes que son ami avait pris soin de déposer dans ce coffre aux trésors.

Mike lui avait dit fièrement qu'il méritait ce cadeau puisqu'il avait aidé à retrouver l'homme qui torturait les prostituées. Il ne se rappelait plus comment, mais si Mike le disait, pensa-t-il, ça devait être vrai.

Il remit sa précieuse boîte dans son panier et reprit sa route en jetant un coup d'œil à la jeune fille assise dans les escaliers qui menaient au refuge. Il se souvint d'elle. Elle parlait avec animation avec une vieille femme qui la tenait par la taille.

Inga, le regard rempli de fierté, écoutait Sylvia lui raconter sa terrible expérience à l'hôpital, alors qu'elle avait cru mourir de douleur.

— Écoute, tu auras essayé. Ça fonctionnera mieux pour toi la prochaine fois. Et puis tu n'es pas dans la rue. Nous, on est là... N'est-ce pas qu'on est là? demanda Inga, en voyant arriver un grand maigre chaussé de bottes de cowboy.

— Je suis là, les filles, mais bougez-vous un peu. Vous avez fini de souper? Je vous veux toutes les deux dans la chambre d'ici une heure. J'ai un client qui s'est annoncé. Et ça tombe bien que tu aies pris un peu de poids, dit-il à

l'intention de Sylvia, car le gars en question aime pas trop les maigres.

Il allait partir lorsqu'il se retourna pour lancer un petit sac transparent avec un comprimé dedans sur la marche d'escalier.

Sylvia regarda Inga, incertaine.

— Tiens, prends-le, dit Eddy, c'est pour toi. Comme dans le bon vieux temps. Tu fais ce que je dis et je te fournis la came.

Puis, à l'intention d'Inga, il ajouta :

— Ne la mets pas en retard avec tes histoires. Vous aurez tout le temps de parler demain. Là, c'est le temps de travailler. J'ai aussi un vieux hippie qui m'a demandé un intermède avec une fille d'une autre époque... j'ai pensé que tu ferais l'affaire. Sois gentille avec lui et ça te fera un habitué... tu n'en as pas tant que ça.

Inga serra la jeune fille dans ses bras un peu plus fort, puis l'entraîna avec elle.

— Ne t'en fais pas trop... c'est juste un mauvais moment à passer. Après, on pourra placoter toute la nuit si tu veux. Après tout, le plus important, c'est qu'on soit ensemble, dit-elle avec un sourire hideux qui découvrit ses dents cariées et accentua la peau ridée de son visage.

L'homme ouvrit le téléviseur, en regardant autour de lui avant de baisser le volume au plus bas.

L'animateur annonçait les derniers faits connus sur le tueur en série de Pitt Meadows.

Il marcha d'un pas lourd jusqu'au réfrigérateur. Il attrapa un carton de lait qu'il versa dans un grand bol de céréales, sans perdre un seul mot de l'entretien entre l'animateur et le reporter.

Tout en dévorant sa collation, il admira le courage de la jeune femme qui avait échappé au tueur. « Quel sang-froid, se dit-il, et quelle force de caractère! »

Il eut un petit rire idiot en pensant à toutes ces femmes qu'il avait rencontrées dans sa vie. Il devait reconnaître qu'il n'avait jamais eu une relation assez longue avec aucune d'entre elles pour découvrir ces qualités.

Il se trouva drôle et rit franchement de sa blague, avant d'aller rincer sa vaisselle et de la déposer soigneusement dans le lave-vaisselle, car sa mère serait fâchée contre lui sinon, se dit-il, devenant soudain anxieux lorsqu'il était question d'elle.

Une voix stridente le fit sursauter.

— Owen, qu'est-ce que tu fais? Tu n'es pas encore couché? Tu travailles demain, tu le sais pourtant. Va t'en dans ta chambre!

— Oui, maman, s'empressa-t-il de répondre. Dors bien maman, ajouta-t-il en éteignant les lumières et le téléviseur et en quittant la pièce sur la pointe des pieds.

Il sourit en pensant que sa mère, paralysée et étendue sur son lit depuis deux décennies, ne s'était pas rendu compte qu'il avait pris sa retraite huit années auparavant.

Mais cela lui évitait ainsi une foule de questions concernant ses allées et venues, le soir et la fin de semaine en particulier.

Il ferma la porte de sa chambre sans faire de bruit et s'étendit sur son lit après s'être étiré pour attraper sa boîte de souvenirs qu'il gardait cachée tout en haut de son étagère, là où ni la femme de ménage ni l'infirmière ne pouvaient l'atteindre.

Pendant des heures, dans la chaleur de ses draps, éclairé par une lampe de poche, il regarda une à une les photos polaroid jaunies de ces filles qui avaient croisé sa route et qui avaient levé le pouce en sa direction sur la route 16... une fois de trop.

Ces filles qui dormaient en secret sous la terre et à qui il était demeuré fidèle, toutes ces années.







## VOIX NARRATIVES

*Collection dirigée par Marie-Anne Blaquièrre*

- BÉLANGER, Gaétan. *Le jeu ultime*, 2001. Épuisé.
- BÉRUBÉ, Sophie. *Car la nuit est longue*, 2015.
- BLAQUIÈRE, Nathalie. *Boules d'ambiance et kalachnikovs. Chronique d'une journaliste au Congo*, 2013.
- BOULÉ, Claire. *Le bruit sourd des glaces*, 2018.
- BOULÉ, Claire. *Sortir du cadre*, 2010.
- BRUNET, Jacques. *Messe grise* ou *La fesse cachée du Bon Dieu*, 2000.
- BRUNET, Jacques. *Ah...sh\*t ! Agaceries*, 1996. Épuisé.
- CANCIANI, Katia. *178 secondes*, 2009.
- CANCIANI, Katia. *Un jardin en Espagne. Retour au Généralife*, 2006. Épuisé (réédité en Format Poche).
- CHICOINE, Francine. *Carnets du minuscule*, 2005.
- CHRISTENSEN, Andrée. *La mémoire de l'aile*, 2010.
- CHRISTENSEN, Andrée. *Depuis toujours, j'entendais la mer*, 2007. Épuisé (réédité en Format Poche).
- COUTURIER, Anne-Marie. *Dans le regard de Flavie Plourde*, 2017.
- COUTURIER, Anne-Marie. *Le clan Plourde. De Kamouraska à Madoueskak*, 2012.
- COUTURIER, Anne-Marie. *L'étonnant destin de René Plourde. Pionnier de la Nouvelle-France*, 2008.
- COUTURIER, Gracia. *L'ombre de Chacal*, 2016.
- COUTURIER, Gracia. *Chacal, mon frère*, 2010. Épuisé (réédité en Format Poche).
- CRÉPEAU, Pierre. *Madame Iris et autres dérives de la raison*, 2007.
- CRÉPEAU, Pierre et Mgr Aloys BIGIRUMWAMI, *Paroles du soir. Contes du Rwanda*, 2000. Épuisé.
- CRÉPEAU, Pierre. *Kami. Mémoires d'une bergère teutonnes*, 1999. Épuisé.
- DESHAIES, Michelle. *XieXie*, 2018.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Fantômier*, 2005.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Les soleils incendiés*, 2004.

- DONOVAN, Marie-Andrée. *Les bernaches en voyage*, 2001.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *L'harmonica*, 2000.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Mademoiselle Cassie*, c1999. 2003.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *L'envers de toi*, 1997.
- DONOVAN, Marie-Andrée. *Nouvelles volantes*, 1994. Épuisé.
- DUBOIS, Gilles. *L'homme aux yeux de loup*, 2005.
- DUCASSE, Claudine. *Cloître d'octobre*, 2005.
- DUHAIME, André. *Pour quelques rêves*, 1995. Épuisé.
- FAUQUET, Ginette. *La chaîne d'alliance*, en coédition avec les Éditions La Vouivre (France), 2004.
- FAHMY, Jean Mohsen. *La sultane dévoilée*, 2019.
- FLAMAND, Jacques. *Mezzo tinto*, 2001. Épuisé.
- FLUTSZTEJN-GRUDA, Ilona. *L'aïeule*, 2004.
- FORAND, Claude. *R.I.P. Histoires mourantes*, 2009.
- FORAND, Claude. *Ainsi parle le Saigneur*, 2006.
- GAGNON, Suzanne. *Passeport rouge*, 2009.
- GRAVEL, Claudette. *Fruits de la passion*, 2002.
- HARBEC, Hélène. *Chambre 503*, 2009. Épuisé (réédité en Format Poche).
- HAUY, Monique. *C'est fou ce que les gens peuvent perdre*, 2007.
- HENRIE, Maurice. *Petites pierres blanches*, 2012.
- JACK, Marie. *Mariana et Milcza*, 2015.
- JACQUOT, Martine L. *Les oiseaux de nuit finissent aussi par s'endormir*, 2014.
- JEANSONNE, Lorraine M. M. *L'occasion rêvée... Cette course de chevaux sur le lac Témiscamingue*, 2001. Épuisé.
- L'ALLIER, Louis. *Nikolaos, le copiste*, 2016.
- LAMONTAGNE, André. *Dans la mémoire de Québec. Les escaliers*, 2015.
- LAMONTAGNE, André. *Dans la mémoire de Québec. Les fossoyeurs*, 2010.
- LAMONTAGNE, André. *Le tribunal parallèle*, 2006.
- LANDRY, Jacqueline. *Le cri du West Coast Express. Détresse au crépuscule*, 2020.

- LANDRY, Jacqueline. *Le cri du West Coast Express. Terreur dans le Downtown Eastside*, 2013.
- LEPAGE, Françoise. *Soudain l'étrangeté*, 2010.
- LEVASSEUR, Henriette, d'après le récit d'Anouk'chet SUONG. *Anouk'chet. Une fillette au pays des Khmers rouges*, 2019.
- LÉVESQUE, Geneviève. *La maison habitée*, 2014.
- MALLET-PARENT, Jocelyne. *Basculer dans l'enfer*, 2017.
- MALLET-PARENT, Jocelyne. *Celle qui reste*, 2011.
- MALLET-PARENT, Jocelyne. *Dans la tourmente afghane*, 2009.
- MARCHILDON, Daniel. *Le sortilège de Louisbourg*, 2014.
- MARCHILDON, Daniel. *L'eau de vie (Uisge beatha)*, 2008. Épuisé (réédité en Format Poche).
- MARTIN, Marie-Josée. *Un jour, ils entendront mes silences*, 2012.
- MAZIGH, Monia. *Farida*, 2020.
- MAZIGH, Monia. *Du pain et du jasmin*, 2015.
- MUIR, Michel. *Carnets intimes. 1993-1994*, 1995. Épuisé.
- OLSEN, Karen. *La bonne de Chagall*, 2017.
- PIUZE, Simone. *La femme-homme*, 2006.
- RESCH, Aurélie. *Pars, Ntangu !*, 2011.
- RESCH, Aurélie. *La dernière allumette*, 2011.
- RICHARD, Martine. *Les sept vies de François Olivier*, 2006.
- ROBITAILLE, Patrice. *Le cartel des volcans*, 2013.
- ROSSIGNOL, Dany. *Impostures. Le journal de Boris*, 2007.
- ROSSIGNOL, Dany. *L'angélu*, 2004.
- THÉRIAULT, Annie-Claude. *Quelque chose comme une odeur de printemps*, 2012.
- TREMBLAY, Micheline. *Léa. J'ai la mémoire chagrine*, 2017.
- TREMBLAY, Micheline. *La fille du concierge*, 2008.
- TREMBLAY, Rose-Hélène. *Les trois sœurs*, 2012.
- VICKERS, Nancy. *Maldoror*, 2016.
- VICKERS, Nancy. *La petite vieille aux poupées*, 2002.
- YOUNES, Mila. *Nomade*, 2008.
- YOUNES, Mila. *Ma mère, ma fille, ma sœur*, 2003.

Couverture : © Adriano Cavina, Downtown Eastside, 2020.  
Maquette et mise en pages : Anne-Marie Berthiaume  
Révision : Frédéric Leroux

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN  
GATINEAU (QUÉBEC) CANADA



Un tueur en série continue de semer la terreur dans la région vancouveroise : une autre femme au corps mutilé est retrouvée sans vie près de la voie ferrée où passe le West Coast Express.

Le psychopathe, qui se fond depuis des mois dans le Downtown Eastside, a modifié son *modus operandi* depuis son dernier meurtre. Son terrain de chasse s'étend désormais aux parcs et aux sentiers de la forêt. Les enquêteurs, Marshall, Tony, Pierre, François et Nicolas, dirigés par Greg McLeod, se lancent dans une traque sans précédent. Réussiront-ils enfin à attraper ce ou ces tueurs insaisissables ?

En toile de fond, les lecteurs renoueront avec Raymond, le sympathique sans-abri qui inlassablement pousse son panier à travers les sombres rues de la ville, Sylvia, la toxicomane, Inga, la prostituée, tous ces personnages attachants qui nous font pénétrer au cœur de cette folie meurtrière. Sans oublier Rachel, la journaliste, qui devra affronter ses propres démons...

Après *Terreur dans le Downtown Eastside*, Jacqueline Landry nous fait revivre ici toute la détresse qui imprègne l'un des quartiers les plus pauvres et les plus criminalisés en Amérique, avec ses toxicomanes et ses prostituées, ses revendeurs de drogue et ses bons Samaritains.

Originaire de Saguenay, au Québec, Jacqueline Landry est journaliste et a été chef d'antenne au Téléjournal Colombie-Britannique de Radio-Canada. Elle a vécu dans la région vancouveroise pendant plus de dix ans et habite aujourd'hui Montréal. Sensible à la détresse des sans-abri et des prostituées qui survivent dans le Downtown Eastside, elle s'est imprégnée de leur réalité pour écrire la série *Le Cri du West Coast Express. Détresse au crépuscule* en est le deuxième volet.

